U d'/of OTTAWA
39003002438090

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mesamissouvenirs00labr

MES AMIS

MES AMIS

SOUVENIRS

L. DE LA BRIÈRE

COLLECTION
Morisset Library / Bibliothèque Morisset
University of Ottawa / Université d'Ottawa
Ottawa, Ontario K1N 9A5

PARIS
ERNEST KOLB, Editeur
8, rue Saint-Joseph, 8

TOUS DROITS RÉSERVÉS

418301

PQ
2323
L215Z52
1891

PRÉFACE

Mes chers enfants

Ceux dont j'évoque ici les images n'ont pas tous été mes amis selon le vrai sens du mot : car je ne fus leur égal à aucun titre.

J'ai voulu rappeler, en les groupant sous ce nom, que beaucoup d'entre eux m'ont honoré de leur affectueux commerce.

Pour ce motif, mes enfants, leur souvenir pourra vous intéresser.

L. DE LA B.

Le Général de Charette

I

CHARETTE A ROME

Le Saint-Siège menacé dans sa souveraineté temporelle fait appel aux volontaires de la chrétienté. Charette répond l'un des premiers. Il travaille à l'organisation des zouaves pontificaux, où il obtient succesivement et régulièrement ses grades, jusqu'à celui de colonel.

Ici il est blessé : ailleurs il traverse sain et sauf une pluie de mitraille; enlevant les bataillons par son héroïsme simple et son intrépidité bon enfant; piquant à l'ennemi tout droit et sans arrêt; commandant avec autorité, brièvement, avec la foi du croyant et la verdeur du soldat en action; créant à son image cette troupe unique, où les rapports de l'officier avec ses inférieurs participent à la fois d'une discipline modèle et d'une affection fraternelle, ce groupe très divers par ses origines, très homogène par son allure vivace et militaire, par ses sentiments de foi, bien avouée, sans forfanterie et sans étroitesse.

Dix ans il guerroya, tantôt contre les bandits, qui infestaient, à l'intérieur, les Etats de l'Eglise,

et tantôt contre l'invasion armée qui violait les frontières : dix ans il façonna les recrues inexpérimentées, les maniant avec une franche rudesse qui s'inspirait de l'énergie militaire, et en même temps avec une délicatesse que le cœur avait dictée.

Un exemple de cette fraternité sans phrases. Un jour Charette me mande : il était sept heures du matin : il m'apprend une mort qui me touchait de très près, celle de ma grand'mère.

— Eh bien, qu'est-ce que tu vas faire?

— Je vais demander un congé pour la France, mon colonel. Hélas, je sais la voie hiérarchique, les nécessités de bureau, les lenteurs ministérielles : je ne partirai que dans cinq ou six jours!

— Est-ce que tu crois que je n'y ai pas pensé? Est-ce que tu me prends pour un imbécile? Tu m'as fait courir depuis quatre heures du matin : J'ai réveillé le ministre des armes. Tiens : le voilà ton papier en règle. Il y a un train dans une demi-heure. Embrasse-moi, file à la gare : tu arriveras à Paris pour l'heure de l'enterrement.

II

CHARETTE A LOIGNY

— Mon général, quelles ont été, au juste, vos impressions là-bas ?

— Mon Dieu, quand j'ai vu mes zouaves tomber, mes officiers démontés, le général de Sonis blessé, le cercle ennemi se rétrécissant autour de nous, j'ai été comme étreint par le sentiment très vif de l'honneur à sauver, de l'honneur français d'abord, et puis de celui qui est nôtre, qui appartient au régiment. J'eus comme la fascination du devoir... Or, en ce moment là, nous arpentions la terre labourée : mon cheval tombe : je fais panache; je cabriole sur la tête à dix pas en avant : je me relève tout boueux... et, ma foi, le rapprochement entre les solennelles idées de tout à l'heure, et la cabriole prosaïque de maintenant, me fait rire un bon moment à part moi. N'est-ce pas que c'est drôle ? Et puis nous continuons : Il en reste la moitié : Voilà l'affaire !

III

CHARETTE A PARIS

C'est tout en haut de la rue Galilée, au grand air, loin des boutiques et loin du bruit.

Un hôtel? Pas précisément.

Un appartement? Moins encore.

Quelque chose de ceci et de cela.

De deux maisons contiguës, on a pris les deux plus agréables parties qu'une trouée a réunies. L'inégalité des niveaux a servi le pittoresque.

Le vestibule d'abord : il est vaste, carré, orné de grandes tapisseries, de boiseries sévères : un atrium de château. A gauche, les fenêtres ouvrent sur un jardin; à droite, la salle à manger.

Une salle à manger étrange, coupée par de lourdes tentures anciennes. Affichée au mur, la bulle chaque année renouvelée, qui règle la situation des militaires pontificaux, au point de vue des observances en temps de Carême et en d'autres temps. Le couvert est prêt : mais aucun plat sur la table, aucun serviteur présent, bien qu'il soit l'heure du déjeuner. Dans un coin, sur un dressoir, les assiettes et les couverts de rechange; à côté des

morceaux tout découpés, qui fument sur des réchauds. La famille et ses hôtes (il y en a toujours beaucoup, d'attendus et d'inattendus) font leur choix, se servent, puis viennent se mettre à table : ils mangent et ils causent; puis ils se lèvent et vont chercher autre chose : cela fait un curieux va-et-vient qui hache tant soi peu la conversation, tout en lui donnant de l'aisance et de l'entrain. Quelquefois on évite les promenades à sa voisine en la servant; mais le plus souvent elle préfère circuler, elle aussi. Le coup d'œil est gracieux et animé.

Revenons au vestibule. Dans un coin, quelques marches et une rampe de bois dans le genre Louis XIII. C'est l'accès pittoresque d'une petite galerie qui passe entre l'escalier à gauche, le cabinet de travail à droite, et mène à la porte du salon.

Ce salon, très clair, forme un long rectangle; la décoration est des plus originales. Pas deux meubles pareils; tous les sièges sont jolis, aucun ne ressemble au voisin, sans que les nuances jurent entre elles. Des draperies douces et harmonisées, des guéridons, des consoles, des statuettes, des objets d'art, un ensemble gai, gracieux; le regard se promène partout flatté, reposé, satisfait. A la place d'honneur, un beau portrait du maître de la maison, de ce guerrier séduisant, au front duquel rayonnent intactes et lumineuses toutes les gloires d'hier avec toutes les espérances de demain. Partout, épars, des photographies, des souvenirs, des présents.

D'un côté, le salon prend jour sur un jardin; de

l'autre, sur une galerie vitrée, ornée de grands feuillages, d'oiseaux, de décorations exotiques, de mille objets charmants. C'est le lieu favori, un parterre ensoleillé, où le grand frère et la grande sœur saluent en riant les premiers pas du bébé blond et rose, où se donnent libre carrière les grandes enjambées du général, de cet homme qui bout, de ce diable d'homme qui ne sait pas s'asseoir; il va, il vient comme un lion dans une cage fleurie, et il entraîne bon gré mal gré son interlocuteur dans son mouvement rapide.

La galerie aboutit, en descendant quelques marches, à la salle à manger et dessert au passage le cabinet de travail, une étroite pièce tendue de rouge. Un petit nombre de livres, quelques bronzes d'Asie, un bureau fort modeste; c'est là tout. Oh si! quelque chose encore, quelque chose de fort important : une petite estampe d'autrefois, assez naïve, très simplement encadrée, représentant Charette l'ancien, Charette Premier, à cheval, portant le drapeau vendéen, et, sur la poitrine, l'image du Sacré-Cœur. C'est l'aïeul à côté du neveu, le mémorial de l'honneur passé, auquel n'a pas failli Charette Second.

Aux divers étages, les chambres de la famille. Celle du premier, immense, d'un style élégant et sévère, prenant jour des deux parts. On reflue parfois jusque-là, quand viennent les amis, car ils viennent souvent, car il y en a beaucoup.

La vieille aristocratie française s'honore de fréquenter un preux dont elle a fait son allié. Tous les grands noms d'Europe, et parfois tous les plus

augustes, se trouvent là chez eux et à leur vraie place.

D'autre part, les fleurs fraîches du Nouveau-Monde se sont donné rendez-vous autour de cette gracieuse compagne qu'a choisie le héros de l'ancien continent, et qui apporte à ce foyer glorieux son charme d'outre-mer, avec son âme si énergiquement française.

Enfin se presse autour du général, toujours fidèle et toujours enthousiaste, la phalange de ceux qui ont eu l'honneur de servir sous ses ordres. Enfants à Castelfidardo, à Mentana ou à Patay, ils ont mûri depuis lors, sans que leur foi défaille et que sombre leur espérance. Les liens qu'ont cimentés, entre eux et leur chef, l'épreuve commune, le dévouement commun, l'instinct des devoirs futurs et le sang des frères qui ne sont plus, ne se briseront qu'avec la vie. Et la famille est grande, une vraie famille, qui compte, à côté des soldats, des épouses fières de leurs époux, des épouses sentant comme eux, aimant ce qu'ils aiment et formant pour l'avenir des générations fidèles.

Tous ces éléments divers contribuent au charme spécial qui anime les fêtes de la rue Galilée. On n'y engendre pas la mélancolie; oh! non! On y danse de bon cœur; on y applaudit une excellente musique; on fait grand honneur aux buffets; aucune réunion mondaine à Paris n'est plus cordiale, ni plus riante.

Tard, fort tard, on pousse par les épaules les invités qui ne veulent pas partir :

— « Voyons, toi, va-t'en, que diable!

— « Bonsoir, mon général.

— « Bonsoir! Ah! dis donc, regarde-moi ces belles photographies que je reçois de Rome.

— « Superbes! ah! Saint-Pierre, Saint-Pierre! mon général, vous rappelez-vous? J'y repensais l'autre jour.

— « Tiens! moi aussi... Assieds-toi et prends une cigarette... Sais-tu quelle a été, à Rome, mon impression la plus vive?

— « La messe papale, ou l'entrée du cortège triomphal dans Saint-Pierre, avec l'apparat des grandes fêtes?

— « Non... Un jour, à l'occasion du cinquantenaire sacerdotal de Pie IX, le pape célébra, de bonne heure, une basse messe à l'autel de la Confession de Saint-Pierre : la saison chaude avait éloigné de Rome les étrangers et la brillante assistance qui remplit ordinairement Saint-Pierre dans les solennités : les nefs immenses n'étaient remplies que de *contadini* et de *contadine* agenouillées : je pense qu'il y avait bien vingt mille paysans. Après la messe, Pie IX se mit à genoux sur la marche de l'autel, et, seul, de sa voix vibrante, chanta le premier verset du *Te Deum;* le peuple tout entier, hommes et femmes, chanta d'enthousiasme le second verset; le pape reprit le troisième; et cette prière, alternée entre le vieux pape et son peuple, se continua ainsi avec un sentiment si sincère, si élevé, de part et d'autre, que l'émotion me gagna tout à fait : c'était si simple et si grand! Vrai, jamais je n'ai été si remué... Et toi? qu'est-ce qui t'est le mieux resté?

— « C'est votre image, mon général, sous la mitraille de Mentana. Vous...

— « Tu ne sais plus du tout ce que tu dis. Va te coucher. »

IV

CHARETTE AUX CHAMPS

Vous connaissez ce serpent argenté qui se glisse capricieusement de Dinard à Dinan, cette rivière aux pittoresques contours qui s'élargit et se resserre pour le plaisir des yeux; là, bordée de verts bocages; ici, luttant contre les falaises de granit; tantôt captive entre des rives enchanteresses, et tantôt s'étendant en nappes immenses comme des lacs; sillonnée sans cesse par les barques de pêche qu'elle porte à la mer, et par les riantes embarcations de plaisance. C'est la Rance bretonne qu'ont visitée, aimée, tous les fidèles de la belle nature, et qui fut longtemps l'éden préféré des touristes anglais.

Si vous la remontez, en quittant Dinard, Saint-Mâlo et Saint-Servan, vous trouverez, à gauche, à une lieue de l'embouchure, après avoir admiré ses premières beautés, une petite grève solitaire : Saint-Jean.

Descendez à terre et suivez, durant un ou deux kilomètres, les sentiers agrestes qu'ombragent, en berceaux, les grandes haies plantées de chênes :

vous arriverez bientôt devant une blanche barrière, toujours ouverte. Elle marque l'entrée d'un petit bois touffu, entrecoupé de ruisseaux. C'est au milieu de cette verte oasis que se cache la *Basse-Motte*, un blanc cottage, riant au milieu des pelouses ombragées, des fleurs vives et des eaux courantes.

Une maison basse, tout unie, sans prétention. Trois ou quatre fenêtres de façade.

Hier, c'était une ferme, ou à peu près. Le goût l'a transformée.

La pièce principale servait de grange ou de cellier. Les habitants actuels l'ont tendue de cretonne Louis XVI toute simple, y ont apporté quelques bahuts, des tables de l'ancien temps, des sièges variés, ont suspendu aux murs ou aux chevalets deux ou trois œuvres de Jacquet et des aquarelles de famille, ont prodigué partout les fleurs : c'est le salon.

Un coup de baguette et trois coups de pinceau ont adapté les autres compartiments. A la façade s'est appliquée une vérandah que la végétation cache déjà de son manteau grimpaut. Les oiseaux chantent dans les volières. Ce n'est plus la vieille bâtisse qui dormait abandonnée. Au sourire d'une fée d'outre-mer, elle s'est réveillée cottage confortable et charmant, pour la retraite d'un preux, qui a cherché loin de Paris l'ombre et le silence.

Un breton, ce preux-là? Vous le supposerez dès l'arrivée, car la statuette populaire de sainte Anne, toujours ornée de fleurs fraîches, domine la porte du logis.

Oui, un breton, le plus fier et le plus aimé de tous... Charette !

Que fait-il dans son frais bocage ?

Pour le moment, il se roule sur le gazon vert, devant la vérandah : il se roule pêle-mêle avec quelque chose de rouge : ce quelque chose est tout petit, rit très fort, se relève, et se met à courir, en tirant le général. C'est master Tony, Tony dans son éclatant et sommaire petit costume marin ; Tony, un joli petit ange blond, qui court sans cesse au grand air, en liberté, qui est toujours sage, et qui jamais ne se jette dans l'étang.

Mais la famille, et la correspondance, et la pêche, et la chasse, et la manœuvre en Rance ou en mer de leur joli bateau qui s'appelle aussi *Tony*, n'absorbent pas tout entiers le général et la marquise de Charette.

Tout autour de la *Basse-Motte*, cachées dans les vallées ou dressées sur les collines bretonnes, on compte de nombreuses demeures. Quelques-unes sont magnifiques, telle que le château de Combourg restauré en ce moment par M. le comte de Chateaubriand, et le château de Bonaban qu'habite M. le comte de Kergariou, véritable musée artistique, qui, pour dominer au loin la campagne et la mer, s'est juché sur une montagne artificielle soutenue par trois étages de terrasses grandioses.

Or l'humble cottage est devenu le centre aimé de toute cette société qu'animent les mêmes sentiments, et qui compte d'ailleurs beaucoup de zouaves pontificaux.

La grâce attrayante de ce petit logis le remplit sans cesse de visiteurs. C'est la maison du Bon-Dieu, la maison ouverte. Elle semble étroite; mais elle s'élargit par une élasticité singulière : les lits et les chambres se multiplient pour l'hospitalité. Quant au chef de cuisine, il sait qu'il doit s'attendre à tout : les invasions subites, à l'heure du déjeuner, du dîner, du goûter très corsé, sont continuelles. Il est bien rare que M. et Madame de Charette n'appellent pas, ou ne retiennent pas, ou ne ramènent pas quelques convives supplémentaires.

Le charmant salon! Vous y trouverez, comme dans le salon de la rue Galilée, le portrait d'Henri V, le portrait de Pie IX, la vieille lithographie du premier Charette : vous y trouverez surtout, dans un décor tout rustique, cette même gaîté gracieuse, simple et bienveillante, qui partout caractérise la famille de Charette.

On dirait un nid de pinsons; surtout quand la duchesse, la vénérable aïeule, amène au général sa charmante fille : ce sont les grands jours!

Il arrive souvent alors que les jeunes jambes, et aussi celles qui le sont moins, frétillent, sans attendre même le soir. On danse avec les survenants, comme en famille, de bon cœur; on fume partout, sans que cela gêne personne; on improvise des chœurs où tous s'enrôlent spontanément, sans se soucier des talents très inégaux, et sans prendre garde qu'il ne reste pas d'auditoire. On dit ce qu'on pense; on s'habille comme on veut; on rit sans contrainte, et personne ne veut plus s'en aller.

C'est le train de la maison; en dehors même des fêtes priées, qui commencent dans le jour en *garden party*, finissent dans la nuit, à la lueur des feux du Bengale, où l'on reçoit, sans aucun embarras deux ou trois cents invités, cent cinquante dîneurs, cent chevaux.

Quand je vous disais que ce cottage est élastique!

Et, au milieu de tout cela, le général, toujours en mouvement, donne son coup d'œil au potager, aux chiens, à l'écurie, trouve du temps pour ses déplacements proches, pour ses voyages lointains, qui sont continuels, pour son volumineux courrier, pour toutes les œuvres et les intérêts qu'il représente... Positivement il est en fer; c'est une lame de belle trempe!

V

CHARETTE EN AMÉRIQUE

Il existe chez Charette, en manuscrit, un curieux ouvrage, un beau volume. C'est l'histoire du voyage triomphal accompli par le général en Amérique; un vrai monument d'honneur élevé par la Petite-France à la gloire de la Grande-France, par le Canada fidèle à sa mère-Patrie; un monument magnifique qui perpétue une durable alliance entre des âmes amies, séparées par l'immense Océan, mais confondues dans un même amour pour les chères traditions religieuses et nationales.

Une partie de l'ouvrage est consacrée aux photographies, aux sites, aux souvenirs offerts, aux adresses, aux télégrammes, aux hommages du Canada, protestant de sa fidélité pour les affections de la France chrétienne et monarchique. Il y en a sur parchemin, sur soie blanche, qui brillent en lettres d'azur et en lettres d'or. On ne feuillette pas sans émotion ces illustrations merveilleuses, ces documents autographes, car il s'en dégage un sentiment loyal et profond; ils justifient la devise

française retenue par le Canada et gravée au frontispice du volume : « Aime Dieu et va ton chemin! »

Mais il est une partie du volume plus intéressante encore : c'est le texte de l'écrivain, ce sont les notes personnelles du général.

Elles débutent par un aperçu clair, concis, sur le pays, sur ses habitants et sur leurs mœurs. L'auteur peint brièvement, sans phrases, en style de rapport : on sent, sous chaque mot, le nerf avec la vérité, l'observation juste avec l'enthousiasme contenu :

« Les Canadiens français sont plus Français que nous, ayant gardé la légende, la langue, les idées et surtout la Religion de nos pères. Fidèles malgré notre abandon, ils ont toujours les yeux tournés vers la France, subissent le contre-coup de nos révolutions, mais restent, quoi qu'il arrive, les Français de la vieille France...

« La position politique des Canadiens français est assez étrange et délicate. Obligés de soutenir le gouvernement, malgré leur antipathie profonde pour le conquérant et le protestantisme : placés entre leur loyauté pour leur gracieuse souveraine et leurs idées religieuses et patriotiques de Canadiens français, ils sont forcés de voter avec les conservateurs protestants auxquels ils seraient pourtant désolés d'apporter un concours trop efficace. Ils s'entendent à merveille à résoudre les difficultés de cette situation un peu fausse, subissent ce qu'ils ne peuvent empêcher, défendent pied à pied leurs droits et gagnent du terrain tous les jours...

« Le peuple canadien aime les discours, les assemblées, et chacun a son speech en poche qu'il est sûr de placer au grand contentement de tout le monde...

« Le paysan ne thésaurise pas; il mange ce qu'il gagne. Pas ou peu de pauvres.

« ... Je ne parlerai pas de la forme du gouvernement, elle est connue. Mais plus je vais et plus j'admire le bon sens du peuple anglais, laissant au pays conquis sa complète autonomie. Je ne croyais pas que l'on pût jouir de tant de liberté!...

« Le sentiment que l'on éprouve en songeant que tout ce grand pays a appartenu à la France, jusqu'à la Louisiane, est indéfinissable. Remords et désespoir d'avoir abandonné des frères qui sont restés fidèles malgré notre ingratitude : hommes durs à la fatigue, aventureux, pionniers infatigables, dignes de leurs pères qui ont conquis le pays sur les sauvages et qui ont combattu pendant la guerre de Sept Ans : à la veille peut-être, grâce à leur expansion aux Etats-Unis et au Manitoba, de changer, tant au point de vue catholique qu'au point de vue français, l'équilibre social et politique du nouveau monde et de peser sur les destinées de l'avenir! »

Puis vient, au jour le jour, le récit du voyage et des ovations.

A l'arrivée en gare de Montréal, la foule est si compacte que le plancher du quai s'effondre! Le général échappe aux manifestants : c'est la voiture de son compagnon qui arrive à l'hôtel, entourée de vingt mille hommes, drapeaux en tête!

« Quelles émotions dans cette soirée ! Je n'entends parler que français, et cependant nous ne sommes qu'à Montréal où l'élément anglais domine ! »

La marche triomphale se poursuit au milieu des guirlandes, des étendards; partout des adresses, des compliments en vers et en prose.

A Saint-Hyacinthe, où l'on conserve précieusement un dais qui a servi au baptême de Monsieur le comte de Chambord, le général arrive par train spécial : la garnison est sous les armes : harangue du maire et du président :

« Messe : long sermon. Sur une estrade, deux petits Saint-Jean en maillot rose, couronnés de fleurs avec des peaux de mouton. L'un d'eux est tombé pendant la cérémonie, s'étant endormi, grâce à une chaleur épouvantable... »

Après les réceptions officielles, le général réunit ses zouaves; puis vient un banquet magnifique, suivi de toasts, de feux d'artifice, et servi par les dames de la ville :

« Il y en a de bien jolies. »

L'ordre est admirable :

« Les jeunes gens à cheval faisaient la police. Tout le monde gai, en train, sans tapage, Je n'ai pas vu, pendant mon séjour au Canada, un homme ivre. »

Les ministres, les députés, s'empressent à ces fêtes qui prennent un caractère national. Ici des flottilles, là des ballons : le *Castelfidardo*, le *Mentana;* ailleurs la canonnade; les paquebots se pavoisent.

Les stations des railways sont décorées de bouquets. On joue des pièces de circonstance, notamment un drame intitulé : *Patay*.

Les sauvages eux-mêmes sont entraînés par l'enthousiasme universel; les chefs iroquois et les chefs hurons apportent des présents au général!

A Québec, l'empressement de la foule est tel que cinquante *policemen* peuvent à peine faire un chemin au général entre la gare et sa voiture : un quart d'heure pour cinquante pas; le corps des pompiers l'escorte, musique en tête et torches allumées.

Au *Sault de Montmorency*, sur le fleuve Saint-Laurent, vingt-cinq voitures lui font cortège.

Le lord gouverneur marquis de Lorne et S. A. R. la princesse Louise, son épouse, fille de la reine Victoria, l'invitent à leur table; et à Ottawa, la capitale politique, où le général a passé trop rapidement, le programme inexécuté comportait une revue des dragons de Sa Majesté.

Et dans cette course triomphale, que d'incidents!

Charette va saluer le drapeau de Carillon :

« J'avoue tout franchement que j'ai pleuré comme un enfant. C'est que le premier livre militaire que j'ai lu a été celui de la guerre de Sept-Ans, et que la vue du drapeau de Montcalm a réveillé en moi le souvenir de mes premières impressions de gloire militaire; et que Montcalm a toujours été le héros qui a hanté ma jeune imagination. Je ne sais ce que j'ai dit, mais la personne chargée de la garde du drapeau m'en offrit une parcelle. »

A Trois Rivières, l'évêque et son clergé reçoi-

vent le général, aux côtés du corps municipal : ce prélat canadien est un colonisateur, un héros; écoutez Charette :

« Missionnaire dans le Manitoba, il est attaqué par trois mille Indiens, et voyant ses deux cents émigrants perdre courage, il prend le commandement, fait un retranchement avec les chariots, poste ses hommes, monte sur le char le plus élevé, un Crucifix dans une main, une hache dans l'autre, échappe miraculeusement à la mort, relève le courage des assiégés, qui, après un combat de quatre heures, mettent les ennemis en fuite! »

Une mention fort modeste revient souvent dans ces notes :

« Je m'embrouille dans mon discours... je me trompe sur mon balcon... j'oublie... »

La modestie de ce vaillant souffre visiblement de tant d'honneurs :

« On nous oblige, coûte que coûte, à nous mettre dans des fauteuils dans le haut de l'église, comme de jeunes mariés. »

Une fois, le général se trouble devant des écoliers qui le haranguent et l'acclament chaleureusement. « Il n'y a, dit une personne présente, il n'y a que les braves qui pleurent devant les enfants!

Enfin le général arrive aux chutes du Niagara, qui séparent le Canada des Etats-Unis, et il se rend, en franchissant la frontière, ce noble témoignage auquel applaudiront les deux Frances :

« Ma présence au Canada a eu pour résultat d'augmenter, si faire se peut, le dévouement du clergé et du peuple pour le Pape et pour le Roi,

c'est-à-dire pour les principes de la Religion et de la Légimité en France. »

Arrêtons-nous à la dernière étape, à Toronto : il s'y produit un incident curieux.

Le wagon retenu pour le général est envahi par d'autres voyageurs. Un sénateur canadien monte sur le marchepied, et s'adressant aux citoyens des Etats-Unis :

— Quoi! gentlemen, ne savez-vous pas pour qui ces places? Mme la marquise de Charette est la fille du général Polk !

Aussitôt les acclamations éclatent; tous saluent et se retirent.

En effet, nommer cet illustre guerrier sudiste, c'est rappeler à l'Amérique l'une de ses gloires les plus pures. Les Etats du Nord ont combattu avec rage les sécessionnistes; mais ils ne méconnaissent pas leurs prodiges de valeur, et le nom des héros sudistes jouit d'une renommée persévérante.

Ce que n'ajoutent pas les notes du général, puisqu'elles sont relatives au seul Canada, mais ce qu'il raconte avec un enthousiasme chaleureux, ce sont les impressions de son voyage dans l'Etat de Tenessee, où le nom de Polk est demeuré populaire.

Les sentiments les plus élevés s'étaient perpétués avec les traditions aristocratiques dans ces vieilles familles sudistes, héritières de l'ancien patriciat colonial que les noirs servaient, dans les liens d'une affection héréditaire, plus heureux souvent au foyer paternel de leurs maîtres qu'ils ne le sont

devenus dans l'abjection et dans le mépris de leurs prétendus libérateurs.

Quand le général et la marquise de Charette visitèrent les domaines de la famille Polk, la nature avait réparé dans les bois les cruels outrages de la guerre sécessionniste; les grands arbres hachés à plaisir avaient poussé leurs libres rejetons dans le parc abandonné; les branches brisées, se piquant dans le sol, avaient confondu leurs pousses nouvelle, entre-mêlant partout d'inextricables berceaux. Longtemps tous deux errèrent dans ce dédale en proie aux sentiments qu'évoquent de tristes et grands souvenirs.

Soudain paraît une vieille négresse; elle a voulu mourir aux lieux où elle a vécu : elle est demeurée là solitaire, pleurant les jours d'autrefois et ceux qu'elle a aimés. On lui a laissé une hutte sous les grands arbres.

Mme de Charette la reconnaît et court à elle.

— C'est toi, nourrice!

La pauvre femme s'émeut, et après les premières caresses :

— Qui est ce maître?

— Mon mari, nourrice : un Français.

— Ah! votre mari!

Et la vieille, marchant droit au général, le regarde bien en face en croisant les bras :

— Il faut que vous la fassiez heureuse, monsieur : c'est la rose du Tenessee que vous avez emportée au delà des grandes eaux; nous ne l'oublions pas : nous la suivons du cœur!

L'humble négresse répétait sans le savoir la

gracieuse image qu'un poète anglo-canadien a heureusement employée et que nous retiendrons en fermant le volume :

— Le Lys de France et la Rose du Sud étaient faits pour s'allier.

Lamartine

LAMARTINE

Notre génération n'a connu du personnage que sa pénible et besogneuse vieillesse.

Je me souviens encore de l'impression que causait aux jeunes visiteurs le salon de la rue de la Ville-l'Evêque. J'étais bien jeune; j'entrais timide et silencieux, comme à l'église, dans ce petit hôtel au fond d'une cour, où logeait Lamartine, avant que la ville de Paris ne lui eût offert une demeure plus convenable.

A droite de l'antichambre, s'ouvrait une petite pièce, le bureau du *Cours familier de littérature*, qui fournissait au poète le pain quotidien.

Pour recevoir les fils de ses vieux amis, Lamartine trouvait encore un sourire; et son visage s'éclairait un instant. Mais, aussitôt après, ses traits amaigris, son regard vague et terne reprenait l'expression de fatigue sénile qui le transformait en une sorte de fantôme. Il parlait peu et laissait à sa charmante nièce, la chanoinesse, le souci de faire les honneurs de la soirée. Parfois un éclair illuminait ce front penché; c'était quand éclataient les saillies jeunes et brillantes d'une enfant délicieuse, petite-nièce du poète, Mlle de Sénevier,

fille du consul à Palerme, une vraie *Graziella* qui illuminait le froid salon par la grâce de ses quinze ans.

Le quasi dénument du vieux maître frappait vivement ses hôtes. Chaque soir, on allumait économiquement sur la cheminée une seule bougie dans chaque candélabre, qui, présentant successivement son unique lumière, exécutait une rotation hebdomadaire d'un navrant effet. Aux grands jours, quelques verres de sirop très clair passaient sur un plateau.

La conversation n'était jamais fort animée; mais elle s'interrompait soudain quand Lamartine ouvrait la bouche, laissant lentement tomber quelques paroles, une idée, un mot. Cet éclair, tout fugitif, s'éteignait vite.

A Saint-Point, Lamartine se réveillait; sa longue figure s'illuminait plus fréquemment : le joli castel s'animait de plus vivants souvenirs.

Mais ceux qu'il y accueillait avec sa grâce un peu hautaine ne savaient où s'asseoir. J'y suis souvent demeuré debout, n'osant déranger les favorites du logis, d'insupportables levrettes, trop nourries, qui se prélassaient sur chaque coussin. Si quelque indiscret, lassé, se permettait de partager un siège avec l'un de ces animaux, celui-ci poussait des plaintes sonores qui avertissaient le maître et attiraient sur l'intrus un regard sec, perçant, fait pour déconcerter les plus résolus.

Le poète, qui marchait péniblement, appuyé sur un bras, dirigeait souvent sa promenade vers le cimetière de Saint-Point, contigu au parc, et dis-

posé de telle façon que les grands arbres du châtelain étendaient leurs rameaux au-dessus de la sépulture qu'il affectionnait.

Rien de plus poétique que cette blanche statue de marbre, couchée dans la nécropole rustique, au milieu des croix de bois, et qui représentait, avec la plus artistique fidélité, Mme de Lamartine.

Le vieux poète arrêtait longuement son regard sur cette gracieuse image, puis recouvrait une parole jeune, émue, colorée, pour raconter un trait, un souvenir. Sa pensée endormie se réveillait doucement, illuminait de son rayon d'or ces yeux que l'âge et la fatigue de la vie avaient voilés avant la fin; et s'enchaînant les unes aux autres, les choses d'autrefois, les impressions bleues de l'Orient, du Parthénon, de Naples, renaissaient fortes et brillantes, avec l'éclat... et avec la brièveté d'un feu d'artifice... L'atonie reprenait son empire.

L'écurie était modeste, comme le petit castel... Les splendeurs d'autrefois avaient disparu. Le maître, au temps de sa richesse, avait aimé passionnément les beaux chevaux.

— Comme j'en étais fier! me disait-il un jour. Eh bien! l'admiration des plus compétents connaisseurs n'a jamais caressé ma vanité de propriétaire autant qu'un témoignage bien inattendu et fort amusant : celui d'un curé.

— Bast! fis-je incrédule, la louange d'un curé cavalier?...

— Oh! non, il n'avait jamais enfourché que des ânes!

— Et comment jugeait-il les chevaux de sang?

— Un jour, en chaire, il gourmanda ainsi ses ouailles :

« Quelle morgue, mes frères, quand vous entrez dans l'église ! quelle irrévérence dans ce saint lieu ! Les filles portent leur tête comme un Saint-Sacrement ! Et les garçons ! Oh ! c'est bien pis ! Ils lèvent la tête et encencent du nez comme les chevaux de Saint-Point, qui ont coûté quinze mille francs pièce à M. de Lamartine ! »

Le Cardinal Foulon

LE CARDINAL FOULON

Lorsque j'étais, à Notre-Dame des Champs, l'élève de l'abbé Foulon, il m'arriva ceci :

Une dignité scolaire dont j'étais investi me conférait le privilège de répondre la messe au supérieur, à l'abbé Foulon, privilège très apprécié, parce que cette messe était un peu moins matinale que celle de tous.

Un matin je ne me présente pas à la chapelle pour remplir mon office quotidien. En m'attendant, l'abbé revêt les vêtements sacerdotaux, dans la sacristie. Je tarde encore. L'abbé sans se troubler ni se fâcher, dépose les vêtements sacerdotaux, quitte la chapelle de l'établissement et monte dans la chambre du retardataire. Je devais à ma dignité le privilège d'un appartement particulier séparé du dortoir commun. Il paraît que j'en abusais quelquefois; car, ce matin-là notamment je ne m'étais pas levé à l'heure marquée par le règlement, et l'abbé, pénétrant chez moi, me trouva au lit, profondément endormi, tandis qu'un lumignon accusateur râlait dans le chandelier, et qu'un livre tombé à terre attestait un emploi de la nuit qui n'était pas conforme aux règlements de la maison.

L'abbé juge la situation d'un coup d'œil. Il ramasse le livre. Le livre n'était pas de ceux qui figurent sur les programmes scolaires : il en était même assez différent. Pendant que l'abbé le parcourt, le dormeur s'éveille enfin et trouve avec effroi devant ses yeux le juge tenant les pièces à conviction.

Je veux balbutier je ne sais quelle excuse, mais l'abbé a oublié le crime : il n'y a plus de délinquant penaud : il y a l'élève; il y a le maître, qui, le livre à la main, faisant ressortir tel passage, notant telle infériorité ou tel éclat de couleur, ou telle image riche, critiquant telle redondance, louant telle expression, telle idée, telle tournure heureuse, professe, debout devant le lit, agitant ses grands bras dans la chaleur de ses exposés, oubliant de souffler la chandelle qui brûlait au grand jour, et démontrant à son élève rassuré, ce qu'il faut prendre et ce qu'il faut laisser dans une œuvre, assez peu orthodoxe, signée Victor Hugo. Je dois ajouter qu'au point de vue disciplinaire, la leçon porta, mieux peut-être que n'eussent fait les reproches et le châtiment, en ce sens que j'eus soin de me lever désormais à l'heure. Mais au point de vue littéraire, surtout, cette classe particulière laissa dans ma jeune intelligence des notions vives. Je dois à cette circonstance un durable jugement sur le malencontreux volume auquel j'avais indûment donné toute la nuit.

C'était, du reste, la coutume de l'abbé Foulon que de respecter chez les jeunes esprits l'initiative individuelle dans le domaine littéraire. Cette indulgence voulue le portait, dans certains cas

exceptionnels, à fermer les yeux sur les fautes disciplinaire du moment qu'il s'y trouvait mêlé quelque effort intellectuel.

Un jour, par exemple, quelques-uns de ses élèves, j'étais l'un de ceux-là, entreprirent de rédiger, aux heures perdues, un véritable journal, avec articles de fond, faits divers, menus du jour, feuilletons; le tout, saupoudré de réflexions ou d'allusions qui n'avaient pour le personnel enseignant rien d'injurieux, mais qui n'étaient cependant pas exemptes de plaisanteries et de malicieuses critiques. Tel rédacteur, qui a écrit depuis dans les véritables journaux, s'exerçait déjà dans les aigreurs d'une innocente opposition; tel autre qui, à cette heure, plaide avec éclat, s'abandonnait déjà aux plus dithyrambiques réquisitoires; tel autre qui publie maintenant de poétiques volumes, et tel que l'Académie française a couronné de ses lauriers, s'évertuaient chaque semaine à raconter des histoires comiques ou émouvantes, qui avaient pour cadre les murs du collège. Le journal avait sur d'autres cette supériorité qu'il était distribué gratuitement, c'est-à-dire qu'il passait subrepticement de main en main dans l'étude des grands. Ses parrains l'avaient appelé *le Quinquet*, ce qui est, ou du moins ce qui était alors, le nom de l'appareil d'éclairage dans les salles communes. *Le Quinquet* eut beaucoup de succès : il fit rire, ce qui était un grand bien; mais il fit perdre du temps aux aspirants bacheliers qui le rédigeaient et aux aspirants bacheliers qui le lisaient, ce qui était un mal.

Des traitres, j'aime mieux dire de simples bavards, laissèrent transpirer un si curieux évènement. Les surveillants agacés finirent, malgré toutes les précautions de l'administration, de la rédaction et des abonnés, par saisir un numéro. C'était le nº 5. Le *Quinquet* est remis à l'abbé Foulon. Grosse affaire! Le cas est pendable. Les rédacteurs ont signé de transparents pseudonymes. L'opinion publique estime qu'ils vont être exclus de l'établissement. En effet, les quatre ou cinq délinquants sont appelés devant l'abbé Foulon dont l'aimable et spirituelle physionomie s'est masquée pour la circonstance d'un fulgurant courroux.

« — Je n'ai pas besoin de vous faire de phrases : vous comprenez votre faute, vous savez aussi la règle : je devrais à l'instant même vous rendre à vos familles!... Eh bien, n'avez-vous rien à me dire pour votre justification? »

Nous baissons la tête; celui même qui est devenu depuis avocat, ne trouve sur sa langue aucun plaidoyer.

« — Bien irrévérencieux pour plusieurs de messieurs vos professeurs, ce numéro 5 du *Quinquet!*

« — Oh! monsieur, exclame un accusé, il n'y avait rien contre vous dans le numéro 5, vous pouvez le relire.

« — Il ne s'agit pas de moi. D'ailleurs, au point de vue littéraire, il y a l'entrefilet de la troisième colonne qui est déplorable. C'est plein de qui et de que, il y a deux ou trois tournures de phrases qui sont à peine françaises.

« — Oh ! à peine françaises ! interrompt l'auteur offensé, je vous montrerai, monsieur, les pareilles dans Montesquieu ! »

Là-dessus s'engage une discussion vive et animée; l'abbé Foulon a oublié pour un instant son courroux. Mais soudain, il revient à ses foudres :

« — Je conviens que tout n'est pas à reprendre dans votre style et dans vos idée. Mais il y a faute grave, la peine doit être grave. je vais écrire à vos familles. »

Ici, le lourd silence qui suit les condamnations.

« — Cependant, reprend le juge, il y aurait un moyen de vous concilier la clémence que vous ne méritez guère. Je n'ai que le numéro 5 ; si vous remettez entre mes mains la collection du *Quinquet*, les quatre premiers numéros, cela m'intéressera beaucoup... Non : je veux dire que, toute coupable que soit la chose, cet acte de soumission me disposera en votre faveur. Est-ce convenu ? »

Les délinquants s'interrogèrent du regard, sans hasarder aucune réponse. L'abbé Foulon voulut croire au repentir et à l'expiation :

« — Retournez à votre travail; ce soir, sans faute, que l'un de vous m'apporte les quatre premiers numéros du *Quinquet*, vos péchés vous seront remis. »

Hélas, ce n'était pas chose facile que de présenter la collection du *Quinquet !* Elle existait, fort maculée, fort noircie par son trajet mystérieux, entre cent mains plus ou moins lavées; elle dormait en lieu sûr; on pouvait l'en tirer. Mais il y

avait un obstacle, un obstacle majeur à ce que cette rançon fût versée aux mains de l'abbé Foulon. C'est que, si le numéro 5 s'était heureusement trouvé sans aucune plaisanterie relative à l'abbé Foulon, personnellement, il n'en était pas de même des quatre autres numéros. L'abbé Foulon y eût trouvé quelques malices de gamins, relatives à ses distractions proverbiales ou bien à ses traits prononcés, malices sans méchanceté, car on l'aimait beaucoup, mais peut-être assez fâcheuses pour changer ses indulgentes dispositions. On tint un conseil de rédaction, et je dois avouer que tous les membres du conseil furent unanimes pour capituler avec leur conscience; voici comment :

On recommença les quatre numéros en supprimant avec soin les plaisanteries relatives à l'abbé Foulon, personnellement. Quand ces nouvelles épreuves furent achevées, on les plia, on les macula, on les froissa, on leur donna en un mot l'apparence d'un journal prohibé qui a passé de poche en poche. Puis, ces quatre faux numéros furent respectueusement remis à l'abbé Foulon, qui, lui, observa loyalement la convention, qui fit sur leur contenu ses observations littéraires, qui sourit bénévolement à certains passages, qui exigea la promesse de suppression du journal par consentement amiable, et qui pardonna.

La supercherie tourmenta, je dois le dire, ma conscience coupable, et je crus devoir la dévoiler à l'abbé Foulon; mais j'ai prudemment attendu

que le supérieur de N.-D. des Champs fût devenu évêque de Nancy; et c'est beaucoup plus tard, le rencontrant dans la Forêt Noire, qu'en présence des beaux sites et des cascades d'argent, je révélai au prélat toute les noirceurs de précoce journaliste. Le futur cardinal en rit de tout son cœur, avouant qu'on l'avait toujours pris par son faible quand on l'avait pris par la littérature!

Ma Grand-Mère

MA GRAND-MÈRE

Ma grand-mère, qui était née Mademoiselle de Carondelet, m'a élevé. Elle n'était point bavarde. Sur son passé, je n'ai appris directement d'elle que ce souvenir.

Délaissée par suite de l'émigration, elle vivait, toute petite et toute malheureuse, dans un pensionnat de Paris, où, malgré ses répugnances aristocratiques, on l'obligeait à apprendre la table des Droits de l'homme, parfois même à figurer en costume allégorique dans les cortèges qu'aimait à multiplier le gouvernement du Directoire, et où la *Vieillesse*, l'*Abondance*, l'*Agriculture* défilaient avec pompe, en chars drapés que traînaient des bœufs aux cornes d'or.

Il se trouva, dans ce pensionnat très constitutionnel, une brave sous-maîtresse qu'animait en secret la foi des anciens jours. Aux heures de récréation, elle emmenait cinq ou six jeunes filles de condition, que le malheur des temps avait rassemblées dans ce lieu; elle les entassait dans un grand fiacre, payé de sa pauvre bourse. Aussitôt chacune tirait un mouchoir de sa poche, en cou-

vrait avec empressement la quasi-nudité que les modes révolutionnaires imposaient aux femmes de ce temps-là, et répétait les prières apprises au berceau.

On arrivait dans un quartier perdu, chez deux vieilles demoiselles, qui avaient recueilli secrètement un proscrit, un prêtre non-jureur, lequel évangélisait en secret un très petit troupeau. Quand les jeunes filles furent préparées, le prêtre, dans sa soupente, leur distribua silencieusement la communion : son autel était une commode, et son luminaire un flambeau de cuisine.

Peu après, quand le culte fut rétabli, l'autorité diocésaine décida que l'humble fête serait renouvelée pour les mêmes enfants, avec l'éclat convenable. Mais je ne vous surprendrai pas en vous disant qu'entre la cérémonie secrète et la cérémonie publique les souvenirs de la grand'mère choisissaient la première, avec une préférence attendrie.

Pie IX

PIE IX

Un jour que le pape Pie IX avait daigné me recevoir avec grande bonté, je lui présentai une boîte qui contenait un grand nombre de chapelets le priant de les bénir.

Le Pape souleva le couvercle, prit, du petit doigt, le chapelet le plus apparent, et me demanda en français :

— Pour qui, fils, ce beau rosaire.

— Pour une jeune parente, Très Saint Père.

— Ah ! pour une dame ! exclama gaiement Pie IX.

Puis il ajouta en italien, riant de tout son cœur :

— Pour une dame ! pour une jeune dame !... Vraiment tous ces Français sont les mêmes !

L'abbé Listz

LISTZ

Dans la carrière de Listz, l'harmonie s'est confondue avec le tapage.

Quels enivrants triomphes ont accueilli partout les manifestations de son talent!

Quelques épines cependant, à côté de ces fleurs prodiguées. L'une des déchirures au manteau d'ovation date de 1868. Le fait m'a laissé une impression rieuse.

La Rome pontificale jetait alors son dernier lustre. Rendez-vous de la société élégante et intelligente, les grands salons des princesses et des prélats réunissaient chaque soir, surtout au temps du carnaval, l'élite des deux mondes, attirée par la poésie religieuse et par la poésie artistique de la vieille capitale, par l'hospitalité légendaire de son aristocratie, par les jouissances intellectuelles et mondaines, par le charme et l'animation d'un caravansérail universel, largement ouvert à toutes les distinctions et à tous les mérites.

Un carton familier de la princesse X... mit un jour en rumeur les Romains et leurs hôtes.

— Venez prendre une glace demain soir. Nous aurons Listz.

Listz, c'était le dieu du jour. Les commentaires avaient couru sur son amitié pour Mme de W... on racontait que la dame avait exigé du célèbre pianiste la ratification légitime de leur affection; que Listz, peu disposé au mariage, avait dressé entre son amie et lui l'obstacle public d'un engagement sacré, en entrant dans les ordres. Quelle que fût la vérité sur l'origine d'une vocation inattendue, qui enveloppa soudain l'artiste du vêtement clérical, sans qu'il ait paru s'être jamais proposé de franchir les degrés du sanctuaire, la curiosité de tous suivait non sans malice ce lévite nouveau, qui s'est tenu jusqu'à sa fin sur le parvis du temple et ne lui demanda guère que ses livrées protectrices, sans vouloir affronter les étapes du sacerdoce.

« Nous aurons Listz! » La grande nouvelle courut du *Palais de Venise* à la *place du Peuple* comme une trainée joyeuse; pas un invité ne manqua le raout de la princesse X... Le vieux patriciat romain, la colonie étrangère, les Anglaises, les Américaines, le corps diplomatique, les officiers de l'armée pontificale, beaucoup de prélats et même quelques cardinaux se rencontrèrent le soir, tout heureux de l'attraction promise, et se promettant le plaisir d'entendre l'illustre pianiste, le nouvel abbé.

Listz parut : ce fut un frémissement. La longue lévite noire seyait à sa grande figure osseuse et accusée. Il la portait sans embarras, avec cette expression fatidique et un peu hautaine dont il ne se départit guère depuis. Il reçut avec dignité les

hommages des belles dames, saluant majestueusement, ne desserrant guère les lèvres, et produisant sur nous autres, jeunes et timides spectateurs alors, une impression tout à fait respectueuse. On lui trouvait l'air *génial*; les plus hardis s'empressaient pour lui présenter en frémissant sa coupe à champagne ou ses citrons à la glace. On chuchotait, comme à l'église : on semblait craindre de troubler le recueillement général et le repos du lion.

Cependant l'heure avançait, sans que le maître se dirigeât vers le grand Erard ouvert pour lui. La princesse X..., avec sa grâce charmante se décide à solliciter Listz.

On attend le bonheur espéré. On s'installe pour bien entendre. Le murmure discret des conversations s'arrête. C'est l'heure de l'ivresse!

Mais Litsz avait ses nerfs; il refuse de prendre place au piano. Un mot sec et précis, propre à décourager. La princesse insiste. Elle tient d'autant plus à faire entendre le maître que le maître n'a pas su se dérober aux instances d'autres salons également recherchés. On sait qu'il a cédé aux assauts de l'ambassadrice de France — alors la comtesse de Sartiges. — Il importe d'obtenir ici ce qui a été obtenu au palais Colonna. Listz, glacial et immobile répond brièvement qu'il ne jouera pas.

La princesse est désespérée : son hôte va donc tromper l'attente de l'auditoire! Au milieu du silence général le colloque devient pénible. Quelques amies charitables viennent à la rescousse.

Un prélat s'en mêle. Le maître tient bon. Les plus jolies personnes ont beau l'assassiner de sollicitations éloquentes, de regards suppliants. Toutes les attaques échouent. Le grand spectre génial résiste à froid, d'un ton tranchant et incisif. Toutes les séductions sont à la fois obligées de s'avouer impuissantes.

Au milieu du désarroi général, une jeune femme, agacée comme tout le monde, se lève et s'adresse en ces termes à l'infortunée maîtresse de maison qui semblait être sur un fagot d'épines.

— Chère princesse, décidément le maître nous refuse le grand bonheur que sa présence nous faisait espérer. Nous n'entendrons pas sa divine harmonie! Mais puisque nos amis attendaient de la musique, je puis, quoique bien indigne vous offrir mon modeste concours. Je vais au piano.

On eût vu danser la coupole de Saint-Pierre, que la stupéfaction n'eût pas été plus profonde. L'auditoire médusé, incertain, dévisage curieusement la jeune dame. C'était une Américaine, très gaie, très hardie, très spirituelle, connue par ses excentricités, mais femme d'esprit et de talent, si jeune et si jolie que personne ne lui trouvait aucun défaut.

Elle se dégante gentîment pendant que la princesse murmure un remerciement ébahi, saisit le bras du premier cavalier qui se présente, et va s'asseoir au tabouret du piano. L'entrée en scène avait singulièrement éveillé l'attention. On oublia Listz quelques instants, pour les beaux yeux de sa remplaçante.

Celle-ci prélude brillamment, avec une sûreté d'artiste et un entrain d'enfant malicieux. Voici le morceau. Oh le morceau! C'était une parodie extra-bruyante des plus bruyantes compositions de Listz. Et ce qui donnait plus de piquant à la chose, c'est que l'exécutante imitait, en charge, la méthode du maître. Les notes ne vibraient plus sous ces attaques furieuses; elles mugissaient rageusement : les mains couraient comme en démence sur le clavier électrisé. Parfois ce n'était plus le doigt mais le poing qui martelait la note; ou bien tout l'avant-bras, jusqu'au coude, frappait l'ivoire, en accords burlesques.

L'Américaine n'était plus assise; elle jouait debout, l'œil au ciel, la tête renversée, roulant des regards pâmés ou furieux, s'agitant comme un diable. A la fin, ses cheveux secoués comme par une tempête, échappèrent au peigne et tombèrent en nappe sur ses épaules. Elle interrompait son jeu pour les relever, d'un geste, sur son front, comme le maître lui-même. Puis, pantelante, épuisée, plaquant de toute sa force de Yankee, les derniers accords rauques, étranges de la parodie, elle se laissa retomber sur le tabouret avec épuisement. Le tabouret se brisa en gémissant, et du même coup, plusieurs cordes du piano craquèrent exaspérées sous la dernière étreinte.

Jamais je n'oublierai l'effet de cette plaisanterie... douteuse, sur l'assemblée. On oubliait tout décorum; on riait à se tordre, à se tenir les côtes, à pleurer. La chose était inattendue et drôle : personne ne put se dérober à la gaîté immense du

vaste salon. La bonne princesse dut suivre le torrent.

Et le maître ?

Le maître avait blêmi, verdi, rougi, taquiné nerveusement les boutons pressés de sa soutanelle neuve. Il jeta un regard circulaire sur l'auditoire. Personne n'arrêtait les yeux sur lui : les spectateurs étaient gens de bonne compagnie. Ils riaient à gorge déployée, mais pour leur plaisir, et sans que leur sentiment eût rien d'agressif et de calculé. Aussi l'abbé put-il gagner la porte, en se glissant, et sans que personne parût s'en apercevoir.

La leçon était sévère, j'en conviens : je ne la juge pas. Mais ce qu'on peut dire, c'est qu'elle a porté fruit. Depuis lors, en effet, on a vu bien rarement l'abbé Listz se dérober aux instances de ses admirateurs. Une prière gracieuse et opportune ne l'a plus rencontré sourd. Il jouait avec un feu, une âme, et même une véhémence physique dont on oubliait l'abus, dans le charme et dans la séduction de la jouissance artistique.

Mais, positivement, l'américaine avait outré la satire : jamais Listz, que je sache, n'a cassé son tabouret, et il ne brisait que rarement les cordes !

Le Père Ratisbonne

LE PÈRE RATISBONNE

Figurez-vous, que lorsque j'ai visité, à Jérusalem, le bel orphelinat du Père Ratisbonne, je me suis obstiné le plus indiscrètement du monde à le questionner sur les choses qu'il ne me disait pas, passant très légèrement sur les récits qu'il me voulait faire.

Dieu sait pourtant s'ils étaient dignes d'intérêt ces souvenirs si vivants d'un apostolat béni.

— Oui, disait le vieux prêtre, les orphelines abondaient autour de moi : on me les apportait, on me les jetait dans les jambes, dans les bras, on les laissait sur le seuil de ma porte... et je n'avais pas un sou...

— Mais, mon Père, interrompais-je, ce que je voudrais savoir...

— Où nous avons trouvé des ressources? Mais tout uniment dans la charité. Dieu m'avait donné confiance; j'ai jeté les yeux sur ce terrain de l'*Ecce Homo* qui attirait quelques pèlerins d'Europe : de la chambrette qui domine le petit arc extérieur on leur versait souvent des ordures sur la tête, j'achetai fort cher la maison contigüe, je

démolis, je cherchai, je trouvai le grand arc, nous l'avons encadré dans notre chapelle; ce sont les aumônes de l'Europe qui ont tout fait. Encore une orange, n'est-ce pas?

— Elles sont excellentes, mon Père, permettez-moi de vous demander...

— Où nous avons eu de l'eau? Oh! ce fut une découverte providentielle, en vérité! Je...

— Non, ce n'est pas cela, mon Père, qui occupe ma pensée; je voudrais...

— Ah je vois! la question du souterrain! on vous a parlé du souterrain? Eh bien oui, en creusant nos fondations, mes filles et moi, souvent de nos propres mains, nous avons trouvé l'entrée d'une substruction importante qui, de notre enclos, se dirigeait vers la caserne actuelle du Pacha, laquelle est construite sur l'emplacement de la caserne romaine. Ce souterrain mettait en relations cachées le palais de Pilate où nous sommes avec les soldats de sa garde; il servait en cas de sédition..... Je l'ai fait condamner ce couloir obscur..... Mais quel joli roman on bâtira là-dessus quelque jour..... Voyez-vous ce couvent de religieuses communiquant avec une caserne par des issues secrètes... C'est à faire frémir!

— Mais non, mais non, mon Père, ces intéressants détails ne m'occupent pas en ce moment. Je voudrais que vous me racontiez autre chose.

— Autre chose... mais quoi donc? Je croyais vous avoir tout dit.

Tenace, je ne me démonte pas :

— Mon Père, ce que je voudrais tenir de votre

bouche, c'est un fait antérieur à vos travaux apostoliques en Palestine. On dit que vous avez eu une apparition, que vous avez vu la Sainte-Vierge dans l'église Saint-André de Rome, que cela vous a converti du judaïsme au catholicisme. Voulez-nous raconter cela?

Le visage du Père se rembrunit sévèrement. Un grand silence s'était fait : nous attendions le récit.

— Monsieur, dit lentement le vénérable supérieur, je regrette de ne pouvoir vous satisfaire : mais je ne vous raconterai pas cela.

— Si les apôtres et les premiers disciples avaient tenu sous le boisseau les faits miraculeux qu'ils avaient vus, mon Père, le christianisme ne se serait jamais fondé.

— Peut-être, Monsieur, mais il l'est, pour le moment. Encore une fois, excusez-moi.

Quelques témoins trouvèrent bizarre cette obstination. On parla d'autre chose, on visita les classes et tout le couvent de l'*Ecce Homo*, jusqu'aux sépultures qui attendaient les religieuses et le Père lui-même : c'est là qu'il dort aujourd'hui, sous les fondations de l'arc-relique.

Cependant, on avait préparé le repas qui fut cordial et simple. Le Père nous raconta l'intérêt tout spécial que Monsieur le comte de Chambord portait à son œuvre de la régénération orientale par la France reconstituant la famille et rendant à la femme sa vraie place aux foyers de l'Asie mineure. On sait que cette royale bienveillance a trouvé depuis sa large expression dans le testament de Goritz.

Nous allions partir, laissant au Monastère nos modestes aumônes. Le Père me serra affectueusement les mains, puis m'arrêta longuement sur son cœur.

— Mon enfant, dit-il, d'un ton doux et tendre, mon silence a pu vous scandaliser tout à l'heure, je vous en dois tout au moins l'explication.

J'ai beaucoup raconté le fait de Saint-André de Rome, je l'ai raconté avec une intensité de souvenir que vous comprenez sans peine; j'ai mieux fait que de parler, j'ai écrit, en toute humilité, en toute vérité. Et, depuis ce jour-là, j'ai cru devoir me refuser à moi-même, refuser aux autres, le récit de cette communication mystérieuse à laquelle j'ai dû la lumière. Il s'agit là de matières si sérieuses que la légèreté d'une conversation et les formules mobiles du langage familier n'y sont point à leur place. Une omission, la moindre, la plus involontaire variante dans l'expression d'un détail raconté par moi, impressionnerait différemment l'auditeur suivant les temps, selon les mots, selon les lieux; on m'imputerait tel souvenir ici, ailleurs tel souvenir contraire. Il en résulterait plus de scandale que de bien. J'ai fixé par écrit, définitivement, nettement, ce que j'ai à dire sur tout ceci. Ces pages sont imprimées, les voici; emportez-les en souvenir de moi. En les lisant, vous m'entendrez. Adieu, que Notre-Dame-de-Sion bénisse votre voyage!

Abd-el-Kader

ABD-EL-KADER

Après avoir traversé le Liban, la plaine de Baalbeck et l'Anti-Liban, j'aperçois de loin les grandes murailles qui défendent contre les pillards du désert les richesses de la vieille cité, Damas.

Je retrouve disjointes et brisées, les dalles de la chaussée romaine que suivit saint Paul, il y a dix-huit cents ans, et le lieu où le renversa de sa monture, l'aveugla, le convertit, la splendeur subite du regard de Dieu ; j'aperçois, creusée dans le rempart, la fenêtre par où le nouveau chrétien fut descendu nuitamment, quittant, apôtre, la ville de son baptême.

Puis je traverse les jardins extérieurs, clos de murs épais, plantés d'abricotiers, arrosés de clairs ruisseaux, où se joue le soir la population joyeuse.

Je passe sous les portes fortifiées que gardent en fumant les soldats turcs, je traverse les places plantées de grands sycomores; les bazars où l'on vend les selleries, les senteurs de rose et les esclaves noirs; le quartier franc où le temps n'a pas encore réparé les ravages du fanatisme; j'arrive dans le vieux Damas; au milieu de ces vastes demeures aux longs enclos silencieux qui n'ouvrent

sur l'extérieur qu'un œil voilé et le discret regard de quelque *moucharabi* sculpté, j'en trouve une où m'attend l'accueil ami du vieil Africain.

Les serviteurs ont reconnu l'accent et la langue de la France, ils introduisent joyeux les *Frères de l'Emir* dans le vaste atrium carré qu'entoure un cloître mauresque, où jaillit l'eau murmurante d'un bassin central, et qui sert de salon dans toute demeure orientale. Des orangers et des fleurs embaument ce lieu charmant : tout à l'entour règne une série de petites salles fraîches où l'on se retire à l'ombre pendant la chaleur du jour.

De grands lévriers d'Afrique ont reconnu des amis, ils accourent et marquent leur joie, prodiguant aux visiteurs leurs plus expansives caresses.

Le maître de la maison paraît; son visage fier et bronzé porte la trace des gloires d'autrefois; il fixe franchement sur les arrivants d'Europe un regard net et pénétrant, il salue à l'orientale en touchant son front, sa bouche et son cœur, puis tend la main, selon l'usage de l'Europe. Il porte le noble et large costume de l'Arabe des tribus, très différent de la levantine brodée qui pare les Damasquins : les insignes de la Légion d'honneur se détachent sur la laine blanche de son burnous.

Un interprète l'accompagne et ses fils l'entourent.

Le vieillard prend majestueusement, lentement la parole; il souhaite bienvenue et prospérité à l'hôte de France que Dieu lui envoie; on prend place sur des coussins, et les serviteurs apportent le café, les confitures, les chibouchs.

— Tu es bien jeune, pour courir le monde!

— Pas si jeune, Emir, que je n'aie entendu et compris le récit de vos actes; je sais la reconnaissance que vous doivent les chrétiens de Damas, et leurs frères du monde entier.

— L'Emir a protégé les faibles : il n'a pu faire tout ce qu'il eût souhaité.

Et gravement, simplement, Abd-el-Kader raconte les faits : le soulèvement de ses coréligionnaires, le couvent des Sœurs françaises envahi, les maisons européennes pillées et brûlées, les chrétiens massacrés.

— Je suis vieux, fait-il, et j'ai vu couler bien du sang : celui-là m'a ému. Si Dieu s'est servi de moi pour éviter de plus grands malheurs, que Dieu soit béni!

— Emir, où avez-vous recueilli tant de victimes?

— Elles ne pouvaient être en sûreté que dans ma propre maison; cette cour même était remplie il y avait des Sœurs, des orphelines, des blessés et des mourants.

— Et l'émeute s'est arrêtée sur votre seuil?

Un éclair, la plus expressive réponse, s'alluma dans les yeux du vieil Africain... Il se leva pour nous faire visiter ses armes de luxe, dons de souverains, qu'il aimait à produire, faisant remarquer avec complaisance leur richesse et leur perfection.

Il nous demanda d'apporter les nôtres le lendemain.

Nos fusils à percussion centrale l'intéressèrent vivement, il les mania, les examina, épaula plusieurs fois.

Un jour, il me demanda si je connaissais Amboise, où il fut longtemps captif. Il gardait de cet étroit palais un triste souvenir.

Personne n'osait prononcer le nom de l'Algérie; il y vint de lui-même; ses souvenirs brièvement exprimés, sans emphase et sans colère, avec une sorte de résignation fatidique, ne l'emportaient jamais. Il commandait à ses sentiments comme à sa langue.

Cet austère visage, cette langue gutturale aux intonations impérieuses, ce geste noble et hospitalier, exerçaient sur nous une attraction qui nous ramena souvent, bien que le vieil Africain ne se livrât jamais à l'abandon de la causerie familière; il régnait dans son langage et dans sa tenue une majesté sympathique, mais volontairement soutenue, qui excluait toute grâce.

Je ne ne l'ai vu quitter cette réserve qu'au moment des adieux. Nous partions pour *Tadmôr* (les ruines de Palmyre); or, à cette époque, l'immense désert qui, des portes de Damas, s'étend vers l'Orient jusqu'en Mésopotamie, n'offrait que la plus relative sécurité.

Les Bédouins insoumis rançonnaient et massacraient les caravanes. La terreur régnait jusqu'aux portes de Damas.

Sans doute un entrepreneur spécial traitait avec le cheick de Palmyre, lequel garantissait la vie sauve aux voyageurs francs, moyennant finance, grosse finance; mais ce fils des sables n'exerçait qu'un empire limité autour de ses colonnes branlantes; pour se rendre chez lui et

pour le quitter, on affrontait des détrousseurs moins patentés.

Chaque semaine le consul d'Angleterre lançait de Damas vers Bagdad un Arabe bien monté, porteur de ses dépêches. Ce courrier fantastique emportait sur lui un peu de nourriture, s'arrêtait à peine, fuyait à toute bride tout cavalier qu'il apercevait, mangeait et dormait à cheval; c'étaient là les seuls procédés qui pussent lui faire espérer d'atteindre son but. Il revenait de même à Damas; et telle était l'appréhension commune que l'arrivée de cet énergique serviteur incrusté sur sa selle, couvert d'écume et montrant fièrement sa sacoche poudreuse sauvée des mains des maraudeurs, causaient toujours une sensation profonde dans la ville; on l'acclamait comme un vainqueur; on louait Dieu à haute voix; l'homme et le cheval étaient traités avec un soin presque religieux.

On comprend que l'Emir ne nous vit pas sans crainte affronter un voyage dans des régions si mal famées. Il avait longtemps cherché à nous dissuader, nous montrant la route de l'Occident, mais obstinément nous regardions vers l'Orient.

L'étreinte d'Abd-el-Kader fut vraiment chaleureuse; il écrivit son nom avec un souhait de bonheur en langue arabe sur une feuille qu'il nous donna; puis, d'un mouvement spontané, empressé il détacha quelques branches d'orangers qu'il nous remit en souvenir.

Franciscain d'Orient

FRANCISCAIN D'ORIENT

Je me souviens d'avoir un jour, en Syrie, reçu l'hospitalité dans un monastère de Franciscains Espagnols. A l'accablante chaleur du jour succéda une nuit délicieuse que nous passâmes sur les terrasses, la cigarette aux lèvres et causant avec le Prieur. il parlait toutes les langues : l'un de nous l'entreprit sur la chimie, sur la botanique, et ne fut pas le plus fort : un autre le poussa sur les problèmes historiques les plus ardus : nous trouvâmes en lui un architecte, un poëte, un astronome, un économiste, un théologien, un navigateur, un artiste; et quand pâlirent les étoiles au bleu ciel d'Orient, nous gagnâmes nos cellules, tout stupéfaits de cette science universelle.

Le lendemain, comme nous nous mettions en selle, le Père vint sur le seuil nous souhaiter bon voyage, bon désert et bon vent.

« Nous n'oublierons pas cette étape ! lui dis-je : « Merci de votre bon accueil si touchant ! Nous « conterons en France que la famille de Saint- « François, conserve intactes ses traditions d'hos- « pitalité gracieuse, chantées déjà par la lyre de « Châteaubriant ! »

Le Prieur ouvrit des yeux énormes.

— « Qui est-ce Châteaubriant, Seigneur ? »

Nous ne pûmes contenir notre surprise : Je répétai, croyant avoir mal prononcé :

— « Châteaubriant, le chantre des Saints-« Lieux. »

— « Ah ! un pèlerin de Syrie ! »

— « Sans doute : un hôte célèbre, et dont le « livre vous a faits célèbres ! »

— « Très-bien ! Très-bien ! Sans doute il passa « ici, avant que je n'y fusse envoyé : car je ne l'ai « pas vu, et je n'avais jamais entendu son nom. »

Et voilà ce qu'est la gloire !

Les Libanais

LES LIBANAIS

Je les ai vus affirmer leurs sentiments religieux et leur union au Chef de l'Eglise d'une façon bien inattendue.

Un jour, comme je gravissais leurs montagnes avec quelques autres français pour atteindre la région des cèdres, la population d'un village tout entière se porta selon l'usage, au devant de notre petite caravane; les hommes nous saluaient par des salves de mousqueterie, les femmes et les enfants chantaient *Hosannah* en répandant des fleurs sous nos pas; le curé maronite, entouré de sa femme et de ses enfants, nous adressa dans sa langue un discours que nous jugeâmes fort éloquent; bref l'enthousiasme nous parut si démonstratif qu'arrivé au lieu du campement, notre prodigue trésorier ne crut pouvoir faire autrement que d'éventrer un rouleau de pièces blanches et un sac de pralines qui avaient fait avec nous le voyage.

Les pralines eurent un grand succès. Mais les pièces de vingt sous! Chacun considéra la sienne avec une attention soutenue, la porta à son front,

à ses lèvres, la pressa sur son cœur, et nous vîmes dans les yeux de grosses larmes. Cet attendrissement, ces démonstrations de reconnaissance qui nous furent prodiguées nous déplurent.

— « Fi ! s'écria un moraliste anglican qui nous accompagnait, cette joie est indécente ! Quelle vénalité ? Cela écœure ! N'avouerez-vous pas, messieurs, que ce spectacle est avilissant pour l'humanité et que vos catholiques du Liban ont aujourd'hui perdu cette dignité simple qu'ils prétendaient tenir de leur race et de leur religion ? »

Ma foi, nous ne sûmes que répondre.

Le lendemain, dans un autre village, même réception. On entame un autre rouleau de monnaie blanche. Mais, cette fois, nouvel aspect : les montagnards aisés refusèrent notre offre d'un geste noble ; les pauvres l'acceptèrent sans aucune exubérance.

Le curé savait quelques mots d'italien ; nous l'invitâmes à dîner et nous eûmes la clé de l'énigme, qu'il avait apprise le matin de son confrère.

Les pièces d'argent que nous avions distribuées ce jour-là représentaient une simple aumône ; elles avaient été accueillies comme telle. La veille au contraire, le hasard avait voulu que le rouleau distribué fut uniquement composé de lires pontificales à l'effigie de Pie IX. Nos hôtes avaient reconnu et accepté son image avec les transports de joie et d'amour qui nous avaient frappés. On avait vu, dans notre présent, des médailles reproduisant les traits aimés du Père qui est à Rome !

A cette explication touchante, nous regardâmes, triomphants, le moraliste de la veille : il dut faire amende honorable à nos pauvres coreligionnaires.

Le comte de Chambord

LE COMTE DE CHAMBORD

C'était à Goritz : j'avais l'honneur d'être reçu par le Roi. Comme il parlait des guerres et des généraux de Louis XV, il fit une allusion obligeante à l'honneur que nous avons de compter le maréchal de Lowendal parmi nos grands-pères. Je m'inclinai et je n'y pensai plus.

Mais voici que le soir, c'était à table, où, avec le Roi et la Reine, se trouvaient seulement Mme la chanoinesse comtesse de Cibens. Cazenove, le jeune comte de Monti et Ludovic Laillet de Montullé — je vois encore la scène et je pourrais détailler le très simple menu du dîner, — le Roi me dit :

— Comment s'appellent vos enfants?

Je répondis que ma petite fille était placée sous l'invocation de sainte Chantal.

— Le joli nom! fit-il, et l'intéressante patronne! Vous avez lu sa vie? Ces femmes fortes du seizième siècle étaient vraiment admirables!

Il s'étendit sur les noms propres, sur les usages et les goûts en cette matière, goûts qui changent avec les époques. On cita des noms rares : un des

Champollion qui s'appelait Ali, Mme la comtesse de la Poëze, la dame d'honneur de l'Impératrice, qui se nomme Staouëli, une fille ou une petite-fille d'un illustre général, appelée Eylau.

— Tiens! m'échappa-t-il, je connais aussi un cheval qu'on désigne ainsi!

Cette observation trop spontanée ne brillait pas par l'à-propos. Le Roi voulut bien ne pas entendre.

— Il est naturel, fit-il, qu'une famille perpétue dans le nom de ses enfants les faits qui ont honoré les pères.

Je me taisais, assez penaud.

— Vous n'êtes pas de cet avis?

Tout à coup son franc visage s'éclaira malicieusement.

— Ma foi! je conviens qu'en ce qui vous concerne, vous n'auriez pu infliger à votre petit garçon le nom auquel je songe : il s'éloigne trop de l'euphonie.

La gaîté de Monseigneur me troublait au lieu de me gagner.

— Quel nom? balbutiai-je.

— Comment! C'est à moi de vous rappeler le maréchal de Lowendal?

— Hé bien! Monseigneur? Il se nommait Woldemar, comme un danois d'origine qu'il était. Woldemar n'est pas trop étrange : on eût pu donner ce nom à un enfant, sans déchirer aucune oreille.

Le roi rit tout à fait.

— Vous éludez, me dit-il; il ne s'agit pas du nom que portait le maréchal. Il s'agit de son prin-

cipal exploit, de son Staouëli, de son Eylau. Son exploit porte un nom devant lequel vous avez évidemment reculé.

— Moi? mais je n'ai pas reculé du tout... l'idée ne m'est pas venue...

— Tant mieux... pour lui.

— Pour qui? fis-je, plus égaré, à mesure que le Roi manifestait plus ouvertement sa gaieté.

Mais, que diable, pour votre petit garçon?... Oui, tant mieux... Il l'a échappée belle, le malheureux enfant!... Le voyez-vous d'ici répondant au nom de...

Enfin la mémoire me revint, et je partageai de bon cœur la communicative gaîté du Roi :

— Répondant, continuait-il en riant, répondant au nom gracieux de Berg-op-Zoom!

Le marquis de Chambray

LE MARQUIS DE CHAMBRAY

L'histoire des Chambray veneurs remonte à huit siècles. Orderic Vital, moine de Saint-Evroult, les cite déjà dans ses chroniques, eux, ou au moins leurs aïeux, les La Ferté Fresnel. Au quatorzième siècle, ils concluent un traité de chasse avec les moines de l'abbaye de Tiron; au quinzième siècle, Charles VI leur accorde à Conches et à Breteuil la chasse des animaux à pied clos; au dix-septième siècle, Louis de Chambray envoie au roi de Sardaigne cent cinquante chiens, et celui-ci donne en retour les premiers peupliers d'Italie qui se soient acclimatés en Normandie. Six de ces arbres ancêtres vivent encore dans le parc de Chambray.

Le Chambray actuel?

On a dit de lui que ses amis sont sans nombre : la chose est vraie. Ses amis, ce sont tous les voisins de sa demeure, qui domine, seigneuriale et princièrement restaurée dans le style pur de la Renaissance, la vallée de l'Iton, tous attirés, grands et petits, par sa serviable et simple bonté; ce sont les électeurs de son canton, traditionnel-

Universitas
BIBLIOTHECA

lement unanimes dans leur confiance justifiée en sa droiture, en son désintéressement, en sa sagesse; ce sont les royalistes de l'Eure, qui connaissent la fidélité inébranlable, publique, de ses convictions; ce sont les veneurs du département et des départements voisins, qu'il associe gracieusement depuis tant d'années au plaisir de ses laisser courre, à l'intimité de ses déplacements; ce sont les paysans de vingt forêts, qui, dans un rayon de cinquante lieues, ont appris à l'aimer, à connaître sa scrupuleuse justice, et sa bourse toujours ouverte; ce sont tous les catholiques de la contrée, pour lesquels il a toujours été le modèle de la pratique religieuse, simple et sans apparat, portant partout l'exemple du respect de la loi dominicale et des autres observances religieuses; c'est tout ce grand personnel ordinaire ou auxiliaire, qui vit des chevaux, des chiens, de la chasse, et qui trouve, chez le maître, mieux que la rétribution due; l'accueil, le conseil familier, le secours et la main tendue! Car ce noble plaisir a cette utilité qu'il procure à beaucoup du travail et du pain, qu'il entretient et resserre entre tous ceux qu'il associe les relations de l'amitié, du service ou de la sympathie.

Les compagnons?

Autour du marquis les générations se succèdent: les fils ont chevauché d'abord aux côtés de leurs pères, puis les ont remplacés quand l'âge et les rhumatismes ont ralenti les vieilles ardeurs. La grande famille s'est accrue, s'est renouvelée, sans que s'y mêlât jamais aucune zizanie, sans qu'au-

cun partant, emporté au loin par les souffles de la vie, ait oublié jamais l'attraction de ce groupe ami, sans pose et sans façon.

Parmi les anciens : M. Mery de Bellegarde, le marquis de Boury, le comte de Rostolan, M. Raoul Avenel, le comte et le vicomte de Boynes, le vicomte des Brosses, le vicomte de Fayet, le vicomte du Souchey, M. Morgon, le vicomte de Saint-Perrier, tous Normands de naissance ou d'élection, mais très variés d'allure et de monture. Aux uns, des bêtes très fines ; aux autres, de braves bidets sans prétention : l'important c'est que chevaux et cavaliers connaissent la chasse, les passées, les raccourcis, suivent avec ardeur et ne s'égarent point.

Ces anciens et cinquante autres, portent le *bouton* de l'équipage : habit vert foncé à col de velours, gilet groseille, culotte chamois, toque traditionnelle.

Cette tenue, relativement sombre, a ses avantages.

Je me souviens qu'un soir la chasse avait fini, comme il arrive parfois, dans un vaste étang. L'hallali avait été superbe, avec une belle *quatrième tête* debout dans un îlot, au milieu des chiens à la nage, avec des feux allumés à l'entour par les paysans accourus aux appels des trompes. Le vieux curé du village voisin avait suivi curieusement ses ouailles. Son enthousiasme devant ce beau spectacle lui inspire un acte de générosité inconsidérée.

Il tire un bel écu de sa poche, s'éloigne du groupe formé par les piqueurs et les valets de

chiens, qui, galonnés et brillants, lui inspirent une respectueuse considération, s'approche du groupe formé par les chasseurs, que leur *bouton* sombre, leur tenue foncée désignent manifestement comme gens de minime importance, et s'adressant au marquis :

Tenez, mon brave, vos maîtres ont procuré ce soir un vrai plaisir à tous nos gens. Grand merci ! Voilà cinq francs pour boire à notre santé !

Le gîte !

Il varie selon les déplacements.

Ici, un château magnifiquement hospitalier, comme celui de Vaux, où Mme la marquise d'Aligre héberge facilement trente veneurs, leurs gens et leurs chevaux ; tantôt une auberge de forêt où les chambres se transforment en dortoirs, et où les malins se procurent un matelas, les autres une paillasse ; tantôt une maisonnette louée ou achetée dans un hameau, à portée de la chasse, et où l'on s'installe en pique-nique, comme la *Framboisière* près de La Ferté-Vidame.

Je ne vous raconterai pas l'histoire circonstanciée de chaque cerf et de son trépas... quelquefois héroïque : car j'ai vu un cheval décousu proprement par un dix-cors, et son cavalier fort avarié. Leurs bois décorent une vaste galerie du château de Chambray ; les peaux servent de tapis dans beaucoup de salons amis, de l'Eure et de l'Orne ; leurs filets, un peu durs parfois, ont régalé cependant de nombreux gourmets à Paris et ailleurs ; leur gracieuse et artistique image en bronze figure dans la salle principale de Chambray, où l'ont

déposée, lors de la cinq centième prise, les amis du *grand chef*; elle se répète, en bronze encore, mais plus grandiose cette fois, sous les futaies du parc; œuvre magnifique de M. Leduc, qu'ont érigée les veneurs reconnaissants, en mémoire de la milième prise.

L'équipage a même son histoire, une histoire manuscrite et illustrée en neuf grands volumes, auxquels ont collaboré plusieurs crayons, plusieurs pinceaux, mais dont l'honneur revient à M. Thomine-Desmazures, qui a tenu la plume. L'auteur a d'abord résumé l'histoire des forêts de la région depuis les Celtes : ces fastes cynégétiques renferment des traits curieux.

Un jour, par exemple, on conteste aux religieuses de l'abbaye Saint-Sauveur leur droit au gibier de la forêt d'Evreux, sous prétexte que leur privilège périt par prescription; les religieuses, dûment autorisées, quittent leur cloître, chassent bellement dans leur forêt durant plusieurs heures, sans déposer la guimpe ni la coule.

Un autre jour dans la forêt d'Ivry, Henri IV cherchait pour ses troupes un gai traversant l'Eure : soudain il voit une meute poursuivant un cerf; le cerf passe la rivière en un point guéable, montrant aux troupes royales le chemin qu'il faut suivre. Mais qui donc chassait derrière les chiens? Le curé d'Ezy! Henri IV lui témoigne sa joie en lui concédant le singulier privilège de pouvoir célébrer la messe dans la cathédrale d'Evreux, botté, éperonné, avec son haubert au coin de l'évangile et son *oiseau* au coin de l'Epître!

Mais l'historien s'occupe surtout de l'équipage actuel, du temps présent; et ses statistiques sont curieuses.

L'équipage en trente ans a découplé douze cent quatre-vingt-sept fois; il a pris mille quatre-vingt-dix cerfs : il n'y a donc eu que cent quatre-vingt-dix-sept manques.

Le compte du chemin parcouru, en estimant chaque chasse à quinze lieues, — parcours ordinairement dépassé, — donne, pour les veneurs assidus un total de dix-huit mille lieues... cinquante mille lieues pour les piqueurs.

Quant aux dépenses, en les calculant au *minimum*, on atteint une estimation scrupuleusement modérée, montant à onze millions... semés par les chasseurs dans la région!

Pour ne point rester sur les calculs de la prose, j'ajouterai que l'équipage a son poète, le vicomte Ogier d'Ivry, lequel chantant la vénerie, s'est très heureusement inspiré du sentiment archaïque :

Et maintenant, les grands ancêtres,
Sous la pierre à jamais rivés,
Entendant passer, sous les hêtres,
Leurs chiens blancs enfin retrouvés,
Disent : « Mon sang point ne décline,
« Chambray toujours par la chaumine
« Suit les déduicts de saint Hubert! »
Puis tâtonnant à travers l'ombre,
Ils caressent l'échine sombre
Du chien sculpté sur leur haubert.

Le cardinal de Bonnechose

Le cardinal
DE BONNECHOSE

Le caractère distinctif de cet esprit élevé était la précision, la netteté, le culte du vrai, du positif, de l'exactitude. Le prélat ne se laissait jamais égarer par l'imagination; il voulait se rendre compte; il examinait froidement; les habitudes investigatrices du parquet avaient persévéré chez le prince de l'Eglise.

Un jour, à l'issue d'une cérémonie religieuse qu'il était venu présider dans l'Eure, son ancien diocèse, le cardinal recevait les hommages des châtelains du pays.

Il avise un officier, un capitaine de mobiles qui avait pris part aux opérations militaires, près de Rouen, durant la guerre franco-allemande. C'était moi-même.

— Monsieur, je désirerais vous entretenir en particulier.

L'officier suit le cardinal dans une autre pièce.

— Monsieur, dit celui-ci, on a beaucoup raconté, à Rouen, en 1871, que vous aviez été blessé à la poitrine, qu'une balle ennemie avait

pénétré dans les chairs en trouant vos habits. On a communément attribué votre préservation à un scapulaire qu'une personne pieuse vous avait passé au cou lors du départ, et que la balle aurait fait pénétrer avec elle dans votre poitrine. Ce fait m'est demeuré très présent. Est-il exact?

L'officier s'inclina affirmativement.

— Croyez-vous à un miracle?

— Eminence, je n'ai jamais prononcé ce mot; je pense que Dieu eût mieux choisi son sujet.

— On dit cependant que les balles s'échangeaient de fort près?

— Oui, Eminence, nous n'étions séparés des Prussiens que par la largeur d'une route. La balle qui m'a frappé avait-elle déjà traversé un de mes soldats, avait-elle ricoché contre un arbre et m'arrivait-elle à peu près morte? je ne l'ai pas su positivement. Le fait est qu'elle m'a frappé en pleine poitrine et que me voici.

— Eh bien, monsieur, je vais vous adresser une demande singulière : avez-vous conservé trace de cette blessure?

— Oui, Eminence, une marque légère sur la peau.

— Je voudrais... je voudrais... (comment vous dire cela) constater par mes yeux... voir cette petite cicatrice.

— Monseigneur... quand vous voudrez.

— Je voudrais immédiatement... je vous prie d'excuser ma curiosité... j'ai toujours aimé à examiner de près... voulez-vous vous prêter...

L'officier se débarrassa de son habit, de son gilet,

ouvrit sa chemise... Le cardinal observa quelques moments, demanda la permission de toucher du doigt la marque encore apparente... puis remercia son interlocuteur de sa complaisance; et, pendant qu'il s'habillait :

— Ma curiosité vous surprend...

— Oui, Monseigneur.

— Mon cher monsieur, il y a eu un saint qui a voulu voir et toucher... personne ne l'a trouvé mauvais... Vous excusez saint Thomas, n'est-ce pas? Vous me pardonnerez aussi!

Le baron de Montullé

LE BARON DE MONTULLÉ

Esprit alerte et charmant, mon vieil oncle reproduisait la grâce enjouée du vieux temps.

De nombreuses et gracieuses gravures, dédiées par les artistes du dix-huitième siècle aux Montullé d'autrefois, attestent que les goûts éclairés, élevés, font depuis longtemps partie du patrimoine, dans cette spirituelle famille. Le baron n'avait rien perdu de cet héritage intellectuel, de cette vivacité prodigue, riante, poétique, qui faisait autrefois le charme de l'esprit français, des salons distingués.

Les petits vers faciles, les billets drôlement troussés, les gais récits, les anecdotes et les souvenirs ont abondé sous la plume et sur les lèvres de ce charmant vieillard, qui avait tout vu, tout retenu, qui, souriant philosophe, a, le long de la vie, en dépit des frimas et des luttes, butiné le miel et moissonné les fleurs.

Un jour le baron de Montullé composa notamment de jolies scènes en vers qui formaient charade. Le mot était *anniversaire;* et la pièce fut jouée chez l'auteur pour la fête de ma grand'mère L'acte à succès fut le premier, qui était emprunté

avec une très divertissante bonne humeur au conte de *Peau d'âne*. On y voyait le prince Belamour qui arrivait à Chatou la couronne en tête, pour goûter à la ferme de sa nourrice; il était accompagné d'une gouvernante revêche, dame Barbara, qu'il scandalisait très fort. Au dénouement, Peau d'âne, servante de la ferme, se transformait soudain, conformément à la tradition, en belle princesse étincelante de diamants :

— Prince! je suis princesse!

Le prince épousait aussitôt; et Barbara éplorée adressait au public cet appel final :

J'ai perdu mon élève et me voilà sans place.
O mères de garçons, je vous supplie en grâce
D'avoir recours à moi : je saurai, par état,
Conduire vos enfants au baccalauréat!

Le jeune premier, le prince Belamour, on le retrouverait aujourd'hui sous la simarre et l'hermine, à la Cour de Cassation, et l'une des jeunes premières est aujourd'hui grand'mère, elle se nomme Mme l'amirale Bourgois.

Or, parmi ceux qui applaudissaient à la représentation se trouvait, dans le salon du baron de Montullé, un prélat, l'évêque de Nancy, Mgr Menjaud. Il était aumônier de Napoléon III; il parla de *Peau d'Ane* au Palais. L'empereur fit demander au baron de Montullé communication de son manuscrit, et la charade entière fut jouée aux Tuileries, non pas dans les grands appartements, mais dans ceux du premier chambellan. Les acteurs avaient changé, et le rôle de Peau

d'Ane était tenu cette fois par Mlle Eugénie Tascher de la Pagerie. Elle avait vingt ans; elle était fort belle et quand tomba son humble bure laissant apparaître une éclatante toilette constellée l'enthousiasme fut très vif. Les applaudissements étouffèrent le fameux hémistiche.

— Prince! je suis princesse!

Peu de temps après, Mlle Eugénie Tascher écrivait au baron de Montullé :

« L'hémistiche m'a porté bonheur! Vous avez été bon prophète en le plaçant sur mes lèvres! Peau d'Ane devient princesse... et pour de bon, cette fois! Merci du gracieux pronostic; il se réalise. J'ai la couronne fermée avec le meilleur des maris! »

En effet, l'ombre d'une vraie couronne descendait sur la tête de la jeune française. L'un des spectacteurs de la comédie jouée aux Tuileries, hôte passager du Palais à cette époque, avait admiré sa grâce et sa beauté dans le rôle de Peau d'Ane transformée; il s'était renseigné sur Mlle Tascher, il avait étudié son caractère...., puis demandé sa main. Or, ce spectateur, le prince Maximilien, appartenait à une famille dont les Etats ont été médiatisés, mais qui fut souveraine et qui a conservé en Autriche une situation de premier ordre, la maison de *Thurn und Taxis*, que nous appelons en français : *Tour et Taxis*.

Race qui confine de bien près à la souveraineté; car la jeune française trouvait au palais de Ratisbonne, comme aînée de sa nouvelle famille, la

princesse Hélène de Tour et Taxis, et cette princesse Hélène avait pour frères les princes de Bavière; pour sœurs l'impératrice d'Autriche, la reine de Naples, la duchesse d'Alençon, la comtesse de Trani; pour belles-sœurs une infante du Portugal et une fille de la princesse Clémentine d'Orléans! On voit que la maison de Tour et Taxis mêle son sang à toutes les hautes dynasties!

Le marquis de Maillé

LE MARQUIS DE MAILLÉ

C'était au château de Jalesnes, voisin de Saumur, qu'habitait alors la branche aînée de la famille de Maillé, celle qui porte le titre de marquis, tandis que la seconde est ducale. Cette magnifique demeure comportait, en dehors de ses salons et de ses galeries, une vaste salle de spectacle, isolée, munie de tous les accessoires utiles, et pouvant réunir à la fois cinq ou six cents spectateurs.

Jalesnes était alors le rendez-vous de tout un brillant voisinage qu'y attirait une hospitalité grandiose, prodigue. Les traditions pieuses et charitables laissées dans la lignée par la Bienheureuse Jeanne de Maillé, la « Sainte Ermitière de l'Ouest », s'y perpétuaient largement : témoins la belle chapelle seigneuriale si richement décorée, et le riant hôpital créé, entretenu dans le village voisin par les hôtes du château; mais les plaisirs avaient leur temps, et l'écho des fêtes de Jalesnes se prolonge encore en Anjou, après les années et les deuils qui ont emporté ces gaïtés anciennes.

Aucun des hôtes n'a oublié cette affluence de

toute une population qu'accueillaient dans la cour d'honneur la sonnerie des trompes et l'éclat des torches; l'arrivée des pompiers avec leurs pompes illuminées et enguirlandées; le scintillement des diamants sous les lustres du théâtre; le concours joyeux des villageois endimanchés, dont les stalles s'étageaient en amphithéâtre derrière les châtelaines; la pluie de fleurs tombant sur la scène à la fin des actes; les intermèdes du brillant orchestre; et le souper final, offert à tous, grands et petits, avec une princière magnificence.

Mais parmi ces représentations variées, il en fut une plus éclatante, plus singulière surtout.

Un jour le marquis de Maillé, père du marquis actuel, réunit sa troupe théâtrale, qui se recrutait dans sa famille et dans les châteaux du voisinage : y figuraient notamment le comte et la comtesse de Chanchevrier, le comte et la comtesse de Merlemont, le comte de Sesmaisons, le comte et la comtesse de Pronleroy.

— Mesdames, messieurs, dit l'amphitrion, c'est à l'occasion de ma fête, la saint Charles, que vous voulez bien jouer la prochaine pièce : je vous demande donc, cette fois, d'intervenir dans la recherche dont vous vous occupez. Or, j'ai souvenir d'un drame qui fut joué dans ma petite enfance, qui eut alors un grand retentissement politique, et dont l'impression m'est demeurée très vive : *Edouard en Ecosse* : je vous serais obligé de fixer sur elle votre choix!

Je vois encore, à cette déclaration, la mine et l'émoi des artistes. Un drame sur un théâtre de

société! Un drame politique! Un drame en trois actes! Un drame à grand spectacle, avec festin, soldats, seigneurs de différentes importances!

On risqua de timides objections; mais le bon marquis insista avec une si courtoise tenacité qu'il fallut subir la lecture. On fit venir le livret d'*Edouard en Ecosse*.

Ce fut alors une bien autre explosion!

Edouard en Ecosse, un aïeul vénérable des *Jacobites* de Coppée, est une composition en prose qui date de l'an X de la République une et indivisible, et qui a pour père un académicien d'alors, Alexandre Duval. Le prétendant proscrit, ses amis, ses ennemis et les belles dames auxquelles il vient demander un morceau de pain, parlent une langue noble, mais apprêtée, qui fait sourire au premier abord notre génération. L'amour et le dévouement s'enveloppent de formes solennelles et surannées. Il est perpétuellement question de « sensibilité vertueuse, « d'humanité qui console, de charmes vainqueurs, « et d'attraits qui sourient au malheur! »

Il y eut positivement révolte au foyer : les hommes protestèrent qu'ils ne pourraient garder leur sérieux : les dames ne haïssaient pas personnellement qu'au théâtre on leur parlât sur ce ton éminemment respectueux, mais elles craignaient l'effet de cette phraséologie ampoulée sur un public difficile et malin.

Il fallut que le marquis intervînt de nouveau et attendrît les récalcitrants en peignant avec émotion les vieux enthousiasmes qu'avait suscités sous

le Consulat ce tableau d'une tentative de restauration monarchique.

Il est certain qu'en 1801 la représentation d'*Edouard en Ecosse* au Théâtre-Français inquiéta le premier consul.

Fouché avait exigé des acteurs la suppression des scènes et des mots qui eussent pu provoquer dans la salle une manifestation en faveur des Bourbons détrônés. On sait les rigueurs de la censure théâtrale à cette époque : elle s'attaquait à Racine même, et, par ordre, le Théâtre-Français ne jouait *Athalie* qu'en tronquant et en mutilant le chef-d'œuvre, afin d'éloigner toute comparaison, tout rapport entre la restauration de la race de David à Jérusalem et la restauration de la légitimité en France. Mais, malgré toutes les précautions, toutes les mutilations, *Edouard en Ecosse* fut acclamé par les loges royalistes; le duc de Choiseul et d'autres émigrés récemment rentrés dans Paris saisirent et applaudirent tous les rapprochements auxquels donnait lieu la tentative énergique du prétendant Edouard Stuart. Le premier consul était présent, il ne sut pas dissimuler sa colère; la pièce fut interdite, et son auteur, Alexandre Duval, qui, paraît-il, avait péché par inconscience, jugea prudent de fuir en Russie la colère de Bonaparte, en apprenant que son œuvre avait, à son insu, pris une portée politique.

C'est la résurrection de ces vieux souvenirs oubliés que demandait à ses amis le marquis de Maillé : les amis cédèrent, bien que la tâche leur semblât très ardue.

Mais deux nouvelles difficultés surgirent :

— D'abord, le sous-préfet! Nous oublions le sous-préfet! — c'était sous le septennat. — Le sous-préfet sera gêné par les allusions politiques : c'est un ami : nous ne pouvons pas ne pas l'inviter : il a joué parfois sur notre théâtre : nous le compromettons, avec *Edouard en Ecosse!*

— Ensuite qui prendra le rôle du prétendant? Ce n'est pas moi, — ni moi, — ni moi!

Solution assez piquante. Le sous-prefet imprudent, — c'était moi-même, — digéra sans sourciller les périodes légitimistes et les appels à la résurrection monarchique formulés par le prétendant : et même, pour tout dire, il fit plus... il joua, en personne, le rôle d'Edouard!

Il y a prescription : voilà pourquoi j'avoue sans scrupule ce crime effrontément commis par un fonctionnaire devant six ou sept cents de ses administrés.

Eh bien! telle est la puissance des grands sentiments, de ce qui est élevé, de ce qui est juste, qu'en dépit de sa forme mièvre, de ses expressions surannées, et de l'inexpérience avouée de ses mondains interprètes, le vieux drame d'Alexandre Duval impressionna tous les invités du marquis de Maillé. Quand le prétendant parut en haillons, dans le vieux castel écossais, quand il jeta son nom à la face de ceux qui, sans le connaître, buvaient à sa défaite, quand son courage entraîna à sa suite les ennemis de la veille on oublia son style archaïque, et les abus « de la sensibilité de son cœur, » les acteurs purent lire l'émotion dans

tous les yeux : châtelains et villageois se sentirent un moment tous fervents Jacobites! Après quoi chacun fut très marri d'apprendre qu'Edouard vaincu reprenait sans espoir la route de l'exil.

Ce qui complète le souvenir de cette représentation, c'est que, peu après, les mêmes lieux précisément, le même château de Jalesmes reçut la visite d'un prétendant pour de bon, qui a, comme Charles-Edouard, tenté la conquête armée d'une couronne, don Carlos de Bourbon. Il y reçut les honneurs souverains. Les raffinements du plus respectueux, du plus délicat hommage, se multiplièrent sous ses pas. Jalesnes ouvrit ses portes à des somptuosités vraiment royales.

Ce fut là comme le bouquet final du feu d'artifices : la noble demeure a perdu depuis ses hôtes héréditaires.

Mais lorsque se répètent en Anjou les anciens souvenirs de Jalesnes, celui du grand drame, si audacieusement abordé par des amateurs, est un des plus brillants et des plus spéciaux. Les opérettes et les gaîtés du répertoire en effet se sont retrouvées, se retrouveront sur d'autres théâtres de Société : je doute qu'*Edouard en Ecosse* affronte jamais la rampe d'une scène privée.

Madame J. Meignan

MADAME MEIGNAN

Madame Meignan, mêlée avec ardeur à tous les efforts du bien, a gravé profondément son nom dans la reconnaissante affection de ceux qui souffrent, dans les annales de toutes les œuvres charitables.

Sa bourse et son cœur se sont ouverts sans cesse, largement et sans compter. Tous ceux qui l'ont connue, ce qui veut dire tous ceux qui l'ont aimée, n'oublieront jamais la rare élévation de son caractère; les délicatesses de son cœur; sa piété vraie et raisonnée; sa participation personnelle, laborieuse, au soulagement, à la consolation de toutes les misères physiques et morales; les principes si sûrs et si droits qui régissaient son intérieur, qui ont éclairée sa vie, et qui l'ont guidée sans défaillance dans la direction d'une famille héritière de ses vertus; la fidélité de ses affections généreuses; enfin son intelligence si claire, nourrie avec choix des aliments les plus substantiels et les plus solides.

Exemple des siens, de sa maison, si chrétiennement réglée, de sa paroisse à Paris et à la campagne,

Mme Meignan a fini comme elle avait vécu. La nuit de Noël, sur son lit de mort, au milieu de sa famille en larmes, elle reçut la dernière visite de Notre-Seigneur avec une piété profonde, que la faiblesse et la maladie n'avaient point abattue. Depuis lors, elle ne sentait plus ses souffrances : elle a expiré après une douce agonie.

Cette femme de bien, aimait l'intelligence et le beau; elle se passionnait pour tout ce qui est noble et grand; elle aimait surtout Dieu, l'Eglise et les pauvres : sa sainte mémoire laissera une trace longue et bénie.

Elle visitait de préférence les quartiers misérables, celui de la Glacière notamment. Il lui arrivait d'assister, entre autres nécessiteuses, des femmes en couches.

Après avoir lavé, enveloppé le nouveau-né :

— Ne le faites vous pas baptiser?

— Non, nous sommes si pauvres... je n'ai ni parrain ni marraine.

— Je serai la marraine : je l'emporte à la paroisse.

A l'église, un vicaire : pas de bedeau; c'est presque la campagne : pas un homme pour être parrain.

La brillante marraine s'approche de son cocher :

— Voulez-vous, mon ami, aider à une bonne œuvre? Vous serez mon compère.

— Volontiers, madame; mais qui tiendra les chevaux, pendant la cérémonie?

— Ne resteraient-ils pas sages?

— Je suis sûr que non, madame... Ah! si seulement on avait un enfant, une femme à mettre devant eux : ils ne bougeraient pas...

Et le brave garçon appelle un gamin, le prépose, moyennant finance, à son attelage, descend de son siège, court répondre, devant Dieu, de la petite âme abandonnée, puis revient prendre correctement ses rênes, dans le meilleur style, tout heureux d'avoir participé au bien... Et quand la dame de charité revient à la Glacière, le cocher-parrain trouve sournoisement moyen d'ajouter aux aumônes de sa maîtresse, quelques sous pour son filleul, pour ses filleuls improvisés.

Mme Meignan a laissé deux fils et une fille. L'un des fils, Victor ,est le voyageur et l'écrivain qu'ont apprécié les gens de goût.

Dans *Pauvre Islande*, il a dévoilé les sublimes horreurs de contrées habitées qui ne sont pas fort loin de nous et qui ressemblent à un enfer. L'Islande, que V. Meignan a parcourue, après avoir intrépidement exploré le monde entier, est une contrée peu connue. On a dépeint sa mer inhospitalière, ses pêches dangereuses, ses aspects extérieurs; et même quelques touristes ont visité sa capitale, ses geisers ou jets d'eau chaude. Mais, cette fois, l'explorateur se jette en plein cœur du pays, quittant les routes frayées, battant la région dans tous les sens et rapportant des impressions neuves : sur ce sol déchiré, grondant, miné par les feux souterrains et par les grandes vagues de l'océan; sur ces aspects désolés à la morne poésie; sur ces habitants clairsemés et misérables, chantant sous leurs taupinières les ballades des aïeux. L'auteur a vu *l'arbre*, car, en Islande, il y a *un arbre;* il a traversé les rivières à gué, affronté la

fatigue et le pain de lichen et toutes les rudesses de l'île maudite, que ses enfants aiment avec une passion profonde et qui laisse dans l'esprit un souvenir bizarre, tourmenté, dont l'horreur exerce une sorte d'attrait. Tout cela est dit si simplement que le lecteur s'identifie peu à peu avec l'auteur; qu'il éprouve les mêmes sentiments; que l'auteur disparaît discrètement; et que cette éclipse de bon goût laisse ceux qui le suivent seuls à leurs réflexions vis-à-vis d'un spectacle qui leur est présenté avec intensité; spectacle de désolation sauvage et tourmentée, qui inquiète par sa rudesse, qui retient par son étrangeté.

V. Meignan a raconté ailleurs l'Asie septentrionale, et les Antilles ensoleillées, et l'Egypte au Nil bleu. Cette fois, il s'interdisait la magie des séductions colorées; mais son style n'a rien perdu de sa grâce aisée. C'est la grande qualité de cet écrivain que de faire vivre le paysage, que de laisser parler les choses elles-mêmes, au lieu de se constituer en cicerone indiscret et hableur, comme le font trop souvent les voyageurs-auteurs. Ils posent eux-mêmes pour la galerie; celui-ci se cache derrière ses tableaux. C'est d'un artiste plus consommé.

La duchesse de Galliéra

LA DUCHESSE DE GALLIÉRA

Le cadre est vraiment merveilleux. Quand vous avez traversé la grande cour d'honneur à la monumentale ordonnance, et tout à fait distincte des cours de service, vous gravissez un escalier grandiose aux degrés faciles, au développement majestueux, orné de vases proportionnés et d'une toile magistrale, la *Sainte-Cène.*

Une partie des pièces, la bibliothèque notamment, donnent sur la cour; les autres, les plus belles, sur l'admirable parc qui s'étend jusqu'à la rue de Babylone.

Dans ces salons : des merveilles artistiques, des tableaux savamment éclairés, un musée choisi, où tous les grands pinceaux sont représentés par une ou deux œuvres maîtresses. Le catalogue en serait long : il faut passer sans s'attarder devant ces vierges, ces saints, ces portraits, ces compositions célèbres qu'ont signées les noms illustres de l'art; même devant les Murillo, les Guido Reni et cet admirable Rubens où le peintre a résumé toute sa puissance, pour immortaliser les traits de sa propre famille.

Pas de bibelots, pas d'objets inutiles dans ces grandes pièces tendues de soie, ou de tapisseries antiques : on ne voit pas sur les tables ces mille riens du jour; mais chaque meuble, chaque table, chaque pendule, chaque vase de cheminée, chaque pièce de l'argenterie est une œuvre d'art, complète, achevée, merveilleuse en son genre.

Des réflecteurs éclairent les détails artistiques, avec sobriété, avec discrétion, avec cette justesse exquise qui caractérise la grande maison d'autrefois. Tout est large, largement compris, vestibules, escaliers, portes, jardins, perrons, cour d'honneur, cours d'écurie, sans que l'on sente nulle part l'artifice, l'effort, l'habileté. Tout ce luxe, tout ce grandiose est naturel, il est chez soi, il ne détonne d'aucune part.

Les habitudes sont comme le local, leur harmonie large n'a rien qui crie, qui appelle l'attention. A table, comme ailleurs, l'ensemble est paisible, concordant, magnifique, sans viser aux effets. Rien ne vous arrête, parce que tout est uniment et proportionnellement mesuré dans une concorde splendide.

La maîtresse de la maison professe un culte pour les lettres, un goût déclaré pour les choses de l'intelligence, pour les solides lectures, une affection privilégiée pour ceux de ses amis qui tiennent une plume.

Son jugement est spirituel et juste; sa mémoire riche et meublée a conservé les événements et les personnages de l'histoire contemporaine et des cours européennes, avec une sûreté toute aisée;

dans son charme simple et naturel, la grâce enjouée forme, avec la dignité discrète, le plus naturel et le plus heureux mélange.

Combien de fois l'ai-je entendue discutant sur telle phrase, tel jugement, tel fait relevé dans un article; louant, sans formule exagérée, critiquant avec une liberté gracieuse et bien en face, n'abdiquant jamais ses idées personnelles en religion, en politique, en littérature, mais acceptant celles d'autrui, écoutant, répondant, avec un ton d'enjouement, sans pédanterie, sans ennui, sans banalité, en femme qui pense, qui sait, mais qui ne tranche jamais. Et tout cela, indifféremment en français, en italien, en anglais, en allemend, selon les cas et les personnes, sans affectation comme sans embarras, parlant toutes ces langues avec aisance, sans accent, sans effort, avec le naturel et la distinction qui séduisent.

Le jour même où commença la crise terrible qui, après quelque arrêt, l'a conduite si rapidement à la tombe, déjà souffrante, fatiguée, buvant des potions, elle s'était entretenue, dans la matinée, d'un ouvrage récemment paru, me poussant, m'obligeant avec netteté à préciser mes appréciations. Cet ouvrage était celui du marquis de Castellane, *les Hommes d'Etat du siècle.* Elle ne l'avait pas encore lu; mais il y est question de M. Thiers, et elle voulait savoir ce qui en était dit. Je la ménageais, sachant son affection pour M. Thiers; mais elle ne se méprenait pas, voyait les réticenses, et, entraînée par son sujet, se mettait elle-même à apprécier son vieil ami, précisément

dans le sens et dans les termes que j'avais voulu épargner à ses oreilles.

Une heure après, le livre était déposé chez elle; elle l'ouvrait avant de s'aliter... pour mourir après quelques jours; curieuse de l'histoire, curieuse de l'esprit, jusqu'à sa fin.

Elle même écrivait, avec une originalité naturelle et un charme facile : ses lettres en font foi : ses amis les plus chers, ceux-là seulement, ont pu même lire un petit volume plein de pensées élevées, qu'elle cachait modestement et qu'elle écrivit à l'occasion de la mort de son fils aîné, André. Ce serait, je le sais, manquer à sa mémoire qu'insister sur cet ouvrage intime; ennemie de la louange, elle n'a légué à personne le droit de faire connaître ces pages délicates où son cœur parle si haut. Elle pensait, comme elle parlait, comme elle écrivait, avec distinction et spontanéité.

Elle aimait toutes les manifestaiions de l'esprit. Aussi son salon fut-il un de ces rares sanctuaires où la conversation meuble et profite, où les premiers rôles abondent et trouvent un auditoire digne de les goûter.

Sans remonter à M. Thiers, à M. Mignet, et à leur temps, la phalange littéraire de l'hôtel Galliéra serait fort longue à dénombrer; non pas que la duchesse fit profession systématique de littérature, et recherchât en aucune manière la renommée d'une Clémence Isaure ou d'une marquise de Rambouillet. Aucun dessein préconçu, aucune intention de catégorie et de limitation, dans ses invitations, le plus souvent restreintes. Mais elle

obéissait à un instinct élevé, aux traditions de son père le marquis de Brignole, à son penchant personnel, en mêlant les écrivains avec ses amis de grande condition, tout naturellement, sans calcul et sans système.

On a vu bien rarement chez elle une réunion littéraire *ex professo*, une réunion avec table d'orateur, verre d'eau, rangées parallèles de chaises. Je n'en pourrais citer qu'une seule; et encore si la maîtresse de la maison avait déployé cet appareil, ce n'était ni pour son plaisir ni pour celui des autres. C'était pour l'agrément d'un poète, M. du Clézieux, qui est l'homme le plus digne et le plus méritant du monde, mais que l'aréopage convoqué trouva peut-être un peu prolixe. Après une heure de vers continus, auxquels je suis bien loin de refuser justice, un académicien qui se couche de bonne heure fila à l'anglaise; un autre, qui est Duc, se recueillit si profondément que son chapeau soudain lui échappa des mains et que le bruit de la chûte réveilla tout le monde. Au bruit du chapeau, la duchesse ouvrit les yeux et pensa poliment que c'était le moment convenable pour les encouragements. Ces encouragements au lecteur-auteur eurent pour effet de procurer incontinent l'apparition d'un second tome que le poète nous détailla sans miséricorde. Pareille séance ne se renouvela jamais.

Les manifestations littéraires étaient d'ordinaire beaucoup plus simples. Parfois on entendait M. de Bornier réciter avec son accent si vibrant, si convaincu, quelques strophes éloquentes; par-

fois on lisait une page inédite; deux ou trois artistes du Théâtre-Français ont été appelés pour dialoguer quelques scènes de leur répertoire. Mais, le plus souvent, on se contentait de causer, de discuter, sans prétention, au vol des idées, selon la circonstance du jour, sur un livre, sur un article de revue ou de journal, sur un discours académique ou politique, avec une liberté, une hardiesse de bon ton, si franche qu'elle eût pu surprendre un nouveau venu.

Ce groupe intelligent et fidèle, qui se réunissait le lundi soir, à table, ou dans les beaux salons de la rue de Varenne, comptait, en première ligne, M. Xavier Marmier, ce discret charmeur qui conte finement, comme il écrit, et dont la grâce délicate gaze, avec tant de charme, les anecdotes les plus périlleuses. L'exquise bonhomie du ton, l'indulgente et spirituelle bonté de ce vieillard doux et modeste, qui fut, je crois, le plus intime ami de Mme de Galliéra, donnaient une singulière saveur à ses pittoresques récits de voyages, à ses jolis petits tableaux mondains, si colorés dans leur simplicité, à ses réflexions justes, et à ses inépuisables souvenirs.

La duchesse avait connu dans le salon de son père le marquis de Brignole, ambassadeur de Sardaigne à Paris, Champollion-Figeac, l'aîné des deux célèbres égyptologues : elle attira plus tard chez elle son fils, M. Aimé Champollion-Figeac, écrivain distingué lui aussi; elle avait apprécié dans le père et retrouvait dans le fils, des causeurs faciles, enjoués, intéressants, exempts de pédan-

terie, étrangers à toute idée de morgue ou d'ennui scientifique que pourrait attacher à leur illustre nom, la légèreté des ignorants.

Le duc de Broglie, le comte Paul de Ségur, et le duc d'Audiffret-Pasquier représentaient plus spécialement l'élément politique, dans la conversation générale. Ils apportaient les nouvelles parlementaires, échangeaient leurs appréciations, leurs prévisions, leurs jugements toujours élevés sur les hommes et les évènements. La maîtresse de la maison aimait ces échanges nourris et sérieux de vues raisonnées sur les problèmes du jour, entre hommes d'Etat, écrivains et penseurs. Le duc de Broglie, dans sa pose favorite, debout devant la cheminée, parlait longuement, avec cette netteté caractéristique de l'idée et de l'expression qui attachent à sa parole même ses adversaires. M. de Ségur, cet aveugle si clairvoyant et si renseigné, ripostait ou confirmait, avec une mémoire surprenante des faits, des dates, avec la notion éminemment pratique des hommes, des valeurs, des causes et des conséquences.

M. Lamy, le jeune et brillant écrivain dont le passage a laissé de durables souvenirs au parlement, était fort aimé, depuis son enfance, par Mme la duchesse de Galliéra et l'un des plus exacts parmi ses *lundistes* accoutumés. L'attention était souvent attirée sur ses études élégantes qui traitent de sujets militaires et politiques. On a autrefois beaucoup appelé M. Lamy un *républicain-catholique*. Je lui écrivis même un soir en sortant de l'hôtel Galliéra :

On dit que vous croyez aux choses que je nie,
Au Bien par le suffrage et par la liberté,
A la vertu du nombre, aux droits de son génie,
Aux peuples conservant pour eux la royauté?

Moi, j'ai d'autres amours : aux Rois je rends hommage;
Je crois que la famille est le type divin;
Qu'elle doit au forum répéter son image;
Qu'un chef doit présider, dans le public destin,

Mais il est un amour qui rassemble nos âmes;
Il est un cher drapeau que nous servons tous deux;
Et la main dans la main, brûlant des mêmes flammes,
Nous espérons ensemble, en regardant les cieux.

Sur le terrain de Dieu luttons comme des frères.
Et Dieu, qui nous unit pour le combat sacré,
Saura bien quelque jour, entre nos cœurs sincères,
Cimenter un accord par son nom préparé!

Républicain-catholique! le premier de ces deux mots a-t-il traduit, ou au moins traduit-il actuellement la vérité, en ce qui concerne M. Lamy? J'en doute fort. Mais ce qui est assuré, c'est le talent de l'écrivain, la souplesse merveilleuse de sa plume et la sûreté de son goût littéraire.

Parmi les hôtes encore : l'historien remarqué de la fâcheuse diplomatie impériale, M. Rothan; et le peintre attitré des princesses d'autrefois, j'allais dire leur amoureux, tant il leur prête de charme et d'attrait, le baron de Saint-Amand; et le savant explorateur des époques préhistoriques, le marquis de Nadaillac; et des savants comme le docteur Worms; et des professeurs de l'Université comme M. Pigeonneau et M. Marcou; et M. de Bornier, l'auteur de la *Fille de Roland;* et le

comte Lavedan, directeur du *Correspondant;* et l'intrépide voyageur autour du monde, qui a charmé par ses récits vivants les lecteurs de notre génération, l'ancien ambassadeur d'Autriche, baron de Hübner; et d'autres écrivains de race, comme le comte d'Antioche; ou comme le marquis de Gabriac, qui, avec sa compétence d'ancien ambassadeur à Rome, a si largement traité la question du Concordat.

Il est un hôte de ce salon, qui a disparu, mais dont la mémoire n'est pas oubliée dans la haute Société parisienne, le père de la duchesse, le marquis de Brigno e.

Notre génération n'a connu que la vieillesse aimable et souriante de ce patricien génois, que les derniers rayons de cette vie si pure et si brillamment remplie.

Le marquis de Brignole était petit-fils de l'un des derniers doges de Gènes. Il avait vingt ans quand la Ligurie fut annexée à la France, vingt-sept ans quand Napoléon lui confia la préfecture de Savone. Là, le jeune préfet eut à la fois le malheur d'avoir à servir la colère de son maître contre Pie VII prisonnier, et le bonheur de mériter, durant cette tâche amère la tendre affection de l'auguste captif, qui l'a désigné à l'estime des générations catholiques, en se plaisant à le nommer : Mon bon geôlier : *il mio buon carceriere!*

Le préfet devient diplomate : au Congrès de Vienne, ambassadeur de Gênes, un moment libérée, il tente inutilement de sauvegarder l'indépendance de la Ligurie; ambassadeur de Victor

Emmanuel Ier à la cour de Toscane, il négocie le mariage du prince de Carignan, puis il est envoyé à la cour de Madrid; ambassadeur extraordinaire il représente Charles-Félix au couronnement du czar Nicolas, et Charles-Albert à la cour de France, puis le voici au couronnement de la reine Victoria, enfin à la cour de Vienne.

Plus encore que par ces hautes charges, le marquis de Brignole s'illustra par son renoncement volontaire aux honneurs de la diplomatie, aux honneurs du Sénat, le jour où le gouvernement italien viola les droits du Saint-Siège. C'est pour le même motif et avec la même généreuse spontanéité, que déposa son épée un auguste officier des régiments sardes, le plus brillant lieutenant de Nice-Cavalerie, S. A. R. le duc de Chartres.

Le marquis de Brignole dort aujourd'hui sur la côte ligurienne, bercé par la prière des capucins de Voltri; mais Rome, Gênes, Paris ne l'ont pas oublié; Rome, où ses écrits et ses aumônes ont mérité un bref spécial de Pie IX; Gênes, dont il fut le syndic-maire et le bienfaiteur, où il se fit en 1826 l'héroïque infirmier des cholériques, où il a fondé le séminaire Brignole-Négrone pour les missions étrangères : Paris enfin, qui a longuement aimé et vénéré les vertus du chrétien, l'aménité sereine du patricien, la science de l'érudit, la grâce du lettré, Paris qui l'a créé président de son Institut historique, qui l'a vu bienveillant et modeste, avec les grands et avec les petits, qu'il a édifié par la pratique d'une religion humble et fervente.

Parmi ceux qui fréquentent le salon de la rue de Varennes, les anciens s'entretiennent encore de ces souvenirs, que les jeunes recueillent avidement, et qui s'ajoutent aux vieilles gloires du noble foyer.

Ce lieu est un de ceux où l'on sait causer et écouter.

Mais les choses de l'intelligence n'ont pas seules occupé la duchesse. L'intelligence, c'était le moindre lot dans cette nature si riche, si heureuse. Le cœur, voilà son domaine et sa part.

Ce n'est pas que les formes, chez Mme la duchesse de Galliéra fussent spécialement avenantes, et qu'elle semblât se jeter sans réserve dans les affections nouvelles, comme l'exige la banalité de certains salons très démonstratifs. Elle aimait d'autre manière; elle marquait aux gens sa bonté, non pas en la leur disant, mais en la leur prouvant. Elle leur montrait, en les attirant chez elle, le plaisir de les recevoir; elle aimait à les servir, elle les prônait, elle les défendait, mais sans multiplier à leur égard les phrases courantes et les locutions chaleureuses.

Il y avait dans son abord, dans ses façons, dans son commerce, une dignité d'autant plus vraie qu'elle était fort simple, fort juste, fort équivalente à la situation.

Son large cœur, ne se manifestait ni par des éclats, ni par des saillies aventurées, ni par des protestations surchauffées. Toutes ses facultés nobles composaient un ensemble fondu, sans heurts, sans fausses apparences.

La duchesse de Galliéra a connu de profondes

tristesses, celles qui s'échelonnent au cours d'une longue vie. Les ingratitudes, les abus, les exploitations, les deuils du foyer, les épreuves qui n'épargnent personne, ont déchiré son cœur si digne et si fier, son cœur d'autant plus dévoué, qu'il n'émiettait pas ses affections en bribes perdues; mais elle a toujours ignoré la plainte, le reproche, l'amertume, le drame, les à-coups des natures qui s'abandonnent.

Elle donnait royalement mais simplement :

Un jour, je cherchais des yeux, chez elle, le grand portrait équestre d'un comte de Brignole, selon moi de beaucoup le plus magnifique chef-d'œuvre de Van Dyck. J'avais admiré à Gênes, cette toile, je comptais retrouver ici ce beau seigneur au pourpoint de velours, aux traits charmants, à la moustache fine, dont la monture blanche aux longs crins ondés se présente hardiment de face, tandis que le cavalier vous salue noblement de la main droite, avec son chapeau à plumes. Non, je ne trouvai pas ce séduisant Brignole du XVI^e^ siècle dont toutes les dames raffolent rétrospectivement.

— Pourquoi ne le voit-on pas?

— Mais parce qu'un beau jour il est descendu de son beau cheval et que, de joli cavalier, il est devenu jésuite très savant!

— Tant mieux pour le salut du modèle : mais le portrait? C'est du portrait qu'il s'agit, du portrait peint par Van Dyck.

— Ah! le portrait! Eh bien! il a fait comme le modèle, il a changé de maître. Il n'appartient plus à la duchesse.

— Vendu?

— Non, donné à la ville de Gênes.

— En pur don?

— Oui, un petit cadeau. Et même avec le joyau, elle a donné l'écrin.

— Comment l'écrin?

— Le Palais *Rouge*, qui contenait ce Van Dyck, et bien d'autres.

— Quoi, son propre palais?

— Vous savez, on se lasse de tout; elle avait donné tant d'hôpitaux! c'était pour varier!

En effet, donner tel fut le propre de la maîtresse du logis.

Ses œuvres crient, les œuvres de son immense, de sa royale largesse, en France comme en Ligurie. Asiles pour les jeunes, refuges pour les vieux, maisons pour ceux qui souffrent, fondations artistiques, cette main généreuse a tout assuré, prodiguant sans compter les millions, et, mieux que les millions, les sollicitudes d'une charité raisonnée. Bienfaitrice réfléchie, elle accumule à Clamart, à Meudon et ailleurs, ses dons exceptionnels sur des entreprises déterminées, immenses, qui par leur magnificence, leur stabilité, leur coûteux caractère de permanence assise, défieront les ravages du temps; et, semblables aux grandes fondations hospitalières du passé, demeureront, de siècle en siècle, l'exemple et l'enseignement de la charité future.

Œuvres qui stupéfient par la magnificence, la recherche, le scrupule du solide et du beau, autant que par l'immensité; œuvres aussi largement

pourvues de revenus assurés que largement établies dans le présent.

Cette sollicitude pour le pauvre a enfanté des prodigalités que l'on oserait presque accuser, si l'on ne savait le mobile élevé, sage, grand, qui a guidé la donatrice! Elle a voulu non seulement assurer à quelques-uns le secours matériel, mais donner à l'avenir l'exemple durable, assis, fécond, de la charité perpétuée, concourant pour le soulagement de l'humanité, avec les charités passagères, émiettées, emportées par le vent.

Dans ce granit et dans ce cuivre, il y a une idée, l'idée que nos pères ont eue souvent, l'idée du bien incrusté, de la charité en roc, de l'assistance inébranlable au milieu des flots qui passent, emportant nos maisons de carton, nos principes déracinés, nos régimes, notre politique, nos familles même, mais qui respectent comme une leçon pour l'avenir, la masse indestructible des œuvres fondées par la charité.

C'est une idée qui peut surprendre à notre époque de hâte, de besoins pressés, d'installations rapides, sommaires et d'à peu près. On conviendra tout au moins que c'est une idée de grande dame, répondant à la sérénité calme que suppose ce titre quand il est vrai, quand il s'appuie paisiblement sur hier, en envisageant paisiblement demain.

Celle-ci restera l'image gracieuse et simple de la vraie patricienne qui pense, qui sent, qui vibre, qui aime, qui veut le bien et qui le fait, dans l'harmonie égale et haute d'une âme bien équilibrée, qui est née en haut et qui est restée en haut!

Monsieur Jules Simon

JULES SIMON

L'Académie, en séance générale, délibérait sur les ouvrages soumis à son examen, en vue des prix littéraires.

Mon volume, « *Mme de Sévigné en Bretagne* » était sur la sellette, un académicien prit la parole en ces termes :

« L'Académie ne voudra pas couronner l'ouvrage dont il est question. J'y ai trouvé une glorification de la révocation de l'Edit de Nantes. Nous ne pouvons sanctionner un pareil jugement !

L'assemblée parut ébranlée : je courais grand péril. J'eusse été présent, j'aurais évidemment perdu tout espoir. Mais soudain un avocat, l'avocat le plus imprévu, prit en main la cause de l'auteur ballotté, et cet allié inattendu n'était autre que M. Jules Simon.

« Mes chers confrères, dit-il, je connais M. de la Brière, je le connais d'autant mieux que je l'ai révoqué comme sous-préfet, dès que j'ai été ministre de l'Intérieur. J'ai lu le livre qu'il nous présente aujourd'hui. J'y ai trouvé en effet un éloge de la révocation de l'Edit de Nantes. Mais vous voudrez bien remarquer que cet éloge n'est pas

de l'auteur; il est cité par l'auteur; il est de Mme de Sévigné!... Et vraiment, Messieurs, si j'ai été juste en frappant M. de la Brière à cause de ses opinions, l'Académie se montrerait injuste en le punissant des opinions que professait une belle dame sous Louis XIV! »

On rit : M. Jules Simon eut gain de cause : je fus couronné.

M. Cuvillier-Fleury

CUVILLIER-FLEURY

L'Académie française devait délibérer sur ma candidature au prix littéraire.

Le rapporteur était M. Cuvillier-Fleury. Je l'allai voir à Passy. Il m'accueillit de la meilleure grâce du monde.

— Ne plaidez pas. Votre livre est excellent, je me ferai son chaud défenseur.

— Oh! merci, Monsieur! Merci d'abord d'avoir eu la bonté de le lire...

— Comment le lire! Oh! non vraiment; je n'ai pas une minute pour cela.

— Cependant ne me disiez-vous pas tout à l'heure?...

— Que je vous garantis un prix, une tranche de prix? Parfaitement, Votre ouvrage le mérite... Ma femme est très contente... Depuis quatre jours il n'a pas quitté sa table de nuit. Il l'endort chaque soir; elle m'en dit grand bien!

La vicomtesse de Lamotte-Baracé

La vicomtesse
DE LAMOTTE-BARACÉ

La vicomtesse de Lamotte-Baracé habitait près de Baugé, sous le ciel hospitalier d'Anjou, une demeure seigneuriale, baignée par des eaux magnifiques, le château de la Graffinière. Ceux qui ont eu comme moi l'honneur de la fréquenter pourraient dire quelle procession ininterrompue de besogneux de toute sorte encombraient la grande avenue, et quel accueil recevaient les pauvres dans cette maison bénie où la charité se montra toujours large et souriante.

Mais l'œuvre de la châtelaine de la Graffinière, ajoutée à toutes les autres, est d'une nature spéciale; elle a fait sourire parfois les incrédules, mais elle a rendu, dans le monde entier, de signalés services, pour l'honneur du culte catholique et la glorification extérieure de Dieu.

La vicomtesse, frappée dans ses affections par la perte prématurée d'un fils unique, avait consacré son existence, sa fortune, son intelligence, sa prodigieuse activité, à l'ornementation des fêtes

religieuses, dans tout l'univers, sous une forme charmante. Elle avait loué ou acheté, dans le voisinage de la Graffinière, une vaste maison, constituée, sous sa direction vigilante et immédiate, en un laborieux ouvroir, où de nombreuses couturières, entretenues à ses frais, venaient chaque jour travailler, souvent aidées par les plus aristocratiques bonnes volontés. On taillait et on cousait les étoffes de pourpre et d'azur, la soie, la satinette, ou le calicot; on brodait des ornementations d'argent et d'or; on découpait des chiffres ou des emblèmes : bref, on confectionnait sans trêve des oriflammes et des bannières de toute couleur pouvant servir à la décoration des sanctuaires.

Quand une église pauvre, en France, à l'étranger, en Amérique, avait besoin d'ornementation spéciale pour une solennité importante : clôture de mission, réceptions épiscopales, fêtes exceptionnelles, la vicomtesse, qui dirigeait elle-même toute la vaste administration, répondait aux demandes avec la bonne grâce d'une charité empressée. Puis une provision convenable d'oriflammes riches et simples était emballée méthodiquement, en caisses spéciales et numérotées, qui ont fait bien des voyages, sur terre et sur mer.

Une comptabilité ordonnée, scrupuleuse, présidait à l'envoi. Les colis étaient expédiés en temps utile et soudain, des églises, des rues, des places, des villes entières se trouvaient, au loin, parées, transformées, pavoisées, pour l'occasion solennelle qui avait été indiquée. Les pays de toute langue ont bénéficié de ces envois; car la bienfaitrice avait

coutume de dire : Je n'offre jamais mes bannières ; je ne les refuse jamais.

Après la fête, les bannières rentraient dans leurs caisses et reprenaient, avec les bénédictions des obligés, le chemin de la Graffinière, pour y être réparées et rafraîchies, et pour suivre bientôt une nouvelle direction.

C'est par milliers d'objets que se compte aujourd'hui ce trésor sans cesse enrichi, auquel tant de pompes religieuses ont dû leur plus bel ornement. Et, si la reconnaissance n'est pas un vain mot, bien des prières s'élèveront dans tous les pays pour l'âme de cette décoratrice passionnée, qui consacrait aux splendeurs du culte une bonne part de son revenu.

On la sollicitait de toutes parts : les évêques, les prêtres, les fabriques, les cercles, les institutions, les missionnaires s'adressaient à la vicomtesse, de tous les points du globe : elle faisait face à tout, avec ordre et méthode, pressant les rentrées pour préparer de nouveaux départs, donnant à ses travailleurs l'exemple d'une activité dévorante quand les besoins se produisaient simultanément, et multipliant les prodiges du goût avec les largesses d'une inépuisable charité.

Cette forme ingénieuse et gracieuse de la piété, qui consiste à l'ornement extérieur des grandes fêtes chrétiennes, convenait de tout point à cette nièce de saint François de Sales, qui savait si bien unir, avec les sollicitudes d'un religieux ministère, le charme aimable et gai des relations sociales. Cette manifestation de sa foi simple et ardente

occupait sans cesse son esprit, ses doigts et ses employées, sans qu'elle mit en oubli aucun des devoirs qui résultent d'un voisinage nombreux, allant et riant, tel que celui d'Anjou. Sa maison était un centre recherché où s'exerçait soir et matin une hospitalité légendaire. Vive et pleine de cœur, elle causait de tout, avec esprit et bonté, prenait chaleureusement intérêt aux plaisirs et aux peines de ses amis, et n'imposait à personne le souci de ses bannières ambulantes, qui rendaient tant de services, sans qu'elle en fit jamais parade.

Un sourire, après cette louange.

La vicomtesse était persuadée qu'un domestique, pour être sûr, doit sortir d'une maison religieuse. Le principe n'est pas indiscutable; je ne sais si la dame a toujours eu à se louer des applications. Mais, je me souviens des résultats tout inattendus qu'amenait son choix, dans ces conditions exclusives.

La vicomtesse sort en voiture découverte, avec des visiteurs, et passe devant un château de la contrée :

— Ceci est la Lande Chasles, à la famille de l'Etoile.

— Fort belle habitation : qu'y a-t-il donc d'écrit sur la porte?

— C'est un verset de psaume : *Nisi Dominus...* « Si Dieu n'est le gardien, le gardien veille inutilement. »

— Ah ! c'est un verset !

— Mais oui..., vous ne lisez donc jamais vos vêpres? C'est dans le psaume... le psaume...

Le valet de pied, en ce moment se retourne gravement sur son siège et, se mêlant à la conversation, sans décroiser les bras.

— Psaume 126, Madame la vicomtesse!

Les Champollion

LES CHAMPOLLION

Voici, mes chers enfants, ce que je tiens du père de votre mère et qui concerne ceux dont elle vous a transmis le sang.

En 1802, Napoléon prescrivit la réorganisation de l'instruction publique : des bourses furent créées dans tous les lycées et des commissions spéciales parcoururent les départements pour désigner les enfants qui bénéficieraient de cet avantage. A Grenoble, un enfant de douze ans se présenta devant les examinateurs. Non content de répondre avec une surprenante justesse aux questions du programme, de traduire à livre ouvert les différents auteurs de l'antiquité classique, il proposa modestement de lire et d'expliquer le texte hébreu de la Bible. L'attention de la commission se fixa sur ce précoce érudit, qui sollicitait comme une récompense la faveur de consacrer à l'alphabet syriaque et aux racines éthiopiennes ses heures de récréation : un décret admit comme élève du gouvernement, à la pension entière, Jean-François Champollion.

Le boursier de Grenoble fut au lycée un médio-

cre élève; il négligea sensiblement les leçons de ses professeurs : son pupitre se remplissait clandestinement de livres étrangers aux matières de l'enseignement classique : le copte et le chaldéen l'attiraient invinciblement. Un externe, plaisant ou complaisant, lui apporta un jour une grammaire arabe, et cette nouvelle étude devint une nouvelle passion.

A quinze ans, Champoliion était entouré déjà d'une singulière auréole : ses maîtres, éprouvant quelque embarras pour récompenser ses progrès en des voies inusitées, lui attribuèrent à la fin de l'année scolaire un prix de mathématiques : hommage équitable sans doute, mais assurément bien indirect, car l'élève ainsi couronné n'apprit jamais qu'à grand'peine l'arithmétique élémentaire.

S'il ne calculait guère, il chantait allègrement, ce jeune traducteur d'Isaïe et des géographes arabes : les lycéens fredonnaient ses spirituels couplets sur le cuisinier du collège, et les salons représentaient ses parodies tragiques, où lui-même prit souvent un rôle. On est confondu vraiment devant une fécondité intellectuelle qui menait de front ces récréations bouffonnes avec les spéculations les plus ardues sur les langues comparées de l'Asie occidentale.

A seize ans, Champollion présentait à l'Académie de Grenoble une carte de l'Egypte ancienne avec sa division par nômes; il fut élu membre de cette compagnie. Peu de jours après, il arrivait à Paris, nourrissant déjà le glorieux pressentiment de ses futurs triomphes. « C'est une palme si belle

à cueillir, écrivait-il en 1807; j'espère qu'elle m'est destinée! »

Les années qui suivirent représentent l'héroïque et grandiose gestation de la grandiose découverte. La langue copte, l'arabe, le persan, le sanscrit, le zend, le pelhsi, le parsi, les recherches, les rapprochements, les comparaisons, absorbèrent sans trêve les jours et les nuits du jeune savant qui s'arrêtait, impatient et rêveur, devant le seuil muré de la mystérieuse Egypte, devant ce livre fermé, que les générations passées n'avaient pu lire, et dont il cherchait la clef perdue, avec une indomptable espérance.

Une sorte de divination lui révélait que, si les recherches de ses prédécesseurs avaient échoué, c'est qu'elles avaient accepté comme base une erreur fondamentale. Les égyptologues en effet admettaient comme indiscutable que l'écriture hiéroglyphique se composait de signes symboliques figurant des mots ou des phrases. Lui, s'avisa que chaque signe représente seulement un caractère alphabétique : ce fut le premier rayon de cette grande lumière.

Un instinct de génie appelait spécialement son regard et le travail de sa sagace intelligence sur une inscription lapidaire exhumée des sables de Rosette par les soldats de Bonaparte, puis abandonnée aux anglais par la capitulation d'Alexandrie, et tranportée par eux au *British Museum*. Des dessins exacts, des gravures scrupuleuses reproduisaient, à Paris, cet objet mystérieux qui sollicitait l'étude et la curiosité de l'Europe savante.

Un texte en caractères égyptiens y figurait, suivi de sa traduction en langue grecque. Or la phrase grecque renfermait plusieurs fois un nom propre : *Ptolémée*. Dans la phrase hiéroglyphique, un même groupe de caractères se trouvait aussi plusieurs fois répété. Ce groupe figurait-il aussi le mot *Ptolémée?* En ce cas, les caractères égyptiens correspondant aux diverses lettres P. T. O. L. M. E. se révélaient d'eux-mêmes! Supposition de hardi pionnier, que mille comparaisons laborieuses et mille patients travaux pouvaient seuls confirmer et compléter!

Le chercheur logeait dans la rue Mazarine, chez Champollion-Figeac, son frère aîné, ou plutôt son père et son guide. Un soir, c'était en 1822, il rentra de la Bibliothèque de l'Institut plus tôt que de coutume, éperdu, transporté, et jetant sur la table une liasse de papiers, il s'écria : « Je tiens mon affaire : vois! » Puis, brisé par l'effort suprême, il tomba dans les bras de son bien aimé mentor. Quelques instants plus tard, étendu dans son lit, il retrouvait, pleine et triomphante, cette puissance quasi créatrice, qui a fait parler les morts, qui a rendu la vie aux ancêtres de l'humanité; il racontait au cher gardien de son chevet que la pierre de Rosette avait trahi son énigme, que la vieille Egypte allait soulever ses voiles, que sa langue déchiffrée allait enfin livrer au monde les secrets de son histoire : et tous deux, dépouillant le dossier du jeune frère, écrivirent avec émotion le premier exemplaire de l'alphabet égyptien!

L'Europe intelligente tressaillit tout entière en voyant s'ouvrir aux investigations de la science une arène jusque-là fermée, en apprenant que la parole était enfin rendue au Sphinx Egyptien, muet depuis vingt siècles. On s'arma de la clef merveilleuse, on déchiffra bien vite les papyrus et les pierres gravées; on interrogea passionnément ce témoin séculaire qui sortait, impartial, de sa tombe poudreuse pour confirmer ou démentir notre notion moderne du monde ancien! Et, en première ligne, les travaux de Champollion, — des Champollion, faut-il dire, car les œuvres des deux frères s'unissent et se confondent comme les filles jumelles d'une intelligence unique, — étendirent, enrichirent, utilisèrent la grandiose découverte, en épelant sur les monuments les mœurs des peuples et l'histoire des dynasties.

Ainsi le vieux livre de l'humanité, la Bible, rencontrait sur sa route une confrontation inattendue, un livre contemporain buriné dans le granit! La Bible, qui s'était mesurée déja avec les révoltes de la raison et avec les critiques de la science, allait maintenant être contrôlée par des récits étrangers, aussi anciens qu'elle-même!

Certains s'en effrayèrent. Les appréhensions des timides rencontrèrent à Rome un fougueux interprète, l'abbé Lanci, qui les formula dans un virulent pamphlet. Mais, en semblant admettre qu'un progrès scientifique pût porter préjudice aux enseignements de la foi, ce polémiste sans mission mérita le mécontentement et la disgrâce de ses chefs ecclésiastiques. A la suite des attaques

dirigées contre Champollion, par son zèle inconsidéré, il fut, malgré les prières de Champollion, révoqué de ses fonctions de bibliothécaire pontifical. Plus tard même, il rompit avec l'Eglise et mourut misérablement à Paris.

Au contraire les représentants les plus autorisés et les protecteurs les plus empressés de la Foi catholique furent bien éloignés d'attribuer aux découvertes de Champollion aucun sens hétérodoxe. Louis XVIII nomma le savant officier de sa maison et lui fit présent d'une tabatière précieuse; il patronna les recherches des égyptologues, les seconda de tout son pouvoir, envoya Champollion en Italie pour y déchiffrer les papyrus achetés par le roi de Sardaigne, et ceux de la bibliothèque vaticane.

En 1825, le duc de Blacas, revenant de son ambassade à Naples, pour reprendre, auprès de Charles X, ses fonctions de premier gentilhomme de la chambre, raconta au duc de Doudeauville, ministre de la maison du Roi, qu'un consul anglais, nommé Salt, avait composé et transporté à Livourne une collection importante de monuments égyptiens.

Le ministre envoya aussitôt à Livourne Champollion le jeune, pour déterminer l'importance historique et vénale de cette collection. Le savant dressa l'inventaire et proposa l'achat.

Le 15 mai 1826, Charles X créa, par ordonnance, le musée égyptien du Louvre que devait commencer le fonds de la collection Salt; il désignait, en même temps, Champollion le jeune comme

conservateur des nouveaux trésors. Il inaugura en personne les salles égyptiennes, conduit par Champollion. La duchesse d'Angoulême qui l'accompagnait, parut goûter les explications du conservateur, qui faisait ressortir la concordance des inscriptions hiéroglyphiques avec les faits et les dates de l'histoire sainte.

Bien plus, les cardinaux se disputèrent l'amitié de Champollion.

Le Patriarche de Jérusalem lui envoya les insignes de l'ordre du Saint-Sépulcre. Enfin le Pape Léon XII voulut l'entretenir, lui prodigua l'éloge, le chargea de traduire les inscriptions des obélisques romains, écrivit au Roi de France à son sujet, et sollicita pour lui, par l'entremise de l'ambassadeur duc de Laval-Montmorency, la croix de la Légion d'honneur. Il disait plaisamment à Champollion que, s'il n'eût été marié, il n'aurait pas échappé au chapeau rouge!

Rome en effet sait, mieux que personne, que la science et la foi, ces deux rayons différents, émanent du même soleil; que si l'une et l'autre sont vérité, il est mathématiquement impossible qu'elles ne se rencontrent pas un jour. L'homme qui pense attend paisiblement cet accord définitif et certain sans s'inquiéter des variables dissonances qui résulteraient passagèrement de notions imparfaites.

Et, en fait, l'histoire révélée, et l'histoire humaine se sont tendu la main dans la fraternité du vrai : Champollion, qui n'était pas un dévot, a déclaré solennellement ceci, que les siens doivent enregistrer hautement :

« On a insinué avec instance que les résultats « de mon système tendraient à contredire l'histoire « telle que les Livres sacrés nous la présentent. « Je déclare ici cette accusation entièrement fausse; « et je défie de trouver dans aucun de mes « ouvrages un seul mot qui puisse motiver une « telle assertion. »

D'ailleurs, les défiances religieuses ne se présentèrent pas seules sous les pas de l'illustre investigateur. Les pièges et les épreuves lui furent multipliés, tournant toujours à sa gloire.

A Rome, par exemple, il découvre des manuscrits bilingues, des manuscrits à double texte, écrits en langue égyptienne, mais accompagnés de leur version en langue grecque.

Un prélat défiant ne confie au savant que les pages égyptiennes, et fait traduire les pages grecques par les hellénistes du collège romain... Quand vient la confrontation, on constate que les deux traductions présentent le même sens!

A Alexandrie, où florissait déjà le commerce des antiquités vraies et fausses, des Grecs spéculateurs proposent à Champollion la reproduction en plâtre d'une longue inscription qu'ils prétendaient avoir moulée sur un monument.

Le moulage était habilement composé d'inscriptions authentiques, mais diverses, et réunies en une seule, pour former un ensemble unique, présentant par sa longueur une valeur importante. Champollion examine et déchiffre avec assez de certitude, pour indiquer aux falsificateurs ébahis les sutures qu'ils ont artificiellement établies.

Dans la Haute-Egypte, les jeunes dessinateurs de l'expédition scientifique, gais compagnons, qui avaient brossé au passage les décors du théâtre d'Alexandrie, s'amusent un jour, pendant l'exploration d'un temple, à dissimuler une inscription lapidaire qu'ils emportent dans la cange. A quelques jours de là, on fouille un autre temple plus éloigné, on feint d'y trouver cette inscription, on la montre au savant.

Eclairé par le texte, il déclare qu'elle a dû être apportée là par circonstance fortuite, mais qu'elle vient sans aucun doute du temple précédent. Deux fois ses auxiliaires mirent son savoir à cette malicieuse épreuve. Après quoi, les plus incrédules se déclarèrent convaincus.

La duchesse de Fitz James

LA DUCHESSE DE FITZ JAMES

La bonne duchesse de Fitz James, si accueillante pour moi, fut une femme de cœur et de foi, une incorrigible prodigue, que les salons assurément ne sauraient oublier, mais que connaissent bien mieux encore les affamés de Grenelle, sous son humble titre de *Servante des Pauvres*.

La lignée de Fitz-James se rattache à l'une des plus chevaleresques et des plus augustes maisons qui aient régné, à la race des Stuarts.

Les Stuarts ônt porté, durant trois siècles, la couronne d'Ecosse, et, durant plus d'un siècle, la couronne des trois Royaumes-Unis. Aucune auréole ne leur a manqué : ni celle de l'héroïsme, ni celle de la foi, ni celle de la beauté, ni celle de la poésie, ni celle du malheur.

Et quand, au XVII^e^ siècle, la Révolution les chassa de leur trône, la France, alors puissante et généreuse, les accueillit comme elle le devait faire, en leur offrant sa poudre, ses vaisseaux, son or et son sang.

L'imagination populaire s'est complue dans la légende de Jacques II, contre lequel se soulevèrent furieusement les passions protestantes, et qui

sacrifia ses trois couronnes plutôt que d'abdiquer les croyances catholiques. Quand il arrive à Saint-Germain, détrôné par son gendre, Guillaume d'Orange, dépouillé, proscrit, Louis XIV l'accueille avec une grandeur, avec une noblesse que les circonstances trouvèrent toujours égales, le console avec dignité, l'assiste avec magnificence, le loge dans le Palais que venait de quitter pour entrer au Carmel Mlle de La Vallière, lui fournit, pour lutter contre l'usurpateur, toutes les ressources nécessaires. Mme de Sévigné admire ce faste prodigue :

« Deux millions, des vaisseaux, des troupes, des « officiers, des armes pour sa personne, qui sont « celles du Roi,... des armes pour dix mille hom- « mes... Pour les petites choses et les commodités, « elles sont en abondance : des chaises de poste « faites en perfection, des calèches, des attelages, « des chevaux de main, des services d'or et d'argent, « des toilettes, du linge, des lits de camp, des épées « riches, de épées de service, des pistolets, et enfin « toût ce qui se peut imaginer... Enfin la généro- « sité, la magnificence, la magnanimité n'ont « jamais tant paru qu'en cette occasion. »

Beaucoup d'Anglais, l'Irlande entière appelaient le roi légitime; il prend congé de Louis XIV, qui, délicatement inspiré, lui offre sa propre cuirasse, en lui adressant cet adieu royal :

— « Je dois souhaiter ne plus vous revoir : « cependant, si la fortune vous était de nouveau « contraire, vous me trouveriez encore pour vous « tel que j'ai été. »

Jacques II tente, à la Boyne, le sort des armes. Tandis qu'il jette à ses cavaliers cette recommandation suprême : « Epargnez mes sujets d'Angleterre ! » les troupes de son gendre, grossies des régiments allemands, danois, hollandais, finlandais, de tous les contingents hérétiques, écrasent sous leur masse les fidèles Jacobites et douze cents Français. Le vaincu revient tristement finir à Saint-Germain, et ses restes, au lieu de rejoindre à Westminster les dépouilles royales, dorment dans l'exil, au bord de la Seine.

Le malheur et la vaillance éveillent toujours, grâce à Dieu, la sympathie sur notre sol. Le roi d'Angleterre mourut entouré d'une vénération si générale que le peuple, toujours porté à outrer le bien comme le mal, considéra Jacques II comme un saint. Un très curieux procès-verbal du temps conservé aux archives générales, raconte même des « miracles » opérés sur le tombeau royal.

Ce pieux renom paraît confirmé par ce quatrain du temps, tout railleur qu'il veuille être :

C'est ici que Jacques second,
Sans ministres et sans maîtresse,
Le matin allait à la messe
Et le soir allait au sermon.

Mais le verdict populaire et le quatrain lui-même appellent tout au moins certaines restrictions : car ce « saint, » avec sa lignée légitime, a laissé... une descendance moins régulière. Avant d'épouser la princesse Marie de Modène, et alors qu'il était duc d'York, il avait aimé la belle Ara-

bella, fille et sœur de ses plus chauds partisans, Churchill et Marlborough.

On sait comment s'éteignit la postérité royale de Jacques II.

Le fils de Marie de Modène, Jacques III, élevé dans l'exil, essaya, dès sa vingtième année, de conquérir sa couronne. Ses tentatives de débarquement échouèrent, cette fois et plusieurs autres. Lassés par les échecs, les princes catholiques l'abandonnèrent; seul le Pape Clément XII lui tendit la main : il mourut à Rome, laissant deux fils.

L'un d'eux, l'héroïque Charles-Edouard, souleva l'Ecosse en sa faveur, poussa jusqu'à trente lieues de Londres, et, vainqueur à Clifton, à Falkirk, toucha presque au succès : mais, vaincu à Culloden, traqué par les orangistes, couvert de haillons, mourant de faim, il dut, après les incidents les plus romanesques, repasser la mer en fugitif. Ce prince, brave, humain, grand dans l'infortune, mourut à Florence, sous le nom de comte d'Albany.

Le prélat qui célébra ses funérailles était son frère Henri, créé cardinal à vingt-deux ans par Benoît XIV. Ce dernier Stuart prit alors, sans quitter la pourpre romaine, le nom royal de Henri IX. La Révolution française le chassa de Rome à Venise, où il mourut misérable, après avoir vendu tout ce qui lui restait pour assister la misère de Pie VI dépouillé.

La basilique Vaticane abrite aujourd'hui, sous un marbre tumulaire, les restes de ces rois proscrits, dont le sang s'est tari sans s'avilir.

L'autre postérité de Jacques II est devenue, est demeurée française, glorieusement française.

Le fils d'Arabella Churchill fut Jacques Fitz James, maréchal duc de Berwick.

Berwick combattit aux côtés du Roi, à la Boyne; il prit ensuite du service en France, où son mérite l'appela au commandement général. Il est mort au service du pays qui l'avait adopté, frappé par un boulet en assiégeant Philippsbourg.

Son plus brillant exploit fut la victoire d'Almanza, qui assura sur la tête d'un prince français la couronne d'Espagne. Berwick, secondé par le marquis d'Avaray, tua cinq mille hommes aux coalisés de l'archiduc Charles, fit dix mille prisonniers, prit vingt-quatre canons, envoya à Notre-Dame cent vingt drapeaux!

Louis XIV, vous le voyez, n'avait ni cédé au favoritisme, ni mal jugé l'homme, en érigeant un duché-pairie français en faveur du fils de Jacques II, du premier Fitz-James.

A la seconde génération, nous trouvons deux fils, qui continuent la glorieuse tradition paternelle, qui bataillent sans trêve pour la France, et qui gagnent, l'épée à la main, les grades supérieurs dans notre armée. Un troisième porte la crosse : il est évêque de Soissons, grand aumônier de Louis XV. Son austérité vigilante éloigne impérativement de la cour Mme de Châteauroux; et, quand la favorite triomphe, quand le Roi la rappelle publiquement auprès de lui, le grand aumônier se retire dans une disgrâce qui honore son caractère et son nom.

Plus près de nous, voici le duc de Fitz-James, l'ancien soldat de l'armée de Condé. Familier des Tuileries à l'époque de la Restauration, il eut, plus tard, l'honneur d'être mêlé aux entreprises tentées par Madame la duchesse de Berry, et d'expier même par l'emprisonnement les soupçons dont il fut l'objet à cet égard. A la Chambre, où l'envoyèrent les électeurs de Toulouse, cet ardent royaliste tint souvent tête à M. Thiers, avec une ténacité que nos adversaires même ont saluée.

Les Fitz-James de nos temps, partout reconnaissables à leur allure crâne et originale, à certaine particularité de haut goût, dans le caractère, et jusque dans la mise, allient leur noble nom au plus vieux sang patricien de France et de l'étranger, aux Biron, aux d'Harcourt, aux Saint-Sauveur, aux de Ligne, aux Salviati, aux Turenne, aux Miramon, à Charette.

Les Chartreux

LES CHARTREUX

Mon plus impressionnant souvenir de mes amis les Chartreux est celui qui se rapporte à leur huitième centenaire célébré en 1884.

Il y a huit siècles que saint Hugues, l'évêque de Grenoble, amena sur ces hauteurs sept affamés de solitude.

Ils sont demeurés ici, depuis lors, ces amants du silence, eux et leur postérité spirituélle, sans que la froidure, les épreuves, les catastrophes, au cours de huit cents ans, aient pu les détacher.

Ils y priaient depuis cinquante ans, à peine, quand une avalanche engloutit leur demeure et les deux tiers d'entre eux : les survivants élevèrent un peu plus loin d'autres cellules! Le terrible baron des Adrets les visite le fer à la main! Huit fois en huit siècles l'incendie détruit leur monastère qu'exposaient alors à des accidents répétés ses toitures en lames de sapin : huit fois, ils le reconstruisent, sans se décourager; jusqu'à ce que s'achèvent enfin, au dix-septième siècle, les solides bâtiments d'aujourd'hui.

Non seulement ils restent, mais ils essaiment,

comme une ruche féconde. Cent ans après la fondation, quinze chartreuses imitaient, au loin, les vertus de la première. Sous Louis XIV, on en comptait deux cents, répandues sur toute la surface de l'Europe, et reconnaissant le même Général.

Toute cette gloire du dehors n'est plus. On ne compte guère plus que vingt chartreuses dans le monde.

La Grande-Chartreuse elle-même a vu, — il y a de cela quatre-vingt-dix-ans — ses solitaires expulsés par la force et remplacés par une garnison révolutionnaire!

Amers souvenirs qui, pourtant, ne sont pas sans honneur pour la Chartreuse! Un chercheur, un illustre savant dauphinois, M. Champollion, me montrait un document que les moines ne connaissent pas, et qu'il faudrait pourtant graver, en lettres d'or, au frontispice de leur couvent, comme une sauvegarde, comme un bouclier contre les fureurs républicaines de l'avenir. C'est la protestation de la municipalité républicaine de Grenoble contre la suppression de la Chartreuse en 1790, protestation très énergique adressée à « l'auguste Assemblée nationale », et qui, énumérant, les bienfaits du couvent, proclame la charité des moines nécessaire à la contrée.

Le peuple pensait comme ses édiles; car il fit, en 1816, une réception significative aux survivants de la révolution. Le vieux Vicaire-général de l'ordre ne revit son monastère, à la Restauration, que pour y mourir huit jours après; mais, du moins y rentra-t-il au milieu des populations

agenouillées, porté sur les épaules des montagnards, au bruit des retentissants hosannahs!

Les paysannes s'en mêlèrent et suivirent de loin la triomphante escorte : elles pénétrèrent dans le *Désert*, dont nulle femme, avant la Révolution, fût-elle souveraine, fût-ce même pour y obtenir sépulture, n'avait pu franchir les limites : depuis ce jour, les femmes ont accès licite jusqu'aux portes extérieures du monastère.

Depuis ces huit cents ans, qu'ont fait, que font ici les enfants de saint Bruno?

De la *chartreuse?*

Non : la célèbre liqueur se fabrique depuis quarante ans tout au plus; elle est distillée par des Frères convers et des employés, dans une usine éloignée du couvent. Chaque Chartreux reçoit dans l'année, une bouteille de *chartreuse :* la plupart n'y ont jamais goûté.

Des chemins, de l'assainissement forestier, de l'élevage pastoral?

Non, ils ont pourvu à tout cela avec une entente maîtresse, une générosité royale; mais, en principe, directement, le travail extérieur, le travail en commun, n'est pas celui que prévoit et ordonne la règle.

Depuis huit cents ans, la vie des Chartreux, c'est la prière solitaire, le travail solitaire. Cette vocation étonne et irrite plusieurs, qui ne la comprennent pas. Il faut cependant admettre qu'il est des besoins spéciaux, dans certaines âmes exceptionnelles.

La solitude, elle est absolue ici. Chaque Char-

treux a son jardin, son promenoir couvert, sa maison séparée, où il couche, où il mange isolément, et même son oratoire privé, où il dit une grande partie de l'office, dans sa stalle solitaire, s'asseyant, se levant, s'inclinant, se couvrant, et se découvrant, selon les moments, comme s'il était au chœur.

Deux fois le jour, une fois la nuit, il va chanter avec ses frères les louanges de Dieu. Chaque semaine il y a une promenade commune et une récréation commune; c'est tout. Hors de là, silence perpétuel, travail sans témoin : chacun seul avec Dieu!

Mais quel travail?

Le travail auquel sont propres des gens instruits comme le sont ces quarante prêtres, le travail de tête et de plume. Ah! je vous assure qu'ici la bibliothèque ne moisit pas! Je m'y suis arrêté parfois et j'ai vu de silencieux fantômes encapuchonnés de blanc, qui rapportaient, replaçaient, cherchaient, emportaient, à tout moment, des ouvrages documentaires, de grands et de petits livres. Je me rappelais ce cri d'un Père général, au milieu d'un incendie qui détruisait sa chère chartreuse : « Tout le monde à la bibliothèque! Sauvez d'abord les livres! *Fratres, ad libros!* » C'était, je crois, au temps de dom Gallifet.

Ce dont les moines sont fiers, c'est de leur fidélité rigoureuse aux traditions cartusiennes. L'ordre achève son huitième siècle, sans avoir jamais subi de reforme; il n'a pas dévié. Non seulement il n'a jamais glissé dans le relâchement, mais il a

répugné aux moindres changements; et, ce qui est plus curieux, il a obstinément résisté aux modifications que les Papes eux-mêmes ont voulu y introduire !

Ainsi Rome a désiré que le général des Chartreux portât la crosse et la mître : — les Chartreux ont tant supplié que cette innovation ne leur a pas été imposée. Rome a voulu que les religieux malades pussent manger un peu de viande : — les Chartreux ont obtenu le maintien rigoureux de leurs observances primitives : jamais, depuis qu'ils existent, un aliment gras n'a franchi leur porte : ce qui, par parenthèse, n'a pas été au détriment de la longévité; car la délégation chargée d'aller demander au Pape le maintien exclusif des aliments maigres ne comptait que des Chartreux de quatre-vingts ans.

Le latin est resté, comme autrefois la langue officielle de leur maison. Ils ont conservé pour la messe, dans leur austère église, qui n'est jamais fleurie, des rites spéciaux, des rites quotidiens et immuables, auxquels n'ajoutent aucune pompe nouvelle les solennités même les plus importantes.

A l'office, le cérémonial qui paraît plus saisissant est celui de la communion. Les religieux profès, restés à leur place, s'étendent tout de leur long, non pas à plat ventre, mais couchés sur le côté, le coude supportant la tête, dans l'attitude du sommeil : — c'est la prostration selon le rite de saint Bruno. — Pendant ce temps, les communiants agenouillés, sur un seul rang, forment un vaste cercle autour de l'autel. Aussitôt qu'ils ont

reçu l'hostie des mains du célébrant, ils se passent à la ronde, un calice de vin non consacré, dans lequel chacun trempe légèrement ses lèvres : — c'est un curieux mémorial de la communion sous les deux espèces.

Ils n'ont pas admis les orgues : la voix humaine chante seule avec les tourmentes de la montagne. A table, en dépit des usages universels, ils boivent dans une tasse à deux anses, qu'ils tiennent des deux mains, parce que leurs anciens faisaient ainsi. Les Frères n'abordent jamais leur Prieur sans baiser respectueusement le pan de sa robe.

Ils ont conservé la coutume de se raser la tête tous les quinze jours, ce qui, paraît-il, est, au moins en hiver, une pénitence plus dure que leur cilice et leur jeûne. Ils ont surtout scrupuleusement respecté la constitution gouvernementale, très forte et très pondérée : celle-ci attribue à un chapitre général élu une autorité qui balance celle même du Général. L'éminent titulaire de la charge, dom Anselme-Marie, ne pourrait rien contre une décision souveraine de l'Assemblée annuelle.

Cette pepétuité minutieuse, cette immutabilité de huit cents ans frappe et intéresse vivement.

Le cardinal Siciliano di Rende

Le cardinal

SICILIANO DI RENDE

Mgr di Rende n'était pas un nonce comme tous les autres, un nonce de carrière. Il avait exclusivement rempli le ministère pastoral dans son archevêché de Bénévent, lorsque la confiance de Léon XIII le désigna pour l'un des postes diplomatiques les plus importants : la nonciature apostolique de Paris.

Ces hautes fonctions sont occupées d'ordinaire par des prélats qui ont étudié, comme secrétaires d'abord, comme auditeurs ensuite, la tradition des rapports internationaux, les usages et les coutumes de la chancellerie; qui, tout au moins dans les différents stages de la carrière prélatice, ont pratiqué à Rome les choses et les personnes de la Cour Pontificale.

L'archevêque de Bénévent, au contraire, n'a jamais fait partie du collège prélatice, il ne s'est pas trouvé en rapport direct et personnel avec les dignitaires du Vatican; et les Français qui, dans les salons, pensaient lui faire leur cour, en

l'entretenant des individualités marquantes de la cour romaine, apprenaient presque toujours que le nonce ne connaissait guère que de nom les personnages ecclésiastiques placés auprès du Pape.

Les qualités qu'a montrées dans l'exercice de sa charge Mgr di Rende, lui sont donc absolument propres; elles ne résultent pas d'une formation technique, d'une préparation professionnelle.

Il est incontestable que sa connaissance approfondie, sa longue pratique de notre langue, de notre société, de notre état politique l'ont mieux servi que n'eût pu le faire une étude savante et raisonnée des fonctions diplomatiques. Il n'a pas été accueilli parmi nous comme un étranger, mais comme l'ancien ami de beaucoup de familles. Français d'allure et d'éducation, ancien élève du petit séminaire d'Orléans, il n'avait rien à apprendre, et connaissait aussi bien que l'un de nous notre terrain politique et social. Il a donc vu les choses comme nous les voyons, sans qu'aucun préjugé lointain les ait grossies ou diminuées pour lui. Quand il recevait un Français, il savait, sans enquête, quel degré de considération et de créance méritaient le visiteur et son milieu. Il a donc évité tout naturellement les écoles qui ne sont pas épargnées aux plus circonspects, lorsqu'ils sont jetés au milieu d'un peuple nouveau. On le voyait dans les salons où il trouvait avec plaisir bonne musique et bonne compagnie, se présenter comme chez lui, avec sa sainte et aimable mère la marquise di Rende, saluer, sans qu'il fût besoin de fréquentes présentations, toutes lee personnes de

la société parisienne, reconnaissant chacune et l'entretenant de ses proches, de ses amis, avec l'aisance et la sûreté d'un Français sur son propre terrain.

Si son action de négociateur se trouvait limitée par les circonstances dans une sphère trop restreinte, il voulut que s'affirmât hautement, par ses actes multipliés l'exemple pieux et régulier donné au clergé et aux catholiques par le représentant du Saint-Siège.

Aucun nonce jusqu'à ce jour n'avait participé avec une si publique application à la vie chrétienne de la capitale et des provinces; aucun ne s'était prodigué avec autant d'empressement dans les cérémonies pontificales.

Il est peu de paroisses dans Paris qu'il n'ait édifié de sa présence, de sa prédication, de sa prière majestueuse et recueillie. Nos pèlerinages l'ont attiré sur tous les points de la France. Un jour on le voyait présider avec dignité les grandes fêtes de la Madone à Boulogne-sur-mer; un autre jour, il s'en allait sans bruit, prendre part aux intimes dévotions d'une famille dans la chapelle de Sainte-Chantal de Bourbilly, et ailleurs. Les fonctions pontificales lui étaient chères; et l'affluence lui montrait combien les catholiques de France goûtaient cette piété simple et assidue.

Evêque, il l'était surtout demeuré dans le sens propre du mot, c'est-à-dire à l'égard de ses lointaines brebis, de son diocèse de Bénévent, qui tant de fois a sollicité ardemment son retour. Ce ne fut jamais pour prendre un repos mérité, mais

toujours pour aller visiter ses diocésains, qu'il mit à profit ses congés de quelques semaines. Il aimait à parler de sa ville archiépiscopale, à vanter la foi de ses peuples; et ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher se trouvent largement renseignés sur sa chère cathédrale, sur sa vaste maison épiscopale qui subit il y a peu d'années un écroulement partiel, sur ses routes de montagnes, sur ses gros villages où se massent les habitants au lieu de s'isoler dans les campagnes, se dispersant chaque matin pour leurs travaux éloignés, et rentrant chaque soir à la sonnerie de l'*Ave Maria*. Il comparait volontiers ses tournées pastorales aux voyages analogues des évêques de France;

— Voyez-vous, disait-il, c'est toute autre chose. Chez nous l'évêque ne ressemble en rien à un personnage officiel; il en impose moins : mais c'est, pour tous, surtout pour les petits, un père qui vient consoler, que le plus humble, le plus ignorant, le plus coupable, approchent et interpellent volontiers, en toute confiance et simplicité.

Le prélat m'a raconté, à ce propos, un curieux souvenir :

— Un jour, comme je visitais une petite ville éloignée et pendant que je revêtais les ornements chez le curé du lieu pour me rendre processionnellement à l'église, j'entendis dans l'antichambre le bruit d'une très vive altercation. J'envoyai demander une explication. On vint m'avertir que c'était un vieux berger de la montagne, descendu de bien haut pour se confesser à son évêque et qui

ne voulait pas attendre. Je le fis venir; il était outré de la résistance qu'on lui avait opposée; il sacrait contre les serviteurs, contre les chanoines, contre mon secrétaire. Je tentai, moi aussi, d'obtenir qu'il ajournât sa confession, car l'heure de l'office avait sonné, la population m'attendait.

Mais il répondit que, l'office fini, il n'aurait plus le temps de rejoindre ses troupeaux avant la nuit, qu'un fils arrivant près de son père a le droit d'être écouté sans délai. Il était à la fois tendre et fâché, je ne pus lui faire entendre raison je dus prêter l'oreille comme il le voulait.

Mgr Freppel

MGR FREPPEL

Un jour à Baugé, où j'étais alors sous-préfet, l'évêque d'Angers, entouré de prêtres nombreux, bénissait solennellement les assises de la chapelle, au collège Saint-Joseph.

Avant que s'achevât la cérémonie religieuse le supérieur lut à haute voix le procès-verbal du fait, qui, roulé dans un tube de cristal, devait être inclu et cimenté sous la première pierre du futur édifice. Le document était rédigé en latin. Selon l'usage, la pièce mentionnait les autorités présentes; elle fixait aussi la date de l'évènement par le nom du Pape régnant et par celui du Souverain en exercice.

Or, le Souverain d'alors, ou le personnage du moins qui en tenait lieu, était le Maréchal de Mac-Mahon. Le mot *rempublicam* intervint donc naturellement dans la qualification de président de la république.

Mon fauteuil et celui de l'évêque étaient voisins. En entendant le mot *rempublicam*, il se pencha vers moi.

— Vous voyez, mon cher sous-préfet, que le

clergé n'hésite pas à mentionner le régime sous lequel nous vivons?

— C'est correct, Monseigneur, mais c'est sec!

— Quoi! vous trouvez que notre prose latine manque de fleurs! Voudriez-vous par hasard des épithètes?

— Pourquoi pas? Votre document désigne le maréchal par ces mots *dux Mac Mahon :* le maréchal est un personnage considérable : à votre place je l'aurais qualifié, j'aurais écrit « l'illustre duc de Mac-Mahon. » Que diriez-vous de *inclytus dux Mac Mahon?*

— Excellente épithète, fit le prélat.

Et il interrompit la lecture du texte latin pour demander que séance tenante on ajoutât *inclytus.*

— C'est, dit-il aux assistants, c'est M. le sous-préfet qui propose cet adjectif : il est littéraire M. le sous-préfet : il est dans le vrai : l'adjectif explique et développe singulièrement l'idée... Ainsi, pendant que nous en sommes aux épithètes ne trouvez-vous pas que le mot *rempublicam* en mériterait une également?

— Oh! Monseigneur, murmurai-je, prévoyant une menace : Pas de propos malsonnants! Je vous en prie : devant moi, restez dans la constitution!

— La constitution, Messieurs, clama malicieusement le prélat, la constitution! M. le sous-préfet me souffle une idée excellente, c'est d'appliquer à *rempublicam* un qualificatif éminemment constitutionnel!

Je sentis confusément que l'évêque m'engageait dans une impasse.

— Or, ajouta cruellement Monseigneur Freppel, qu'y a-t-il dans la constitution? Il y a que la constitution est révisible! Donc, en ajoutant à *rempublicam* le qualificatif *revisibilem*, nous serons tout à fait dans l'esprit et dans le texte des lois qui nous régissent. Que dites-vous de *revisibilem*, conclut le prélat, en me portant une botte directe?

— *Revisibilem*! fis-je éperdu. Vous n'y pensez pas, Monseigneur! Fi! Quelle basse latinité! Le mot n'est certainement pas dans le dictionnaire!

— Je ne dis pas que je l'ai trouvé dans Cicéron : je dis qu'il se trouve dans la constitution française. Il constate un fait existant!

— Mais, Monseigneur, c'est que votre constatation ressemble furieusement à un vœu.

— Il m'est permis d'appeler, de souhaiter une révision prévue par la loi elle-même : le régime est essentiellement révisible, c'est lui qui le dit positivement. Donc, mon épithète n'a rien de séditieux!

— Eh bien, Monseigneur, à cause de moi, veuillez y renoncer.

— Voyons, soyez de bon compte, mon cher sous-préfet : je vous ai passé *inclytus*, passez-moi *revisibilem!* Nous sommes dans loi, vous le savez bien!

Les arguments de l'évêque étaient justes : on ajouta *revisibilem* au mot *rempublicam*... et je signai le procès-verbal... Et voilà comment un sous-préfet confirma de son paraphe un souhait manifeste de révolution politique.

Heureusement pour mon écharpe les républi-

cains acharnés de Baugé n'entendaient pas le latin... et malheureusement pour la France le *revisibilem* est resté lettre-morte, enterrée là-bas sous la première pierre de la chapelle Saint Joseph!

Le comte Vandal

LE COMTE VANDAL

Ce vieil ami des miens, que j'ai vu s'éteindre, offre l'exemple assez rare du succès obtenu par le travail opiniâtre, sans que la brigue ni les compromissions de la conscience aient eu part dans la réussite. M. Edouard Vandal était le type du fonctionnaire, dans le vieux sens de ce mot. Dans la forte conception de Napoléon Ier, dans les traditions de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, aujourd'hui délaissées et démodées, le fonctionnaire n'était pas un serviteur improvisé, pressé de commencer et pressé de finir, fruit hâtif de l'ambition et de la politique; fonctionnaire, cela signifiait l'intelligence et la probité mises résolûment au service de la chose publique; cela signifiait développement normal des qualités administratives et du travail personnel, depuis la patiente et laborieuse préparation des modestes débuts, jusqu'à la plénitude de l'âge et de l'acquis, jusqu'aux récompenses légitimes et aux honneurs mérités de la vieillesse : cela signifiait persévérance et droiture, zèle et savoir; cela signifiait travailleur appliqué consciensement aux détails et progressivement initié aux vues d'ensemble.

M. Vandal fut précisément tout cela.

Par allusion à son nom de famille qui sonne le ravage et la destruction, Gustave Doré, son ami, dessina un jour pour lui un Barbare, un Vandale, fulgurant et rutilant, qui se rue à la curée de l'Univers sur une piaffante cavale. Cette image, spirituellement justifiée par la similitude de deux consonnances, ne se rapportait en rien à l'administrateur qui vient de mourir; il fut modeste dans son apogée, il n'éclaboussa jamais personne il a semé le bien partout où il a passé. Ce qui a caractérisé sa carrière, c'est précisément le travail modeste et opiniâtre, la progression régulière et méritée.

Il naît à Coblentz, alors chef-lieu d'un département français, et où son père était simple receveur des douanes. Il est élevé au Lycée Charlemagne, dont les souvenirs très vivaces et les amitiés persévérantes lui sont demeurées jusque dans la vieillesse. Il entre dans l'administration comme employé de ministère, sous le règne du roi Louis-Philippe, au temps de M. Guizot, de M. Thiers, de M. Lacave-Laplagne. S'il distrait de ses fonctions quelque activité c'est pour écrire dans la *Presse*, alors célèbre, avec Linguet et Théophile Gauthier. De ce commerce et de ce temps il conserva toujours la vitalité intellectuelle de 1830, l'esprit et la gaîté d'une génération vibrante.

Ses débuts administratifs sont marqués de plusieurs incidents qui montrent un énergique vouloir. Un jour, le ministre, ayant besoin du

jeune expéditionnaire, le convoque pour six heures. M. Vandal comprend qu'il s'agit de six heures du matin, si sûr de son rendez-vous, qu'il se présente intrépidement et qu'il fait réveiller le ministre. Celui-ci, d'abord assez troublé, se montre en somme satisfait de cette matinale activité. Un autre jour, M. Vandal est désigné comme secrétaire d'une commission importante. Attablé dans un coin de la pièce, il enregistre les débats. Le ministre, en circulant, s'approche de lui, se penche sur son papier.

— Tiens, que faites-vous donc, Monsieur?

— J'écris, Excellence.

— Comment, vous écrivez! Pourquoi ne pas sténographier?

— Je ne sais pas le faire, Excellence.

— Tant pis, Monsieur, tant pis!

La semaine suivante, pendant que se tenait une nouvelle séance de la même commission, le ministre, qui était remuant, paraît-il, circule de nouveau, et jette machinalement les yeux sur la table du secrétaire :

— Tiens, vous sténographiez? Ce n'est donc pas vous qui étiez là, l'autre jour?

— Pardonnez-moi, Excellence : c'était moi-même.

— Mais ne m'avez-vous pas dit que vous ignoriez la sténographie?

— Je l'ignorais alors, Excellence; je l'ai apprise.

Ce travailleur tenace et infatigable entra un peu plus tard dans l'inspection des finances, où il s'éleva, graduellement et régulièrement. Présidant

dernièrement un banquet des anciens inspecteurs des finances, il disait son vieil attachement pour cette branche de l'administration, et faisant allusion à la direction des postes qui a terminé sa carrière, il ajoutait plaisamment :

— Dans la giberne du soldat, il y a parfois le bâton de maréchal : moi, Messieurs, c'est dans ma serviette de l'inspection que j'ai trouvé mon bâton de cire à cacheter !

Bientôt, en effet, il devint l'homme indispensable, l'arbitre consulté sur toutes les hautes questions du ministère ; et le personnel des bureaux s'est transmis la légende de M. Vandal faisant au ministre un exposé intéressant, puis obligé soudain par un saignement de nez de demander ajournement de l'affaire :

— Non, dit vivement le ministre, que le rapport de son subordonné attachait au plus haut point ; ne remettons pas à demain : passez dans mon cabinet de toilette, où vous trouverez ce qui vous est nécessaire ; j'aime mieux vous attendre que de remettre à vous entendre !

Lorsque fut créé le ministère d'Etat, M. Vandal fut détaché pour organiser ce mécanisme nouveau comme secrétaire général, mais sans renoncer à la carrière des finances, où le rappelaient ses aptitudes et ses prédilections. Il y rentra comme directeur général des contributions directes. Enfin, en 1861, il fut nommé directeur général des postes et conseiller d'Etat. Il a occupé dix ans cette haute situation, la prenant singulièrement à cœur, améliorant le service et le développant à

l'intérieur, négociant à l'étranger de nouvelles conventions postales et allant sur place étudier les perfectionnements des autres pays, prodigue de son temps et de sa peine, avocat très actif des intérêts de son personnel, respectueux de tous les droits et bienveillant pour tous les mérites.

M. Vandal avait alors un fils et une fille, que les habitués des salons impériaux virent un jour figurer, au bal d'enfants, l'un en *petit facteur*, l'autre en *lettre chargée*. Personne assurément ne songera à critiquer l'affection fidèle du directeur général des postes pour Napoléon III, qui le combla de ses bontés, notamment lors de son second mariage avec Mlle de Heekeren, et lors d'un accident de voiture fort grave qu'il éprouva, la dernière année de l'Empire, et qui mit sa vie en danger. D'autres souverains ont multiplié pour lui les récompenses, et le pape l'a fait comte, à la suite de négociations heureuses.

Le 4 septembre 1870, M. Picart, improvisé ministre, tenta de conserver au service du nouveau gouvernement un spécialiste si universellement apprécié. Ses instances échouèrent. Mais tels étaient chez M. Vandal le sentiment professionnel et le dévouement au pays qu'il consentit, dans l'intérêt public, à diriger quelques semaines encore le service des postes, pour l'installer à Tours, en exigeant que le journal officiel mentionnât le caractère essentiellement transitoire et tout professionnel de sa mission : ce qui fut fait.

Depuis lors, le comte Vandal a vécu dans la retraite, correct et simple, avec une dignité par-

faite, sans amertume contre personne, sans passion rétrospective, fidèle à ses affections, vivant de ses souvenirs qu'il racontait avec une grâce enjouée, bienveillant à la jeunesse, et estimé de tous.

Il eut la douleur de voir le petit domaine qu'il affectionnait, en Alsace, englobé par la conquête allemande : deux kilomètres seulement le séparaient de la frontière française! Il acheta du moins, sur le sol français, une terre voisine, pour y fixer son plus jeune fils, né de son second mariage. L'aîné, le comte Albert Vandal, un lettré délicat et savant, s'est fait un nom déjà par ses travaux historiques et diplomatiques, méritant les récompenses de l'Académie française, et continuant les traditions de travail consciencieux qui ont été le spécial honneur de la carrière paternelle.

Le comte Paul de Ségur

LES SÉGUR

Le salon du comte Paul de Ségur est resté ouvert jusqu'en 1886, c'est-à-dire durant cinquante ans; c'est un des rares salons qui ont résisté au courant léger des mœurs actuelles, l'une de ces maisons où l'on pense et où j'ai entendu causer.

Lorsque les terrains du Roule n'étaient encore que des chantiers et des potagers, le comte de Ségur avait construit, rue de la Boétie, un hôtel de style sévère, au milieu d'un beau jardin qui borde l'avenue Percié. C'est là qu'il s'est éteint, entre les bras de la comtesse de Ségur, si vaillante, si bonne, et si largement douée des dons artistiques.

Ancien député de Seine-et-Marne, passionné pour les choses de la politique qu'il suivait dans ses fluctuations journalières avec un ardent intérêt, et, malgré l'épreuve d'une cruelle cécité, très au courant des événements et des hommes, le comte de Ségur aimait les conversations intelligentes; son esprit sans cesse en éveil, sa courtoisie bienveillante, son hospitalité simple et de grand style, la bonté de son intelligente et vaillante

femme, groupaient autour de lui un cercle nombreux d'assidus, qu'il savait intéresser.

Au temps de leur premier exil, les princes français l'ont vu souvent traverser la Manche; ils témoignaient de toute manière leur estime et leur affection à ce conseiller sûr, sage, discret, dévoué, que n'a point ébranlé la fortune adverse.

Le comte se rendait chaque jour vers cinq heures au cercle de l'*Union*, où il prenait place dans le *Salon de lecture*, c'est-à-dire dans le sanctuaire des politiques, en face du duc de Broglie, à côté du comte de Mérode, du marquis de Vogué, du comte de Mosbourg, et de quelques autres gens d'expérience et de savoir.

Son fils, le comte Louis de Ségur, eut autrefois l'honneur d'accompagner en Syrie Monseigneur le comte de Paris, et devint député après son père; sa fille, Mme la duchesse de Larochefoucauld d'Estissac, est l'âme de toutes les grandes œuvres charitables de Paris; plusieurs fois mère et grand'mère.

L'esprit et l'intelligence sont de tradition dans cette noble maison. La sœur du comte, la comtesse d'Armaillé a publié de délicates études sur Marie Leckzinska et Marie Antoinette.

Leur père, le comte Philippe de Ségur, engagé comme simple hussard à vingt ans, était général lors de la néfaste campagne de Russie. Criblé de blessures, il se fit dans sa vieillesse l'historien des grandes choses qu'il avait vues. Le général consacra huit années à l'étude de son sujet. Son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée*, tableau

de nos désastres en 1812, est demeurée classique. Ce tableau est sombre, plein d'horreur; dans sa vérité nue, il émeut singulièrement. Le style est sobre, militaire; et cette exactitude éloquente vous empoigne douloureusement. Ségur juge Napoléon sans amertume, mais avec la liberté respectueuse d'un témoin qui constate de ses yeux la défaillance momentanée, les éclipses du génie. Cette publication n'alla pas sans encombre. Ces récits qui vous glacent, trouvèrent des contradicteurs. Le général Gourgaud, notamment, entreprit une réfutation de l'ouvrage en termes si violents, qu'on dut croiser le fer; le général de Ségur fut blessé sur le terrain. Mais le succès de son ouvrage n'en fut que plus accusé. Ce succès n'est pas de ceux qui passent; le document reste le plus authentique et le plus consulté sur les évènements militaires de 1812.

Le général avait un frère aîné, Octave, qui a laissé, d'autre part, une postérité illustre dans les lettres, dans l'Eglise, dans les conseils d'Etat.

Leur père était le comte de Ségur, grand maître des cérémonies sous Napoléon Ier. Celui-là se distingua par un raffinement d'urbanité courtoise demeurée légendaire; le jour notamment où voyant l'empereur irrité de quelque retard, il le dérida par cette spirituelle adulation :

— Je présente un million d'excuses à Votre Majesté si je l'ai fait attendre un moment; mais on ne circule pas comme on veut aux portes de son palais : j'y ai été arrêté par un embarras de rois!

En effet, le rois de Saxe, de Bavière, de Wur-

temberg et trois autres se trouvaient alors à Paris pour faire leur cour, et Napoléon désarmé, sourit de cette louange.

Les *mémoires* de ce haut dignitaire ont survécu à l'oubli. En effet, l'auteur, d'abord colonel d'Orléans-Dragons, puis volontaire de Rochambeau aux Etats-Unis, puis ambassadeur de Louis XVI en Russie, a beaucoup vu. Il raconte *de visu* la campagne de la jeune noblesse française pour l'indépendance américaine. En Russie, il suit le magique voyage de l'impératrice Catherine qui parcourt en triomphe la Crimée, sa nouvelle conquête, rencontrant partout des villes, des hameaux, des habitants, improvisés sur son passage par l'industrie théâtrale de son ministre Potenkin. Enfin, à Paris, l'auteur peint la transformation curieuse que subissaient sous ses yeux les mœurs et les idées au couchant du XVIII^e^ siècle dans les hautes sphères de la nation. En un mot, le document a gardé place méritée dans le dossier historique des temps modernes.

Ségur-Cérémonies avait un jeune frère, le vicomte, esprit charmant et léger, qui écrivait malicieusement sur ses cartes : « Ségur, sans cérémonies, » et qui résumait spirituellement toute la doctrine de la Révolution dans cette maxime : « Ote-toi de là, que je m'y mette ! »

Leur père enfin, car je ne veux pas remonter au delà d'un siècle fut le maréchal-marquis de Ségur, l'un des meilleurs officiers de Louis XV. Mutilé par la mitraille, il servit longtemps comme commandant général des troupes et ministre de la guerre.

Ségur-Lamoignon

SÉGUR-LAMOIGNON

Quelle charmante cérémonie que celle du mariage célébré sous mes yeux à Méry-sur-Oise ! Le vicomte Amelot, mon ami, épousait dans l'église paroissiale, qui est la chapelle du château, Mlle de Ségur-Lamoignon.

Or, plus favorisé que bien d'autres, l'antique domaine de Méry qu'a souvent visité le roi Henri IV, a vu, depuis qu'il existe, et jusqu'à nos jours, se succéder sans interruption ses maîtres légitimes. Chaque génération a paisiblement complété l'œuvre des précédentes. Notre siècle a transformé, sous la baguette de M. Varé, dessinateur du Bois de Boulogne, le beau parc aux frondaisons séculaires, aux larges avenues françaises d'autrefois, combinées avec le caprice moderne des pelouses anglaises et des eaux qui serpentent. Mais les embellissements et les restaurations successives respectent religieusement les vieux souvenirs et le cortège nuptial, en sortant de la gothique église, trouvait partout vivantes et fidèles les traditions du passé.

Au XVIIIe siècle, le seigneur qu'appelle à Méry-

sur-Oise son mariage avec la fille des marquis de Saint-Chamans, est le célèbre banquier Samuel Bernard.

En 1708, le royaume était appauvri par la disette et par la guerre; les caisses de l'Etat étaient épuisées. Dans cette détresse, Louis XIV pensa que le riche financier pourrait seul intervenir utilement. Il le fit interroger à ce sujet par le contrôleur des finances, Desmarets. Samuel Bernard avait l'âme fière; il ne refusa pas son secours, mais il voulut que le roi fiit une démarche en personne, mettant à ce prix ses avances pécuniaires.

On ménagea une rencontre « inopinée. »

Un jour Desmarets invite à dîner dans le pavillon qu'il occupait à Marly le richissime banquier. Le roi sort à pied du château, passe devant le pavillon : Desmarets et son hôte le saluent au passage; Louis XIV s'arrête et dit au banquier :

— Vous êtes bien homme, Monsieur, à n'avoir jamais vu Marly? Venez le voir à ma promenade, je vous rendrai après à Desmarets.

Bernard suit; le roi lui montre en détail son beau domaine, avec cette grâce courtoise dont il avait le royal secret. Pas un mot d'affaires. Le banquier rentre chez Desmarets, transporté de reconnaissance, et lui dit aussitôt :

— J'hésitais à vous faire une avance, mais j'aime mieux risquer ma ruine que de laisser dans l'embarras un prince qui vient de me combler, et qui mérite tant d'éloges!

Desmarets profita largement de cette heureuse disposition, et le prêt fut convenu.

Le fier Saint-Simon conclut de cet incident :

— J'admirais, et je n'étais pas le seul, cette espèce de prostitution du roi, si avare de ses paroles, à un homme de l'espèce de Bernard!

Ce dédain n'empêchera personne d'estimer qu'en cette occasion le roi fit son devoir et que Samuel Bernard, en endossant la dette de l'Etat, donna une grande preuve de son patriotisme.

Elle fut d'autant plus méritoire qu'elle entraîna la faillite du financier en 1709, il perdit vingt millions avec une grandeur qu'on pourrait souhaiter aux plus nobles seigneurs.

Plus tard, Louis XV imita son aïeul, il recourut au crédit financier de Samuel Bernard. Celui-ci répondit encore aux négociateurs :

— Quand on a besoin des gens, c'est bien le moins qu'on fasse la demande soi-même!

Le roi reçut le banquier; la cour, docile à cet exemple, le combla d'attentions : il dîna chez le maréchal de Noailles, soupa chez la duchesse de Tallard, et finit par prêter des millions. On rit de ses saillies populaires, mais on l'appela avec vérité le *Sauveur de l'Etat;* le roi, en reconnaissance de ses services, l'anoblit, le créa conseiller d'Etat, lui donna le grand cordon de Saint-Michel; le seigneur de Méry-sur-Oise devint le *chevalier Bernard.*

Sa charité privée égala ses services publics : il avança plus de 10 millions de livres aux militaires ruinés, et inscrivit dans son testament que le remboursement ne serait jamais réclamé!

En 1735, le seigneur de Méry éleva dans son

village une école de sœurs qu'il dota largement. La Révolution a détourné de son but cette largesse; mais les successeurs ont réparé : leurs libéralités ont ouvert, de nos jours, une école suffisante pour deux cents enfants !

L'héritière de Méry, la fille de Samuel Bernard, épousa Mathieu Molé, premier président du Parlement de Paris, comme son illustre aïeul de la Fronde. Ce magistrat, digne de son grand nom, lutta énergiquement pour les prérogatives et l'indépendance de sa Compagnie en 1768, sous le ministre Maupeou : le Parlement tout entier, le suivant dans sa résistance, fut dissous et remplacé.

La vallée de l'Oise a conservé le souvenir de la jeune *Première*, Mme Molé, qui consola sa disgrâce à Méry, dans le commerce élégant d'une société brillante et raffinée. Elle planta de corbeilles, de bosquets, d'arbustes fleuris, la vaste garenne qui domine la jolie vallée : en costume champêtre, selon les goûts du temps, elle y reçut tous les beaux esprits, à l'ombre de ses lilas et de ses aubépines. On retrouve encore les vestiges des terrasses, des salles de verdure, des bancs de gazon, des allées sinueuses que créa la *Première*, il y a plus d'un siècle. Quant au parc, elle le dessina dans le goût de Le Nôtre, avec l'aide de Buffon, son ami, qui partagea ses sollicitudes pour le domaine, et vint souvent lui-même aider la belle dame de ses conseils autorisés.

Le fils de la présidente, magistrat comme ses ancêtres, subit la tourmente révolutionnaire, et, plusieurs fois sauvé de la guillotine par le dévoû-

ment d'un valet de chambre, par le sacrifice de deux millions, finit cependant sur l'échafaud.

En ce moment là même, le fidèle serviteur entre précipitamment dans le cabinet de Fouquier-Tinville, et offre, au nom de Mme Molé, un troisième million pour sauver la victime. Fouquier-Tinville bondit sur son siège, se frappe le front et s'écrie :

— Que n'êtes-vous venu une demi-heure plus tôt? Maintenant il est trop tard! La charrette est partie!

Cette exécution faisait héritière du château de Méry une enfant de dix ans, Mlle Molé. Celle-ci épousa, peu après, le vicomte Christian de Lamoignon.

Quel nom que celui-là, porté successivement par tant de sages, et par tant de braves!

L'un d'eux est assis sur le siége de premier président au Parlement de Paris par Louis XIV, qui lui dit solennellement :

— Si j'avais connu, monsieur, un plus homme de bien que vous et un plus digne sujet, je l'aurais choisi!

Fléchier s'est écrié dans l'oraison funèbre de ce « grand président » :

— La famille de Lamoignon est une de celles où l'on ne semble né que pour exercer la justice et la bienfaisance; où la vertu se communique avec le sang, s'entretient par les bons conseils, s'excite par les grands exemples!

Le petit-fils du président fut chancelier et garde des sceaux sous Louis XV; son arrière-petit-fils,

Lamoignon-Malesherbes, eut l'insigne honneur de défendre Louis XVI devant la Convention; tandis que deux autres Lamoignon, deux frères, Charles et Christian, soldats de Dieu et du Roi, tombaient à Quiberon sous les balles républicaines.

Christian est blessé à la jambe, Charles l'emporte dans ses bras jusqu'aux vaisseaux anglais ancrés près du rivage, promettant à Sombreuil son commandant de revenir aussitôt. A bord, on lui représente que la bataille est perdue, qu'en retournant à terre il court à une mort inutile, mais Lamoignon a promis; il embrasse le blessé, il regagne la côte : à peine débarqué il est fusillé, avec tous ses compagnons de gloire!

C'est Christian, le blessé de Quiberon, qui épousa, plus tard, l'héritière de Méry, et répara le domaine éprouvé par la Révolution.

En 1814, il sortit de cette retraite pour prendre une part active à la restauration de la Monarchie légitime. Il fut du nombre de ceux qui, réunis à Paris en commission municipale, firent le premier appel aux princes de la Maison de France, et offrirent la couronne à Louis XVIII. Le Roi a perpétué ce souvenir en ajoutant une fleur de lys à l'écusson de la famille.

La fille du vicomte de Lamoignon épousa en 1823 le comte de Ségur. Le Roi transmit au gendre le nom et la pairie du beau-père. Aujourd'hui les Ségur-Lamoignon, dignes héritiers du passé, perpétuent à Méry les vertus et les exemples des grands ancêtres.

L'hôte nouveau qu'amène à Méry la petite fille

des Sain.-Chamans, des Molé, des Lamoignon, des Ségur, n'est pas indigne de ces grandes alliances. Les aïeux du vicomte Amelot ont servi la Monarchie dans les hauts emplois sous Louis XIV et sous Louis XV; son illustre grand'tante, la Mère Amelot, qu'aima chèrement saint François de Sales, reçut le voile des mains de sainte Chantal et gouverna la Visitation avec l'éclat d'une vertu célèbre; le vicomte Jean n'a point oublié : les grands sentiments n'ont défailli ni dans son cœur ni dans sa conduite.

Ceux qui ont eu l'honneur d'expier à ses côtés, dans les prisons de la République, les revendications ardentes de la conscience française contre le crime des expulsions monastiques, n'oublient pas sa noble attitude et sa jeune énergie.

La comtesse de Chambrun

LA COMTESSE DE CHAMBRUN

L'hotel de Chambrun qui me fut hospitalier, est assurément l'un des plus beaux que possède encore le faubourg Saint-Germain, et son histoire est intéressante.

On connaît son charmant jardin qu'une grille sépare du boulevard des Invalides, en face de Saint-François-Xavier.

Les bâtiments qui bordent, d'autre part, la rue Monsieur contiennent un délicieux sanctuaire, copié sur la Sainte-Chapelle; il n'est pas d'ordinaire livré au culte et sert le plus souvent pour les concerts religieux que donnent dans la journée le comte et la comtesse de Chambrun. Chaque semaine, la jolie nef et la tribune se remplissent des amateurs les plus distingués et de la plus élégante assistance, qui viennent entendre une musique sérieuse exécutée par les maîtres.

Ce monument occupe la place d'une autre chapelle beaucoup plus modeste qu'avaient créée les précédents propriétaires, les religieux Mékitaristes du collège fondé par Samuel Moorat. Le public se pressait fort nombreux aux cérémonies de ces

moines arméniens, à ces messes de quatre heures du soir, où je me souviens que la majesté des officiants à la longue barbe, leurs riches vêtements aux formes peu connues, le rythme étrange de leurs psalmodies, le mystère des rites orientaux, la distribution des Eulogies ou hosties non consacrées, impressionnaient vivement.

La cour d'honneur a reçu en 1871 la visite des obus prussiens : elle leur doit même sa magnifique décoration.

En effet un projectile ennemi a écorché, en éclatant, l'une des ailes en retour. En tombant, les fragments du mur ont découvert une sculpture cachée sous les plâtras. On poursuivit avec soin l'œuvre du canon, et une merveilleuse frise qui se déroule tout autour des bâtiments apparut aux regards : c'est un bas-relief de Clodion qui représente des amours domptant des bêtes féroces, et qu'avaient dissimulé d'anciens propriétaires.

Dans le grand vestibule, au milieu des palmiers, trois grandes statues de marbre blanc : l'Espérance, la Foi, et la Charité fleurie, à laquelle une attention gracieusement et délicatement conjugale a voulu prêter les traits de la maîtresse de la maison.

Dans les hautes pièces du rez-de-chaussée, un beau portrait du grand Condé, donné par lui-même à l'aïeul du comte de Chambrun, et ramené par le hasard des changeants destins sous ce toit construit par la maison de Condé.

Au milieu de ces vastes salons, une rotonde centrale qui servit de chapelle au noviciat du Sacré-Cœur.

Le marquis Théodore de Nicolaï, qui précéda les Mékitaristes à l'hôtel de Condé, non content de donner ses filles à l'ordre naissant de l'illustre Mme Barat, lui avait offert sa maison; et ce fut là comme le premier bercau de cette florissante congrégation qui a formé pour les familles françaises tant d'épouses, tant de mères modèles.

Au premier étage, encore des souvenirs.

Au temps des Mékitaristes, Mgr Dupanloup a souvent habité deux pièces contiguës. Devant un crucifix de Philippe de Champagne, qui occupe encore la même place, l'évêque d'Orléans priait et disait la messe. Cet appartement a été religieusement respecté.

A d'autres chambres se rattache un souvenir tout différent, mais dout la religieuse poésie enchante et séduit.

Cette maison en effet fut d'abord celle d'une princesse de sang royal, qui l'embauma longtemps de ses douces et aimables vertus : Louise Adélaïde de Bourbon-Condé, si belle et si bonne. « C'est « une créature privilégiée de Dieu, a écrit sa « contemporaine, la baronne d'Oberkirsch : c'est « un front à porter une couronne ou un voile de « religieuse! »

Mlle de Condé avait vingt-huit ans en 1786 quand elle rencontra aux eaux de Bourbon l'Archambault, où elle se trouvait avec le prince son père, un jeune officier, voltairien quoique Breton, M. de La Gervaisais. Entre ce philosophe austère et incrédule de vingt ans à peine, et la princesse profondément, pratiquement chrétienne, naquit

un sentiment profond, honnête, irréfléchi, un amour chaste, qui prit en trois semaines une inconsciente intensité.

Puis les deux amis se séparèrent, et commença entre eux une correspondance que n'ignoraient ni le prince de Condé, ni son fils le duc de Bourbon, mais qui devait forcément demeurer sans issue, la distance du rang et de la naissance n'ayant jamais permis aux jeunes gens d'entrevoir le mariage.

Ces lettres, datées tantôt de Chantilly, et tantôt du « Cabinet bleu » dans l'hôtel de la rue Monsieur, sont tendres et pleines de candeur. « L'âme « n'a point de sexe, y lit-on, de même que l'âme « n'a point d'âge ».

Mademoiselle de Condé ouvre son cœur avec une naïveté délicieuse; elle entenprend la conversion du sceptique La Gervaisais, elle lui vante avec une éloquence toute simple la douceur de la prière, l'élévation du sacrifice chrétien. Elle regrette amèrement l'abîme que le rang creuse entre eux; « Oh! les petites maisons de vignes! » Puis sans aucun embarras, elle conseille à son ami de se marier pour son bonheur, de la reléguer, elle, à la seconde place dans son cœur. « Non, « ajoute-t-elle, mon conseil n'est pas sublime. Il « y a des sacrifices bien cruels. Quand on aime « on les fait... Je ne sais pas si on les supporte! »

Les deux amis ne se revirent jamais. Le monde commençait à se préoccuper de cette attache : la princesse s'éveilla comme d'un songe; sa conscience parla : elle écrivit une dernière fois... pour

rompre : « Depuis longtemps je le demande à « Dieu, ce courage. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il « me l'accorde !

« Adieu encore une fois, mon ami. On peut « changer de conduite quand on a du courage. « Changer son cœur, j'ignore si cela est possible! »

La Révolution chassa de son hôtel Mlle de Condé.

Quand elle rentra en France, ce fut pour y prendre — sous le nom nouveau de Mère Marie-Joseph de la Miséricorde — au couvent du Temple, l'habit des Bénédictines du Saint-Sacrement qu'elle institua.

Elle fit toute sa vie pénitence de la courte idylle qui précède; et, vingt-huit ans après sa rupture, ayant reçu une lettre de l'écriture de M. de La Gervaisais, elle la brûla sans la lire.

Un autre souvenir honore singulièrement cette grande âme, cette femme héroïque : depuis le jour où elle apprit l'exécution de son neveu bien-aimé, le duc d'Enghien, dans les fossés de Vincennes, la Mère Marie-Joseph de la Miséricorde ne manqua pas un seul jour, jusqu'à sa mort, de prier... pour Napoléon !

La Providence a permis que les filles spirituelles de cette sainte mère, en quittant leur monastère du Temple, revinssent précisément s'établir dans une dépendance de l'ancien hôtel de Condé, rue Monsieur. Le couvent des Bénédictines du Saint-Sacrement est limitrophe du vieil hôtel aujourd'hui rendu à son éclat : ainsi la dépouille de leur chère fondatrice, qu'elles ont apportée avec elles,

comme leur plus cher trésor, repose pour ainsi dire à l'ombre des murailles qui ont abrité sa jeunesse, innocemment tourmentée, et vu les larmes si brûlantes de cet amour brisé qui précéda dans son cœur les aspirations du cloître!

Si sa mémoire monastique est pieusement gardée par ses filles, le souvenir gracieux et doux de son séjour dans la maison voisine, à l'hôtel de Condé, est conservé avec une fidélité respectueuse par les hôtes de notre temps.

Il semblerait que l'hôtel n'a pas changé de maîtres, tant y est répété le nom de Mlle de Condé, tant sa vie et ses actes y sont familiers; tant les restaurations intelligentes et artistiques ont scrupuleusement, amoureusement reproduit les choses du passé, et tant — pourrait-on ajouter — l'accueil hospitalier d'aujourd'hui rappelle les princières grandeurs d'autrefois!

La société de la comtesse de Chambrun emprunte avec recherche et discernement au monde des arts, au monde des lettres, au monde tout court, les primeurs intellectuelles et surtout les jouissances musicales les plus exquises. Pour un profane, ces soirées entières consacrées au grand art, ce respect religieux pour l'orchestre, ce silence qui s'impose à tous seraient de quelque poids : il éprouverait des démangeaisons de révolte; il serait tenté de communiquer avec sa voisine, de risquer une observation, une plaisanterie, un souvenir : mais aussitôt les protestations, les *chuts* indignés le rappelleraient au devoir local, qui est de jouir en dedans, sans interruption, sans dis-

traction, et sans commentaires. Mais pour les vraiment dignes, cette initiation savante à l'ivresse musicale, tout le charme social, toutes les élégances de la toilette, de l'ameublement, subordonnés à la jouissance musicale exclusive, qui devient presque une étude, tant elle s'affine et se raisonne, sont choses sans prix, choses dont on ne se lasse pas! Et puis n'y a-t-il pas les entr'actes qui permettent devant le buffet, la libre admiration et la libre médisance.

Abel de Montferrier

ABEL DE MONTFERRIER

Mon ami Montferrier est fort agréable, très recherché, très fêté, et très digne de l'être. Cet heureux, a de la grâce, de l'esprit, est de vieille race : à lui sourient les dames et l'avenir. Les marquises et les duchesses ont applaudi souvent ses vers dits après dîner sans prétention et sans affectation : on les lui a redemandés; il a fini par les réunir, par les illustrer lui-même de dessins artistisques, et par les livrer à l'inévitable Ollendorf.

Ce qui me frappe quand l'élégant poète récite son œuvre le soir, de sa voix chaude, bien timbrée, bien naturelle, bien euphonique, ou quand je la retrouve sur l'élégant vélin, c'est le contraste de cette destinée riante qu'enguirlandent, que caressent tous les sourires, avec la tendance sceptique, presque amère, qui se manifeste sous l'harmonieux manteau de ces rimes gracieuses. Qui croirait trouver une note presque douloureuse sur ces jeunes lèvres, sur cette lyre applaudie, chez ce poète goûté, j'allais écrire gâté, qui rencontre les faveurs de la plus délicate élite ?

Le comte Abel de Montferrier a bon goût, et je

ne veux pas dire qu'il s'abandonne aux élégies courantes, aux malédictions poétiques, aux désespoirs classiques du débutant visité par la muse. Non, les colères, les sombres évocations, les désespérances grotesque ne sont point son fait. Mais si le ton ne devient pas tragique, il n'en est pas moins vrai que le poëte sent et pense comme un désabusé. Il fuit la mièvrerie, c'est vrai; mais il tombe presque dans l'amer...

Ses plus jolies pièces sont tristes et s'ajoutent, sous une forme toute moderne, aux harmonieuses lamentations de l'éternelle douleur humaine.

Voyez ce petit mendiant qui montre, accroupi dans la neige, un bal de marionnettes dans une cage de verre, comme il rêve lamentablement sur ses petits danseurs dorés :

Le ciel est tout noir et le vent d'hiver
Jusqu'au fond des os, pour glacer la vie,
Enfonce en sifflant ses flèches de fer...
L'enfant grelottant voit avec envie
Les petits pantins chaudement vêtus,
Qui font en riant leurs jetés-battus,
Et les cotillons gonflés en sonnettes
Qui trouvent charmant d'avoir les bras nus.
— Ça n'a jamais froid les marionnettes!

Les passants frileux ne s'arrêtent pas.
Leurs pelisses sont bien capitonnées;
Vers de bons dîners ils vont à grand pas.
Lui, n'a pas mangé depuis deux journées!
Pour vivre il faudrait un morceau de pain!
Ah! qu'on est heureux de n'avoir pas faim;
D'avoir, en jeûnant, des santés honnêtes,
Et d'être remplis d'étoupe et de crin!
— Ça ne mange pas les marionnettes!

Beaucoup des scènes, des images qu'évoque M. de Montferrier sont rouges, et saisissantes par leur relief aigu; celle notamment du joli mignon fardé, vêtu de satin mauve et parfumé de benjoin, qui meurt en duel tué par un rude huguenot. Mais cette disposition sombre apparaît surtout dans le domaine moral, dans les impressions. Le désenchantement et la désillusion percent partout et il règne en tout ceci comme un muet reproche envers la destinée, comme un doute universel, résigné, mais profond, et parfois un sanglot étouffé, la malédiction de la victime contre le supplice, de l'amant contre l'amour. Cet applaudi, ce choyé, qui ne rencontre que les mains tendues, les éloges et les sympathies, qu'encouragent les plus belles et que couronnent les plus grandes, ne connaît pas l'ivresse des jeunes abandons, le grelot des folles sarabandes; il souffre, et ses vers parfois ce sont les cris d'une âme serrée dans un étau !

Est-ce parti pris, apparence, mensonge de la lyre? On se le demande presque en entendant une certaine satire où nous est représenté le poète menteur qui se farde dans la coulisse, qui se fait un masque douloureux, qui tord son mouchoir mouillé de fausses larmes, qui chante son amour trompé... le tout pour apitoyer la galerie et pour récolter des gros sous !

Mais non..... Montferrier n'est pas de ces faussaires qu'il flétrit et flagelle. S'il y a comme une plainte discrète, une plainte de gentilhomme qui transpire pendant qu'il chante, ce n'est pas un

jeu, ce n'est pas une fantaisie d'artiste, c'est l'expression d'une mélancolie sincère.

Qu'il soit, ou non, justifié, le contraste entre les succès mondains du poëte à la mode et la sourde révolte qui murmure en lui non sans une certaine âpreté, ajoute un nouveau piquant au mérite de ses productions. Ce contraste frappe surtout les initiés, les gens du monde.

Le public, auquel échappe cette circonstance, goûte lui aussi, ce tour neuf et heureux, cette forme qui séduit, ce vers souple, cette image colorée, il trouve même un charme à cette larme discrète qui tremble sur les roses; il aime en général, — les dames surtout — une pointe de langueur sans afféterie.

Cependant, un ami de M. de Montferrier, c'est moi-même, s'est fâché... oh! pas tout rouge... et lui a écrit :

Ami, je vous ai vu rayonnant, plein de grâce
Et c'est depuis hier que vous avez vingt ans!
En vous l'élan des forts, et devant vous l'espace.
Votre jeunesse éclôt aux baisers du Printemps!

Votre matin sourit, comme une aube de fête
Le ciel vous a doté du plus charmant rayon :
Pour vous s'ouvre l'azur et la gloire s'apprête :
La muse a dans son vol caressé votre front!

Aux ronces du chemin trouvez-vous donc des charmes?
Pourquoi vos premiers vers chantent-ils des douleurs?
Pourquoi vos gais refrains sont-ils mouillés de larmes,
Et vos jeunes bouquets sont-ils brillants de pleurs?

Non, c'est aux cœurs sanglants, c'est aux lyres brisées
Qu'il convient de gémir, quand le soleil a fui!

Aux vaincus de la vie, âmes désenchantées,
Sont permis l'amertume et les pleurs de la nuit.

Mais quand le soleil brille, ami, c'est un blasphème
Que de s'abandonner au deuil du souvenir,
De songer au passé, de chercher en soi-même
Ces images d'hier que chasse l'avenir.

Avant de vous sentir, déjà vous voulez croire
Que vous avez souffert, que vous avez aimé!
La coupe amère est proche et vous allez y boire,
Les ronces sous vos pas auront bientôt germé.

N'appelez pas ce jour! Quand vos ailes sont blanches,
Promenez-les encor bien haut, en plein azur.
Gaspillez les jasmins, effeuillez les pervenches...
Gardez les sombres vers pour votre chant futur!

Que votre hymne aujourd'hui soit l'hymne d'espérance!
Qu'il chante ce que dit la flamme de vos yeux!
N'appelez pas le soir : il vient sans qu'on y pense.
Souriez au soleil qui sourit dans vos cieux!

L'abbé Frémont

L'ABBÉ FRÉMONT

A Saint-Philippe, le dimanche, après la grand'-messe, les suisses font évacuer à grand'peine la nef centrale : les dames refoulées au fond ou dans les nefs de côté n'abandonnent pas sans murmure les places aux auditeurs spécialement convoqués, aux hommes. Les plus hardies parviennent à se maintenir, en dépit des inoffensives hallebardes : l'auditoire masculin, enserré, pénétré de toutes parts, reflue dans le sanctuaire, qu'il envahit, et où les chaises se pressent successivement. A dix heures et demie, une messe basse. L'officiant atteint difficilement l'autel au milieu des rangs serrés que forment d'assidus auditeurs venus des quartiers voisins ou des quartiers éloignés et qui constitueraient ailleurs le plus brillant, le plus intelligent salon. Beaucoup de saluts discrètement échangés, on s'est rencontré aux réceptions de la veille; on se retrouve en lieu bénit.

L'office est court, l'abbé Frémont paraît en chaire portant le camail des chanoines d'Alger à bordures d'hermine que lui a conféré le cardinal Lavigerie.

Sympathique et attrayant, sans viser à l'émotion,

l'orateur commence avec cette caractéristique netteté qui fait le charme spécial de sa parole. Ni intonations à effets, ni geste théâtral, ni action préparée, ni chaleur artificielle. Un débit clair, un ton simple, une correction d'autant plus remarquable qu'on sent la phrase surgir et s'étendre spontanément, à l'instant même, au choc de l'idée, aussi complète, aussi harmonieuse, dans sa cadence improvisée que si elle était préparée à loisir et apprise par cœur.

C'est avec des armes polies et littéraires que le jeune apologiste combat l'exégèse libre-penseuse et notamment les erreurs de M. Renan. Il le suit dans les montagnes, à la suite du petit pâtre musicien, de David enfant; défendant avec un lyrisme enthousiaste cette poétique mémoire. L'auditoire tout entier subit visiblement le charme. Dans la personne, dans la parole de l'éloquent vicaire transpirent une humble droiture, un zèle discret et sûr, une foi sincère, simple et soumise de fidèle Poitevin, avec les hardiesses apostoliques d'une âme très moderne pour ainsi dire, très façonnée aux besoins intellectuels de notre temps.

Mais si tous ceux qui ont approché l'abbé Frémont ont subi la sympathique attraction de son talent, de son caractère, ce n'est pas dire que tous partagent ses illusions sur un terrain où l'autorité de sa mission ne le couvre et ne le soutient plus, sur le terrain politique.

Dans une lettre qu'il adressait à M. Goblet, alors ministre, l'orateur se déclarait « convaincu de la légitimité du gouvernement républicain, »

espérant de lui « des jours meilleurs »; et citait avec complaisance cette engageante invite à nos gouvernants, formulée par un étranger : « Le « clergé français serait républicain, aux cinq « sixièmes, dans trois mois, s'il trouvait quelque « bienveillance ou quelque équité chez les « républicains. »

L'abbé Frémont qui procède de l'illustre cardinal Pie, en tant qu'orateur et lettré, doit-il aussi à ce premier maître, à son premier évêque, cette direction politique inattendue? Il est permis d'en douter. Toujours est-il que ses auditeurs de Saint-Philippe lui accordent, lorsqu'il monte en chaire pour interpréter magnifiquement Moïse, un crédit plus assuré que lorsqu'il en descend pour marier le mal avec le bien et caresser la chimère d'une république rose.

Mais les illusions de ce genre ne sont pas faites pour inquiéter; les plus obstinées dureront peu; la république elle-même a pris et prendra soin de les dissiper, sans que nous ayons d'ailleurs à nous en réjouir! Si on lui en laisse le temps, elle se chargera, sans nous et contre nous, de démontrer plus topiquement encore à mon éloquent ami, que, révolte en son principe et révolte en son développement, elle est inéluctablement identifiée, dans la pratique aussi bien que dans la théorie, avec la haine d'une Eglise autoritaire, avec la persécution des prêtres fidèles, massacrés ou simplement affamés, selon les époques.

Le Père Vallée

LE PÈRE VALLÉE

Le Père Vallée nous transporte dans la sphère contemplative : ses méditations éthérées planent dans les régions philosophiques : le langage élégant, distingué, s'abandonne librement aux inspirations du moment, sans que les formes flottantes de l'improvisation nuisent à la solidité d'un enseignement étudié.

Quand Vidaur à Saint-Sulpice suspend les tempêtes du grand orgue et que le moine pâle, élancé au regard doux et mystique, se dresse dans la chaire, un peu trop basse pour lui, il évoque le souvenir des théologiens angéliques, qui ont porté comme lui la laine blanche et dont la pensée rêveuse a sondé l'infini. On sent dans tout son être, dans sa parole, dans sa prière une sincérité, une sorte d'ingénuité, qui attire, alors même que déroute l'aridité scolastique des sujets choisis.

Plein de sa contemplation extatique, oubliant parfois que ses auditeurs ne sont pas suffisamment préparés à cette gymnastique intellectuelle, l'orateur évolue complaisamment, et comme naïvement, avec une aisence toute simple, au milieu des exposés abstraits, sans recherche de la phrase,

sans rien sacrifier aux illusions de la couleur, et trouvant l'émotion sans artifice, dans l'ardeur même de sa conviction et de ses sentiments.

Les âmes méditatives en effet semblent prédestinées aux tendresses du cœur. Les affections les plus chaleureuses ont répondu à celle du Père Vallée. Et quand les exécuteurs vinrent frapper à la porte de sa cellule, rue Jean-de-Beauvais, ils trouvèrent à ses côtés non seulement la protestation des consciences indignées, mais aussi la vigilance des amitiés inquiétés : Henri de Lassus et Henri Cochin ont même expié sous les verrous de la République l'énergie de leurs sentiments, au spectacle de leur saint ami chassé de son foyer.

Je me souviens de la gracieuse et riante charité avec laquelle le Père Vallée visita quotidiennement, à son tour, ses amis prisonniers nous glissant, à travers les mailles serrées de nos grilles des lettres et journaux roulés dans d'étroits tubes de verre, et remplacés, les jours de gaîté par quelques gorgées de cordial.

Paul Harel

PAUL HAREL

Nous sommes au village, au vrai village, sous les pommiers normands, bien loin des cités, de leurs fièvres et de leurs rumeurs : à Echauffour.

Une seule rue, bordée d'humbles maisons, une vieille église aux bancs de sapin ; sur la place, une auberge, avec son enseigne rurale, avec ses poules qui caquettent à l'entrée, avec la carriole du voyageur, attachée à l'anneau du seuil, et les charrettes de culture, qui stationnent à l'ombre.

J'entre à l'auberge. Un petit vestibule carrelé sur lequel descend l'escalier de bois : à gauche, la *salle;* à droite, la cuisine.

La bonne cuisine d'autrefois, à la brillante propreté, aux poutres apparentes, à la grande cheminée de pierre. Au mur, des guirlandes joyeuses de rouges casseroles ; devant l'âtre, un trourne-broche du vieux système, qui fonctionne sans trêve ; partout, la maîtresse et la servante se multipliant, lestes et actives, les cottes relevées, le tablier bien blanc.

Elles saluent sans embarras l'étranger.

— Est-ce bien ici qu'habite M. Paul Harel?

— Pour sûr : même qu'il tire du cidre à la

cave!... Ohé, not' maître! Voilà encore un monsieur de Paris, que j' crois.

Not' maître apparaît; un gros garçon blond, jeune encore, au bon visage ouvert, à l'œil vif et clair, à la tenue champêtre : il apporte un large broc, où mousse la boisson dorée.

Il se découvre, et son regard interroge l'arrivant.

— Monsieur, j'admire vos poésies, partout applaudies, et primées dans tous les concours : j'ai voulu serrer la main de l'auteur.

— Un poëte bien rustique, monsieur, et que vous flattez beaucoup. Faites-moi l'honneur d'entrer, je vous prie.

Nous passons dans la salle, la salle à manger typique de petit hôtel, avec son couvert toujours mis sur la longue nappe, son amoire luisante, son inévitable imagerie, sa glace, son baromètre, et ses fleurs artificielles.

Nous nous asseyons, et nous causons.

Curieuse personnalité, celle de ce barde-aubergiste, qui ne s'est pas laissé griser par la gloire, et qui cultive les belles lettres sans déserter son fourneau.

Quoi vraiment, ces jolis volumes où le cœur chante, où le vers coule de bonne source, où le sentiment s'élève à son expression la plus délicatement gracieuse, ils ont été pensés sous ce toît banal, au son grésillant de la friture qui chante dans la poêle! au milieu des charretiers qui fouaillent et des commis voyageurs qui pérorent!

Paul Harel, tout le premier, rit simplement de ce contraste.

Tout jeune, il s'abandonnait, en-dedans, à cette harmonie spontanée, à ce rythme du langage qui venait naturellement encadrer ses pensées comme dans une auréole. Mais cette sève dormait inconnue.

Un jour, le châtelain du voisinage, un homme d'esprit, entend, par hasard, un timide essai du modeste poëte : il admire, il lui persuade de publier ses vers.

Et, tout aussitôt, la renommée salue cette lyre nouvelle : les éditions se succèdent; d'autres pièces s'ajoutent aux premières; on appelle, on cherche l'auteur; on le loue, on veut l'entendre. A Caen, à Paris, des assemblées de deux et trois mille hommes, assurément une élite intellectuelle, applaudissent cette voix chaude et vibrante qui chante avec amour les bois, les prairies, la nature et les grands sentiments, et les saines ardeurs, dans une gamme franche, familière et délicate, qui étonne et séduit.

Et ce succès retentissant s'obtient sans que le poëte sacrifie aux idoles du jour : il croit en Dieu; il espère la régénération de la patrie par la tradition royale : cette âme va tout droit!

Et, chose plus surprenante encore, le poëte, devenu conscient de lui-même, a voulu rester villageois : dites encore, après cela, que les conseils de la Muse sont inconciliables avec ceux du Bon Sens! Le lecteur sait — on le lui rappelle souvent, avec une sorte de coquetterie — qu'il est charmé... par un simple aubergiste, sans prétention : les titres mêmes des volumes s'inspirent de cette

sincérité : *Rimes de broche et d'épée*, ou bien *Gousses d'ail et fleurs de serpolet*.

Le serpolet, nous le foulons; Paul Harel m'a emmené loin du village, sur le coteau qui domine sa jolie contrée : il s'est animé, au contact d'une sympathie littéraire, il s'abandonne, sans phrases, tout uniment, au charme du grand spectacle de la nature que dore le soleil couchant; il sent, il peint, en causant, la poésie douce et pénétrante du tableau qui se déroule sous nos yeux; c'est un décalque instantané, un décalque amoureux, en musique!

Et puis nous revenons à petits pas, silencieux, comme recueillis, entre les haies fleuries qui limitent les herbages...

Je songe, encore tout ému de cet hymne spontané que le poëte vient d'exhaler pour moi seul.

Une voix s'élève soudain :

— Le roti sera brûlé, monsieur; les clients seront mécontents : dépêchons-nous...

C'est l'aubergiste qui reparaît sous le chantre inspiré!

Non, le rôti n'était pas brûlé... mais les mines étaient longues.

Les mines de qui?... mais des voyageurs... puisque nous sommes à l'hôtel!

On a attendu le maître; car le maître préside lui-même, selon l'ancienne méthode, le dîner de ses hôtes, il découpe, il veille à contenter la pratique.

Commis voyageur, marchand de pommes, agent voyer, vérificateur de quelque chose, ambulants

de toute sorte, nous sommes à table six ou sept seulement, car ce n'est pas jour de foire : et la chose n'est plus poétique du tout! La récolte, l'incertitude du temps, le prix des poulains, la cote respective des crus de cidre, occupent toutes les langues entre les rasades multipliées.

Paul Harel donne son avis sur les questions diverses, va chercher le vin d'extra, raconte ses marchés, donne ses ordres pour le service, et offre généreusement à tous le cognac de derrière les fagots, pour fêter ma bienvenue...

Ils s'en vont... Moi, je ne veux pas partir sans saluer l'*asile des muses*.

— Vous avez un cabinet de travail, monsieur Harel?

— J'ai ma chambre. Voulez-vous monter?

Ce sanctuaire est absolument prosaïque; beaucoup de papiers y traînent sur la table, dans un pêle-mêle pittoresque : des mémoires de fournisseur, des lettres d'académicien, des diplômes de société littéraire, des ouvrages célèbres avec dédicaces, des rôles d'imposition, des hommages de toute sorte... et un manuscrit du poëte.

Je saute sur cette feuille.

— Oh! ce n'est rien, cela, monsieur : quelques vers pour de braves paysans, mes amis, qui célébraient hier leurs *noces d'or*.

Rien! il est modeste, l'aubergiste! Ecoutez ceci :

. . . . . .

L'homme et la femme ont le même âge,
Pas chancelants et blancs cheveux;

Mais ce serait vraiment dommage
Qu'ils ne fussent pas aussi vieux !

. . . . . .

Qu'importe la date lointaine ?
Les serments ne vieillissent pas !
Les vieux ont fait leur cinquantaine,
Et, fidèles jusqu'au trépas,

Devant les petits de leur race,
En défiant le démenti,
Ont regardé l'autel en face,
Comme gens qui n'ont point menti !

Puis revenus dans leur demeure,
Sous la côte, à l'abri du vent,
Ils attendent la dernière heure,
En face du soleil levant.

Et vers la fortune qui passe,
Ils regardent les gens courir,
En sachant ce qu'il faut d'espace,
Pour aimer, prier et mourir !

Qu'en pensez-vous ?

Le général Ménabréa

LE GÉNÉRAL MÉNABRÉA

Avant de représenter l'Italie nouvelle à Londres puis à Paris, le général comte de Ménabréa, marquis de Valdora, a occupé les plus hautes fonctions dans la maison militaire du roi Victor-Emmanuel II, auquel il présenta la couronne de fer après la réunion du Milanais. Il a longuement rempli le premier rang politique dans le cabinet.

Il parle notre langue sans l'ombre d'une accentuation étrangère, étant né à Chambéry. C'est par option qu'il est italien. Lors de l'annexion de la Savoie à la France, son frère, magistrat à la Cour, choisit la nationalité française.

La confiance entière que lui ont successivement témoignée Victor-Emmanuel II et Humbert Ier; le rôle marquant qu'il a joué dans l'histoire intérieure du moderne royaume; l'intimité personnelle, le commerce amical, qu'il entretient avec les premiers personnages de notre gouvernement, ne le désignent assurément pas à la louange des Français qui ont combattu pour la royauté du Pape, et qui combattent celle de M. Grévy.

Mais il faut noter qu'un homme d'Etat en Italie

ne se dirige pas comme ses pareils de France. Chez nous, l'implacable logique, la netteté originelle du caractère national, pour obscurcies qu'elles soient par la démoralisation politique, imposent cependant encore une certaine unité, au moins extérieure; dans les actes de chacun. Nos législateurs les plus en vue traquent et dépouillent les évêques, les prêtres, les congréganistes, érigent officiellement l'athéisme en dogme; et, d'autre part, conséquents avec leur détestable principe, affichent personnellement l'indifférence ou même la franche hostilité pour les croyances, pour les pratiques religieuses. On voit rarement à la messe ceux qui font la guerre au clergé!

Il n'est pas rare, au contraire, de rencontrer au delà des monts, certains illogismes très accommodants qui ne déconcertent là-bas personne, et qui admettent dans un même esprit — fut-il d'ailleurs net et éclairé, — la simultanéité de convictions difficilement conciliables. Beaucoup d'italiens qui ont travaillé à déposséder violemment le Saint-Père, seraient sincèrement désolés qu'on lui manquât d'égards; ils ont envahi et confisqué ses droits; mais ils solliciteraient volontiers ses bénédictions. Leur souplesse native distingue entre les différents droits de l'Eglise, que les français, plus entiers, associent d'ordinaire dans la haine comme dans l'amour, qu'ils servent unis ou combattent en bloc.

Ainsi l'ambassadeur d'Italie, qui, comme ministre du royaume, a préparé les violations de la Souveraineté pontificale, exécuté la sécularisation légale des monastères dans toute la péninsule,

imposé le service militaire aux séminaristes, n'affecte nullement l'irréligion. Jamais, dans sa bouche une expression irrévérencieuse ou malsonnante ; il pratique les observances des catholiques, aussi régulièrement, plus régulièrement que beaucoup ; il porte très volontiers le collier de la Très Sainte Annonciade, dont le médaillon représente la Vierge Marie. Le programme de sa vie entière semble avoir été sa célèbre note diplomatique de 1867, où il affirmait avec énergie les sentiments religieux de sa nation, mais protestait contre le maintien du pouvoir temporel.

Il a même fait plus, dans sa carrière officielle ; et le souvenir qui suit, — il est oublié mais authentique, — n'est pas le moins bizarre, parmi ceux de la révolution italienne, en sa forme si spéciale.

L'Italie est ainsi : on le vit bien lors de l'incorporation violente des Deux-Siciles à l'Italie. L'ancien roi de Naples avait, dans une partie de ses Etats, la qualité spéciale, héréditaire, de légat-né du Pape, jouissant des honneurs ecclésiastiques qui conviennent à de telles fonctions, exerçant les prérogatives canoniques afférentes à ce titre, en matière d'investitures épiscopales, de juridictions matrimoniales, de dispenses disciplinaires. Dans l'héritage politique de l'héroïque François II, les vainqueurs trouvent ce droit antique, particulier, officiellement reconnu par le Saint-Siège. En pareil cas, nos révolutionnaires eussent fait fi de ce privilège clérical ; ils en eussent tout au moins dédaigné la part honorifique. Les italiens agirent tout autrement ; ils ramassèrent pieusement ce

fleuron de la couronne sicilienne avec tous les autres. Le nouveau roi de fait veut se substituer, en ceci comme en tout, au roi exilé. Le voici légat du pape, malgré le pape, qui résiste et proteste, n'entendant pas transmettre à l'envahisseur une faveur propre à la dynastie légitime; on vit, non sans une malicieuse curiosité, un représentant officiel exercer, au nom de Victor-Emmanuel, les attributions ecclésiastiques de légat de Pie IX, en dépit de Pie IX, et même officier en cette qualité, c'est-à-dire prendre place au trône dans l'église, recevoir solennellement l'encens, l'eau bénite, l'évangile à baiser, participer en un mot au cérémonial du service divin dans la mesure accoutumée pour les légats laïques du Saint-Siège!

Ce mélange italien du sacré avec le profane, de l'autel avec la révolution, cette dextérité du caractère se pliant aux faciles accords, aux souples complaisances, aux transactions inattendues, se retrouve dans un fait historique, où les deux rôles opposés, le bon et le mauvais, se produisent ensemble, dans la carrière même du général Ménabréa, et qu'il m'a raconté.

Président du Conseil, il exécute, d'une part, la loi qui supprime les corporations monastiques... et, d'autre part, il s'ingénie à sauvegarder par des subterfuges laborieusement combinés tel couvent qui importe spécialement à la gloire intellectuelle de l'Italie, faisant appel aux adroites et diplomatiques ressources de sa brillante intelligence pour contourner la persécution au lieu de l'appliquer.

En effet, lorsqu'on apprit en Europe la suppres-

sion légale des monastères italiens, plusieurs personnages marquants, même parmi les plus chauds amis de l'Italie nouvelle, intervinrent auprès du cabinet, en faveur de l'illustre établissement du Mont Cassin. M. Gladstone, notamment, se montra très pressant; il représenta, qu'étranger lui-même au catholicisme, il regarderait cependant la disparition de l'antique abbaye bénédictine, de sa bibliothèque, de ses collections, de ses souvenirs historiques et littéraires, comme une honte pour le royaume. Il suppliait l'Italie de sauvegarder le célèbre et légendaire conservatoire du savoir humain.

Mais le général Ménabréa n'avait pas attendu ces représentations étrangères pour songer au salut du Mont-Cassin. Il prit l'affaire à cœur. Sa négociation à ce sujet avec le cardinal Antonelli est fort intéressante. Le langage du ministre était celui-ci :

— La loi supprime les ordres religieux : elle ne me permet pas de sauver le Mont-Cassin en tant que monastère. Mais voici ce que j'ai imaginé. La loi reconnaît les évêques, les diocèses. Faisons du Mont-Cassin un diocèse, l'évêque sera le révérendissime Père abbé; les chanoines et le clergé, ce seront les Pères bénédictins; les diocésains, ce seront les paysans des trois villages de la montagne Nous délimiterons d'accord avec le Saint-Siège la nouvelle circonscription épiscopale, et nous la reconnaîtrons légalement.

En fait, c'est ainsi que put échapper à la confiscation et à la ruine cette grande institution, épave

du triste et complet naufrage monastique en Italie.

A Paris, le général ne s'est pas montré plus tranchant. Simple, facile, de façons douces, de langage modéré, respectueux de ses adversaires, armé d'une bonhommie modeste, bienveillante et fine, il ne fuit nullement ces discussions courtoises qui ne convertissent pas, mais qui n'aigrissent pas. Il cherche à convaincre, sans s'obstiner, avec un calme diplomatique, un organe discret et voilé; ménageant l'interlocuteur, glissant avec art sur ce qui divise, s'affirmant avec précision mais sans rudesse, et trouvant aisément dans son long passé de guerre ou de cabinet les souvenirs différents qui peuvent plaire aux plus opposés.

A vrai dire, son présent même se compose de divers personnages : s'il est certain qu'il représente d'une part la jeune Italie, spoliatrice du Pape, des évêques et des moines, il n'est pas niable d'autre part qu'il est l'ambassadeur d'une vieille et glorieuse dynastie, souvent alliée à la maison royale de France, et qu'auréole même le rayon de la sainteté, en la personne d'Humbert-le-Pieux, de la reine Marie-Clotilde et de la reine Marie-Christine !

Monsieur de Bornier

MONSIEUR DE BORNIER

M. de Bornier, ce n'est pas le poète réaliste ou gentil, qui caresse en rimant les passions du jour : c'est le barde lyrique et inspiré qui fixe d'un œil clair les grandes idées et les grands modèles, qui fait vibrer les cordes les plus hautes de l'âme, et qui touche par les moyens nobles.

L'homme privé est modeste et simple : aucune prétention olympienne, une petite taille, un regard clair et droit, une allure franche et ouverte, des façons douces, une voix bien timbrée qui n'a rien de fulgurant et rien d'affecté. L'existence est comme le personnage, simple, unie, sans piaffements et sans parade. Depuis quarante ans, M. de Bornier est bibliothécaire : sa vie s'écoule à l'Arsenal, dans la vieille maison de Sully, à cent lieues du boulevard, uniforme et laborieuse, entre les livres et la famille. Il a suivi lentement, très lentement, l'avancement strictement hiérarchique, et c'est tout récemment qu'il a été nommé le premier fonctionnaire à la bibliothèque de l'Arsenal. C'est à un foyer studieux, chrétien, à un foyer d'honnête homme, que sont nées les filles du poète, ses filles

si belles toutes deux, la gracieuse enfant qui fut le charme ensoleillé de sa demeure, et cette autre encore, cette fille immortelle que créa son génie et qu'il léguera fièrement aux générations de l'avenir.

Elle est bien de lui et à lui celle qu'il a appelée la *Fille de Roland,* cette grande et noble figure qui incarne toutes les grandeurs de nos vieux paladins, et qui a suscité en nous le réveil de fiertés fécondes, après l'amertume de nos défaites!

Il brille en cette œuvre une flamme si intense, celle du patriotisme et de l'héroïsme, que ce sentiment général domine l'action, en absorbe et en éclipse le détail. Ainsi je me souviens d'avoir un jour assisté — en fort brillante compagnie — à une représentation de la *Fille de Roland* au théâtre des RR. PP. Oratoriens de Juilly. Assurément je ne prétends pas que les jeunes et inexpérimentés interprètes du collège nous aient montré les qualités dramatiques, l'art consommé de la Comédie-Française; mais il est un fait : c'est que dès les premières scènes, dès les premiers vers, toutes les âmes étaient comme enchaînées par la fascination du beau. L'enthousiasme avait saisi l'assistance, non par contagion, mais tout d'une pièce. Petits et grands, suspendus aux lèvres des acteurs, s'enivraient de cette poésie ferme, forte et vraie. Chaque pensée saillante était soulignée par un tonnerre d'applaudissements enragés. Après la ballade des épées, ce chant de triste et chevaleresque hommage à l'honneur des vaincus, la salle entière se souleva acclamant M. de Bornier qui assistait à la repré-

sentation; et le triomphe continu dura jusqu'à la fin. Or, comme, ensuite, pour se remettre de leurs émotions vives, les invités se promenaient sous les grandes futaies du parc, au bord des eaux vives, échangeant leurs impressions et leurs sentiments, l'un d'eux fit soudain cette remarque : « Mais, messieurs, il manquait un rôle; un personnage, le principal. Pour jouer la *Fille de Roland,* il faut une fille : il n'y en avait pas! Comment, diable, est-ce maintenant seulement, et après réflexion, que nous nous apercevons de son absence? » Et le curieux de l'affaire, c'est que l'absence du personnage n'avait, sur l'heure, frappé personne!... Ceci soit dit non seulement comme un hommage à l'adresse des *arrangeurs* qui avaient habilement modifié la donnée de la pièce et transposé certains rôles pour les besoins d'un collège de garçons; mais surtout pour montrer que dans la belle œuvre de M. de Bornier, ce qui domine, ce qui dépasse l'intérêt de la situation et même des rôles, ce sont les idées, si puissantes, si véritablement saisissantes, qu'un auditoire éminemment cultivé les avait retrouvées et applaudies avec entrain, sans s'apercevoir, tout d'abord, qu'elles avaient changé de bouche. Nous avions été séduits par la fille de Roland, sans remarquer qu'elle n'était pas là! Nous avions subi le charme du beau, nous avions été transportés une heure dans ce milieu idéal et sain de grandeur héroïque, assez pénétrés par l'art, par la pénsée générale du poète, pour oublier l'absence de son principal personnage qui avait cédé à d'autres ses beaux vers!

Monseigneur Lagrange

MONSEIGNEUR LAGRANGE

La préoccupation littéraire, le goût des choses de l'esprit était si vivace dans le groupe de Mgr Dupanloup, que le commerce familier, quotidien, s'en inspirait tout naturellement, et que la conversation, la correspondance, toujours exemptes de pédanterie, revêtaient spontanément les formes classiques. Il n'était pas rare que l'évêque d'Orléans et ses grands vicaires improvisassent, dans la causerie ou dans une lettre intime, quelques distiques latins, donnant à leur pensée plus de pointe et d'énergie. Leur intelligence, nourrie d'Horace et de Virgile, adoptait aisément le moule de la poésie latine. Les ripostes s'entrecroisaient, graves ou rieuses. Commensaux ordinaires des grands écrivains de l'antiquité, ces amateurs éclairés du beau se faisaient du travail un jeu libre et fleuri. Dans leurs esprits riches et nourris, cette gymnastique sans contention développait singulièrement les facultés littéraires. Assurément ces productions fugitives ne sont point ambitieuses, elles n'aspirent pas aux honneurs de l'impression: le vent les emporte et leurs auteurs en font bon marché. Mais il se rencontre parfois à côté d'eux

des oreilles indiscrètes ou des mémoires tenaces.

Ainsi Mgr Lagrange me pardonnera de lui rappeler l'un de ces jeux littéraires, qu'il croit peut-être oublié de tous. Le temps, le lieu, l'occasion de celui-ci ajoutent à son intérêt.

Alors que les fêtes du Jubilé pontifical avaient appelé beaucoup de Français à Rome, l'abbé Lagrange se rend un jour au Vatican, il tenait dans ses mains son troisième volume sur Monseigneur Dupanloup qu'il devait présenter au Pape. Les audiences se succédaient nombreuses et pressées. L'abbé dut attendre fort longuement son tour d'admission; or, comme il piétinait dans les vastes salles du Vatican, il remarqua dans la première un tableau de maître, la représentation de saint Sébastien percé de traits, et soulagé par un ange qui vient arracher les flèches plantées dans la poitrine du martyr. Puis ses yeux furent sollicités par d'autres objets. Mais voilà que dans la salle suivante il remarque le même sujet traité par un autre artiste; encore le saint, les flèches et l'ange. Puis, dans une troisième salle, un troisième saint Sébastien!

— Comme ce sujet se répète fréquemment ici! dit à son voisin l'abbé Lagrange. Savez-vous pourquoi?

— Sans doute, lui répondit le voisin, parce que ce saint-là est du pays : Sébastien était officier romain; il a été martyrisé ici... Et puis ce corps nu, palpitant sous les flèches, offre au pinceau la matière de belles études, qui ont pu tenter de nombreux artistes.

— Vous n'y êtes pas, dit l'abbé; il me semble voir dans la représentation du martyre de saint Sébastien le symbole d'une histoire qui se perpétue vivante dans les murs de ce palais. Ce corps couvert de blessures, c'est l'Eglise, c'est la papauté, sans cesse assaillie d'épreuves, puis visitée par l'ange consolateur, qui pieusement arrache une à une les flèches sanglantes.

— L'image est au moins fort saillante, Monsieur le chanoine.

— Elle est vraie, je vous assure; elle me frappe très vivement.

Et l'abbé s'absorba silencieusement devant un quatrième saint Sébastien... Puis il demanda un crayon à son interlocuteur et écrivit sur une page détachée de son carnet les distiques suivants :

Atria Pontificis, solus dum longa pererro,
  Picta animum movit grandis imago meum.
Nobilis ac fortis, confossus membra sagittis,
  Stat martyr : stringunt vincula dura manus.
Angelus at cœlo lapsus, fera vulnera curans,
  Ac tela eripiens, auxiliator adest.
Ut vidi, ut stupui! Subito nam major imago
  Ostendit sese martyris alterius.
Vaticana domus tenet hunc regemque patremque
  Captivum : Crispi spicula plura jacit.
Adsit Pontifici tandem, tandem angelus ille
  Saucia qui curet, raptaque restituat!
Hoc ego conspiciens effundo vota, precesque;
  Et mœsta cordi spes revocata redit.

Voici le sens de cette improvisation :

Quand je parcours le palais du Pontife,
  Une grande peinture me frappe,

Celle d'un noble martyr attaché par les membres,
Et percé de flèches cruelles
Mais du ciel descend un ange secourable,
Qui arrache les flèches et panse les blessures.
J'ai vu et j'ai songé ; car m'apparaissait en même temps,
L'image plus auguste d'un autre martyr.
Celui-là est captif au Vatican : c'est le Père et le Roi.
Crispi lui décoche mille traits.
Ah qu'il vienne, qu'il vienne enfin le messager céleste,
Pansant les plaies du Pontife et lui rendant le bien volé.
Tel est mon vœu, telle ma prière, devant cette peinture,
Et l'espérance vient consoler ma tristesse !

L'improvisation fut très goutée des assistants, puis la feuille disparut, oubliée, dans le volume que portait l'abbé. On attendit longtemps encore, on parla d'autre chose.

Enfin M. Lagrange est introduit à son tour devant le Pape ; il lui fait hommage de son livre. Le Pape lui en parle avec bienveillance, puis ouvre le volume : la feuille où étaient crayonnés les distiques sur saint Sébastien s'en échappe.

— Qu'est ceci ? dit Léon XIII.

L'abbé s'excuse : le Pape veut lire. Lui aussi fait des vers latins : il est juge compétent. Quand il arrive aux flèches de Crispi, il sourit, il répète tout haut le passage.

— Je garde votre poésie, fait-il.

— Saint-Père, laissez-moi du moins me relire, me recopier : j'ai improvisé si rapidement !...

— C'est très bien comme cela... Ce Crispi qui me darde !... Ce Crispi célébré en vers latins !

Quand le nom de M. l'abbé Lagrange fut proposé au Pape pour un évêché de France. Léon XIII

s'est-il souvenu du littérateur qui l'avait un instant égayé ? Peut-être. Il aime les latinistes et goûte les belles lettres. L'évêque de Chartres, à son exemple, continuera la tradition des prélats qui savent bien dire.

Le marquis de Dreux-Brézé

LE MARQUIS DE DREUX-BRÉZÉ

Il a dirigé jusqu'à la mort de M. le comte de Chambord, l'action royaliste et la presse monarchique de tous les départements, avec un désintéressement et une vigilance qui ne sont pas oubliés. Son hôtel de la place du Palais-Bourbon était le centre et le quartier général de cette armée disciplinée, vaillante, et toujours en éveil, qui, par la constance de son effort, a maintenu vibrante les revendications de l'exil, et protégé contre l'oubli le droit expulsé. Ce gentilhomme aux façons courtoises et raffinées, recevait avec une égale bonne grâce les principaux et les plus humbles de ses auxiliaires, écoutait paisiblement, répondait avec à-propos, avec une correction un peu cérémonieuse qui n'excluait pas la plus aimable bienveillance.

Lorsqu'il eut fait publier le télégramme qui présageait la catastrophe, la mort du roi, sa maison devint le quartier général de toutes les craintes et de toutes les espérances. J'eus à cette époque l'honneur de l'assister. Les royalistes n'oublieront pas ces angoisses du dernier mois, la fiévreuse impatience qui appelait les dépêches d'Autriche,

l'affluence des visiteurs gravissant, le cœur serré, le vaste escalier de pierre blanche à la sévère ordonnance, envahissant le vestibule, l'appartement du comte Etienne, les salons et jusqu'à la salle à manger du marquis; car l'étiquette si réglée de l'hôtel fléchissait devant la douleur universelle.

Dès que parvenait un télégramme, j'en envoyais copie rue de Lille, à l'imprimerie du journal l'*Union*, où il était aussitôt reproduit par centaines d'exemplaires, distribué, transmis en province aux cent journaux des comités royalistes que dirigeait le marquis.

Les incidents les plus émouvants se succédaient dans le grand cabinet aux tentures de soie rouge un peu ternies mais qui conservaient encore le grand air d'autrefois. L'un venait offrir un spécifique souverain pour la guérison du roi; un autre apportait quelque relique vénérée; et le spectacle de ces fidélités anxieuses et naïves, eut, dans sa simplicité, arraché des larmes au plus sceptique.

Après la mort de M. le comte de Chambord, le marquis de Dreux-Brézé voulut terminer sa mission par un hommage solennel à la mémoire de celui qu'il avait toujours bien servi. Les parisiens ont admiré la magnificence incomparable de cette cérémonie funèbre qui eut lieu dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Le marquis déboursa vingt-cinq mille francs en cette occasion : il eût payé le double si l'on avait pu mieux faire encore.

Depuis lors, le fidèle serviteur est rentré dans l'ombre et le silence du deuil, mais non sans avoir reconnu le droit royal en la personne de

son représentant héréditaire. C'est avec l'assentiment du marquis de Dreux-Brézé et avec celui du comte de Blacas, que dans son dernier numéro, le journal l'*Union* salua en disparaissant le nouveau et légitime dépositaire du principe monarchique en France.

La duchesse d'Avaray

LA DUCHESSE D'AVARAY

Elle appartenait à cette génération qui disparaît, et qui avait multiplié, dans les grandes familles françaises, les femmes au tempérament intellectuel et moral solidement trempé, ces filles des aïeules tombées sous le couteau, vaillantes héritières des fortes vertus, de la grâce simple et attrayante, qui assuraient autrefois l'honneur et le charme du foyer.

La fierté des Mortemart a été légendaire, autant que l'éclat de leur bravoure. Leur fille, née presque avec notre siècle, n'avait rien retenu de cette hauteur héréditaire, qu'eût pu rappeler seule sa haute et noble stature, demeurée svelte et élégante, malgré les années. Sa bonté gracieuse et riante demeurera légendaire parmi les pauvres du Blésois et aussi parmi les pauvres de Sainte-Clotilde. Dans le monde, elle est demeurée jusqu'à sa fin le le type achevé de la courtoisie accueillante, simple, enjouée, qui distinguait la vieille société française. Sa bienveillance encourageait les jeunes timidités; elle aimait à grouper autour de sa table et dans son hospitalier salon les débutants de la littérature,

aux côtés des gloires acquises, qui s'empressaient autour de cette brillante intelligence.

Aussi vive d'esprit que de cœur et d'allure, cette octogénaire aimait la lecture sérieuse, causait du présent et du passé, avec une netteté sereine et indulgente, qui faisait oublier les heures. Un jour comme nous nous ingénions par jeu, à trouver séance tenante le nom des quarante académiciens, elle gagna la partie en les énumérant tous, avec un mot juste sur chacun.

Ses beaux ombrages du faubourg Saint-Germain lui donnaient à Paris l'illusion de la campagne : aussi ne se rendait-elle à Avaray que fort tard dans la saison : elle recevait volontiers dans son jardin de la rue de Grenelle, entourée de sa famille, et dirigeant la conversation avec une aisance achevée, avec des attentions touchantes pour le plus humble visiteur. Dans son cercle, régnaient le bon ton et le bon goût, sanctuaire délicat, où, sans aucune affectation, se réunissaient toutes les attractions de la bonne compagnie.

La duchesse écrivait avec un charme littéraire, tout naturel, tout spontané. Une lettre qu'elle m'adressait d'Avaray peu de jours avant sa mort, tracée avec la netteté ferme et fine d'une main toujours soigneuse, s'inspire encore de sa bonté en éveil, de son indulgence gracieuse et des souvenirs classiques les plus nourris. Cet esprit si vivace et si charmant, ce cœur qui n'avait point vieilli, se peignait lui-même dans ces mots :

— Avouez-moi votre âge, disait la duchesse d'Avaray à Xavier Marmier.

— J'ai vingt-cinq ans... trois fois !

— Alors, mon cher immortel, je suis votre cadette ! Moi, je n'ai que vingt ans... Je les ai même quatre fois !

Xavier Marmier

XAVIER MARMIER

Dans le monde des lettres, il n'est assurément pas de physionomie plus sympathique et plus bienveillante que celle de cet aimable et doux vieillard, à l'œil vif et riant, aux manières courtoises, à l'esprit discret et délicat, au fin langage, au cœur large et chaleureux.

Les salons où l'on cause connaissent et aiment ce charmeur qui conte si bien, qui a tout vu, tout retenu, qui a rapporté de ses lointaines pérégrinations à travers le monde et de son long voyage à travers la vie, un trésor, la bonté.

Chez Mme la duchesse d'Avaray, chez Mme la duchesse de Galliéra, chez le comte de Mérode, chez la comtesse Paul de Ségur, M. Marmier trouve un couvert mis, des auditeurs attentifs, des amitiés profondes et respectueuses. Ses contemporains l'entourent comme le plus érudit témoin des anciens jours, et les jeunes se sentent attirés par cette bonhomie enjouée, sereine, par ces récits gracieux où se balancent dans la plus heureuse mesure, la verve et la bonté.

M. Marmier n'était pas majeur encore quand il

publia son premier écrit, un volume de poésies; un vers de ce livre peint bien la jeunesse de son temps et la hâtive fébrilité de ses contemporains :

Mais j'étais jeune alors!... Aujourd'hui, j'ai vingt ans!

Que d'œuvres ont marqué, depuis, les étapes de cette laborieuse carrière! Chaque année, pour ainsi dire, a grossi le trésor. Histoires, traductions, récits de voyages, études littéraires et ethnographiques, nouvelles, romans, souvenirs, ont tour à tour charmé les lecteurs délicats. Plusieurs fois l'Académie a honoré l'auteur de ses couronnes, jusqu'au jour où, bien inspirée, elle lui a ouvert ses portes toutes grandes.

Et ces travaux si considérables se sont poursuivis sans préjudice des longs et magnifiques voyages qui ont si richement meublé la mémoire de M. Marmier. Il parle de l'Islande, du Danemark, de la Suède, de la Russie, de l'Orient, du Nil, avec une aisance, une précision merveilleuses, conservant de chaque région une image nette et colorée, plaçant avec à-propos les anecdotes et les tableaux, sans prétention, sans emphase, sans jamais fatiguer personne.

Est-il question de l'Amérique méridionale, il se souvient des impressions qu'il a éprouvées dans les pampas et de ce salut charmant et chrétien qui l'accueillait au seuil des *haciendas* perdues au milieu des pâturages : *Ave Maria purissima!*

Dans l'extrême nord, il a laissé des amis et l'on vient de donner son nom à un cap.

Au Canada, il a trouvé avec émotion les atta-

ches françaises et des sympathies personnelles que le temps n'a pas émoussées. Il n'en parle qu'avec attendrissement; et cette terre est devenue comme sa secoude patrie. Aussi, lorsqu'il fut récemment question de députer là-bas un membre pour présider à la fondation d'une Académie canadienne et relier la petite France aux traditions littéraires de la grande France, ses collègues du palais Mazaain le désignèrent-ils tout d'une voix pour cette mission d'honneur. Son âge et l'état de sa santé le privèrent de cette joie, à laquelle il ne sut pas renoncer sans de longues hésitations.

Mais tous ses voyages ne l'ont pas entraîné si loin. Il a vu autour de lui, et gardé l'histoire du passé, comme l'histoire du lointain. Un hiver, au salon bibliographique, on l'entendait retracer daus une causerie très attrayante le tableau d'un village, avant nos bouleversements politiques. Il peignait les mœurs et les coutumes des paysans dans sa chère Franche-Comté, son lieu natal, auquel il pense si souvent et dont il parle avec tant de grâce.

L'important bagage littéraire de M. Marmier ne se distingue pas seulement par les qualités académiques. Il mérite un plus rare éloge. L'auteur a écrit sur tout, s'est exercé dans tous les genres : or dans cette masse de productions si diverses, il n'est pas une page dont il ait à se repentir. Vous pouvez prendre les yeux fermés un volume dans sa collection et le placer sans l'ombre d'un souci entre les mains de votre fille ! Je ne crois pas qu'on puisse faire d'un écrivain fécond, qui a travaillé

sans trève durant cinquante ans, un plus enviable éloge !

C'est dans un modeste petit appartement du faubourg Saint-Germain, tout près de l'église Saint-Thomas d'Aquin, que j'ai connu la verte et douce vieillesse du grand voyageur.

Calme retraite aux sobres et pacifiques coutumes. Elle a cependant son luxe, le luxe des livres. Il y en a partout; ils sont rangés, ils sont empilés et envahissent toutes les pièces. Mais le nombre n'est pas la confusion. Le maître sait la place de chaque volume, soigneusement relié, souvent consulté, obligeamment prêté. C'est au milieu de tous ces amis muets qu'il déjeune d'un œuf à la coque, qu'il écrit, et qu'il reçoit, le sourire aux lèvres, les visiteurs de son laborieux ermitage.

Pour peu que vous ayez eu besoin d'un appui littéraire, d'un conseil, d'un service, vous avez frappé à cette bonne vieille porte cochère, qui ne s'ébranle pas à la sonnerie d'un bouton électrique, mais à l'appel d'un marteau d'antan; vous avez gravi cet escalier ancien, sans prétention; vous avez visité cet intérieur modeste, discret et cordial.

Toutes les illustrations de notre temps ont salué cet humble et attrayant foyer, qui s'effondrait naguères sous la pioche des démolisseurs.

Un jour, la bonne de l'académicien vient l'aviser qu'un monsieur se présente.

— Qui cela ?

— Un nouveau, bien sûr : je ne le connais pas. Faut-il le renvoyer ?

— A-t-il donné son nom ?

— Oui : un monsieur Saxe, qu'il dit.

— Je n'ai pas besoin de trombones, Annette ; mais je le dirai moi-même. Faites entrer.

Et la bonne, défiante, introduit M. Saxe sans le perdre de vue.

C'était S. A. R. le grand-duc régnant de Saxe-Weimar !

Monseigneur Labelle

MONSEIGNEUR LABELLE

Ce singulier personnage se nomme familièrement le curé Labelle. On lui doit les progrès de notre race, les pas gigantesques de la colonisation française dans l'empire canadien, où les anglais demain seront surpassés par le nombre croissant, par l'influence, par le développement inouï de la population qui parle notre langue, et qui persiste à se regarder comme sœur de la nôtre.

Ce curé de campagne, ce conquérant pacifique et patriote a jeté dans les déserts de l'Amérique septentrionale des voies ferrées, des fabriques, et surtout des villages de colons, qui avancent chaque jour davantage la limite de la civilisation et le progrès de la richesse agricole, avec celui de la race française. Dans toute la confédération canadienne son nom résonne comme celui d'un victorieux, et je ne crois pas qu'on puisse rencontrer un souverain plus populaire.

Cet homme extraordinaire est un fort, solide, et riant apôtre, qui ne se pique pas de beau langage, et qui ne mâche pas ses mots quand il exhorte à

la fécondité les femmes du Canada, leur demandant des fils sans nombre pour que la race française couvre de ses rejetons les régions inhabitées, s'empare du sol et domine l'Amérique du Nord.

Sa bonhomie énergique et simple attire dès l'abord et sa conviction de colonisateur vous pénètre.

Il subjugue, il entraîne vingt jeunes ménages, solides, chrétiens, travailleurs; il les amène dans la forêt et leur taille leur domaine. Quand le défrichement est en bonne voie, le village créé, le curé Labelle s'en va dix lieues plus loin avec d'autres colons. Les centres se multiplient, la population s'accroît, la culture s'étend.

Ces saines et neuves populations grandissent, prospèrent dans une proportion fabuleuse. Le curé Labelle les visite, les reconforte, les secourt, les encourage, les associe, les constitue en paroisses et en municipalités, demeurant l'arbitre préféré dans toutes les divisions, pacifiant les querelles, prêchant partout et sans trêve la croisade de la colonisation à outrance, la croisade patriotique et sacrée de la diffusion de l'élément français sur les terres vierges du Nord, la mise en valeur de toutes les activités dans la sphère agricole qui s'ouvre à tous sans restrictions et sans limites!

Cet Hercule, taillé au rabot, qui devise, la pipe à la bouche, en vieux langage normand, sait mettre la main à la pâte, et semble ne pas connaître d'obstacles. Rien ne l'étonne... pas même les raffinements de notre Europe, auxquels il n'entend rien. Quand il vint à l'exposition d'Anvers, un

mauvais plaisant le conduisit, sans le prévenir, à un ballet de café-concert.

— Ah ça, fit-il, après un instant, qu'est-ce qu'elles ont à tourbillonner, ces filles-là? Une Canadienne en pourrait bien faire autant : mais elle fait mieux; elle nous donne de petits colons, elle fait des Français en Amérique! Elles m'étourdissent celles-ci. Reste là, compère, si cela te va, moi, je vais dire mon rosaire dans l'antichambre!

Parfois, ce rustique de belle humeur et de bel appétit a abandonné ses forêts. On a vu sa soutane râpée dans les corridors du Parlement fédéral à Ottawa ou dans le cabinet des ministres; il venait solliciter ardemment un embranchement de chemin de fer, une route, pour une nouvelle ville fondée par lui, la veille; il insinuait, il raisonnait, il tempêtait... il obtenait, infailliblement. Un autre jour on l'a vu arriver à Montréal suivi d'un long convoi de bois; il avait dit à ses colons que les pauvres de la grande ville mouraient de froid : les colons apportaient de bien loin leur offrande!

Ce type de puissance et de caractère vous empoigne quoique vous en ayez; il est irrésistible. Je l'ai suivi dans une longue exploration, sa verve ne l'a pas abandonné un instant; il fallait boucher ses oreilles pour éviter d'être trop convaincu, pour échapper aux lots de colonisation qu'il veut attribuer aux plus récalcitrants.

Et partout et toujours, l'amour de la France s'unit à la foi religieuse dans l'âme du gigantesque colonisateur. Quand le Français de France arrive avec lui au milieu des canadiens-français, il leur

jette la bonne nouvelle, et tout aussitôt la population se rassemble ; l'ostensoir est placé dans l'église sur un trône de lumières, au milieu des drapeaux tricolores ; le *Te Deum*, la *Marseillaise*, et les vieux chants royalistes de France éclatent successivement, dans une confusion enthousiaste, qui témoigne de sentiments bien chaleureux, et qui dans son naïf charivari arrache des larmes au plus indifférent. Ainsi, grâce à cet homme, à son indomptable énergie, le continent septentrional devient terre française. Prononcez son nom au Canada, tous s'inclineront avec amour. Et ce nom la France le connaît à peine !

Cette stupéfiante activité, ces succès inouïs, ces services rendus à la civilisation, Rome les proclamait naguère en attribuant au curé Labelle les honneurs prélatices et les insignes épiscopaux ; mais les Canadiens ont grand'peine à modifier l'appellation populaire. Pour les pionniers du désert, le père et l'ami restera longtemps encore le *curé Labelle*, plutôt que *monseigneur Labelle*. D'autre part, le gouvernement canadien a voulu conférer à ce bienfaiteur insigne du pays un titre et une autorité qui lui permissent de pousser officiellement son œuvre civilisatrice. Le curé Labelle a été créé naguère *directeur de la colonisation*. Mais cet honneur n'a rien ajouté à sa tâche et rien à son prestige. Le rude homme échappe visiblement à la gêne du rouage administratif : il opère spontanément, il va de l'avant, il mène ses colons, il défriche, il sème, sans souci des ministres qui passent, porté par le tacite suffrage de ses concito-

yens, et aux applaudissements de tous, sur un pavois qu'élèvent bien haut tous les canadiens-français.

Singulière situation que celle-là! Les dignités officielles ont pâli près d'elle sans la rehausser! L'homme et son rôle se sont trouvés au-dessus de ce qui grandit les autres hommes! Les manteaux surajoutés ont glissé à terre! L'apôtre de la charrue l'apôtre du nom français, dans sa simplicité paysanne, dans son énergie de colon, dans son obstination pratique, est demeuré lui-même et supérieur à ses titres nouveaux!

Et ce vaillant est tombé!

L'année dernière, nous le fêtions en France! Paris l'a applaudi!

Le brave homme!

Le jour même où le *curé Labelle* débarquait à Paris, il fut invité à dîner dans une maison opulente, chez le prince Bonaparte Wyse. Il accepta avec sa rondeur toute rustique et fit, à l'heure dite, son entrée dans le salon de son hôte, en costume de voyage, en jaquette et en bottes, sans aucun embarras, sans se montrer nullement intimidé par l'éclat des lumières et le scintillement des toilettes. L'allure de ce corpulent villageois causa d'abord quelque surprise au milieu du cercle élégant, et peut-être y eut-il quelques sourires derrière les évantails : mais en vérité les sourires ne durèrent pas. En dépit de l'accent de terroir, en dépit du gros parler populaire, et des bottes, et de la pipe, et du gros appétit, tous furent bientôt captivés. Quand le diable d'homme eut commencé à raconter sa vie et celle de ses colons français, et

le labeur, et la réussite et l'accroissement des familles jetées par lui dans les plaines de l'ouest et dans les forêts du nord, il empoigna son auditoire avec une puissance fascinatrice. Les habits noirs et les robes décolletées se groupaient autour de lui, et toutes les poitrines de l'auditoire se soulevaient haletantes, devant ce pionnier géant, si simple et si éloquent dans son vieux langage pittoresque d'américain bas-normand.

Mais comme il était très fin sous sa rustique enveloppe, il comprit dès cette première heure que les raffinements d'Europe exigeaient une autre tenue, et trois jours après, se présentant à dîner chez moi, il revêtit sa soutane prélatice, faisant admirer à tous les splendeurs violettes de sa traîne avec une ingénuité d'enfant, et nous disant : « Remarquez bien : c'est pis qu'un évêque! » Inutile d'ajouter que la grosse pipe canadienne sortait de la soutane violette comme elle était sortie l'autre fois de la jaquette... et que la séduction complète, sincère opérée sur les convives, ne fut ni moins rapide, ni moins profonde. Elle se doubla même d'une émotion vive, quand on entendit l'hercule conclure tout simplement : « Vous me faites bien de l'honneur, messieurs et dames, et vous me témoignez plus de considération que je n'en vaux. Je vais écrire cela à maman au Canada; elle en sera contente. Elle est bien vieille; alors, vous comprenez, faut pas perdre une occasion de lui faire plaisir! »

La correspondance occasionnée par son passage en France a été considérable. Elle fut l'un des plai-

sirs de Mgr Labelle. Il fallait le voir rire à se tordre en passant à ses amis les lettres qu'il recevait et dont beaucoup étaient franchement comiques. Ce laboureur, ce colonisateur, qui cherchait en France des bras, des hommes d'action, des hommes de peine, des laboureurs, des défricheurs de forêts, recevait les confidences de braves employés, de buralistes, de pauvres mères découragées. « Monseigneur, lui écrivait-on, prenez, je vous en prie, mon fils dans vos forêts : il n'a fait ici rien qui vaille; mais il touche agréablement du piano; et il a versifié l'autre jour un assez joli sonnet ! » Un autre se lamentait sur ce que ses heures de bureau étaient trop longues et trop peu payées : « J'espère, Monseigneur, que vous pourrez me donner un emploi moins pénible ! » Un autre proposait avec acharnement un stock invendu de cuillères à café; un autre voulait écouler l'édition entière de ses œuvres pédagogiques.

Bien entendu ce ne furent pas ces recrues-là que choisit le pionnier américain : il emmena de solides famille agricoles, qu'il dota là-bas de terres importantes, après s'être assuré de leur activité rurale, de leur courage, et de leur rude travail.

Puis, avant de quitter l'Europe, il se rendit à Rome. Quelle impression fit sur les esprits délicats et raffinés de la Chancellerie romaine ce prêtre à la rude faconde? Il a raconté que la bienveillance du Saint-Père l'avait longuement retenu; que celui-ci l'avait exhorté à conserver dans l'administration de l'agriculture le poste à lui conféré par le gouvernement canadien; et que le pape même avait

écouté avec bienveillance les projets du hardi pionnier pour la restauration du pouvoir temporel. Ces projets — songez que c'est un Américain qui parle, — consistaient à canaliser le Tibre, à rendre Rome port de mer, aux frais du Saint-Siège; et, du coup, le travail et la richesse étaient rendus à l'Italie appauvrie; le canal avec ses deux rives étaient attribués au pape entrepreneur : et voilà rétablie la souveraineté pontificale! Cela ne faisait pas un pli dans la pensée de Mgr Labelle.

Quelle que soit la bienveillance prêtée au militant prélat par la cour pontificale, il est certain cependant que les derniers mois de sa vie ont été attristés et tiraillés. Des canadiens moins rustiques ont estimé que sa bonhomie trop ronde, son langage trop simple, donnaient une fausse idée de leur civilisation toute française et s'en disaient humiliés. Certains de ses compatriotres ont jugé aussi que sa personnalité débordante effaçait trop bruyamment aux yeux des français le rôle et l'action de dignitaires officiellement plus élevés. Mgr Labelle a-t-il tout fait pour éviter les critiques de ce genre et désarmer ses ennemis? Il nous est difficile d'entrer dans l'examen de cette question essentiellement locale et pour laquelle nous manquent bien des éléments d'appréciation. Nous ne pouvons que regretter des aigreurs et des tristesses assombrissant les derniers jours de ce vaillant apôtre, si sincèrement dévoué à l'œuvre de l'expansion française, si intéressant dans sa personnalité énergique, active, créatrice, si sympathique à tous ceux de nos compatriotes qui l'ont approché.

Le marquis de Pimodan

LE MARQUIS DE PIMODAN

Comme il sonne haut et fier, le nom de mon ami Pimodan!

Quels souvenirs et quelle histoire!

Au XIIIe siècle, les aïeux prennent la croix, et s'en vont, à Saint-Jean d'Acre, déployer leur hermine, avec la vieille devise de la lignée : *Potius mori quam fœdari!*

Pendant quatre cents ans, ils luttent sans trève, en Lorraine, pour le parti français; si bien qu'un descendant pouvait fièrement écrire à Louis XIV :

— Mes ancêtres, Sire, ont perdu tous leurs biens pour avoir maintenu les intérêts du Roy contre les Ducs de Lorraine; ainsi qu'il paraît par le traité de Romilly.

A la fin du XVIe siècle, un prélat de la famille, évêque de Toul, procura la réunion de son diocèse au royaume de France.

Les Pimodan qui pouvaient porter l'épée à l'époque de la Révolution s'en allèrent combattre à l'armée de Condé, tandis que leurs vieux parents continuaient à habiter, dans l'île Saint-Louis, l'hôtel Lauzun.

Les livres de comptes tenus alors par la marquise sont conservés dans sa famille. Ils fournissent un curieux témoignage des extorsions journalières que subissaient chez eux les *aristocrates*, jusqu'au jour de la prison ou de l'échaufaud. Ainsi remarquez ces dépenses dans une maison noble en 1793 :

6 mars. — A la quête pour les patriotes, 200 livres.

8 mai. — A la quête pour les soldats nationaux, 400 livres.

— 20 mai. — Encore pour les soldats, pour façons de guêtres, 118 livres.

1er novembre. — Pour la fête de la section de l'Isle, 115 livres.

6 novembre. — Encore pour la section, 25 livres.

16 novembre. — Encore pour la section; pour les soldats, 25 livres 10 sols.

Plus encore pour la section, 6 livres.

Puis le marquis et la marquise de Pimodan sont incarcérés durant près d'une année. Quand il sont relaxés en 1795, la prospérité et l'abondance républicaines étaient à leur apogée : jugez-en par les prix courants :

Une livre de riz, 85 francs.

Une livre de savon de Marseille, 225 francs.

Echeveau de laine pour tapisserie, 83 francs.

Une dinde, 110 francs.

Enfin, en 1796 une loi *clémente* oblige les deux vieillards à *partager tous leurs biens avec la République!*

Deux générations passent encore. Puis voici le héros d'hier, le général!

Les jésuites du collège de Fribourg façonnent au bien cette âme noble et droite. Le marquis de Pimodan passe ensuite à l'école militaire de Neustadt; il en sort sous-lieutenant autrichien; il conquiert ses grades dans les campagnes de Hongrie et d'Italie.

Il a publié le récit de ses campagnes en Italie et en Hongrie (1848-1849).

Les premiers souvenirs sont ceux de lieutenant aux chevau-légers de Windisch-Graetz. Cet ancien régiment des dragons de Latour est, remarque l'auteur, le seul qui, luttant contre Napoléon, ait pris un aigle impérial dans la campagne d'Allemagne, et aussi le premier qui ait arrêté le grand Frédéric, au temps de Marie-Thérèse. On l'appelait alors le régiment des *Wallons*. Or, à la bataille de Kolin, l'armée impériale pliait devant les prussiens; le colonel des *Wallons*, un français, le comte de Thiennes, reçoit l'ordre de la retraite. Il court au feld-marcchal Daun, sollicitant au contraire l'ordre de se porter en avant.

— Que voulez-vous faire de tous ces blancs-becs? demande le commandant en chef qui savait le régiment composé de jeunes recrues.

— Vous allez le voir, s'écrie Thiennes, en chargeant.

Le colonel et un tiers de ses soldats restèrent sur la place. Mais Frédéric dut s'enfuir jusqu'à Nymburg. Marie-Thérèse enthousiasmée broda elle-même sur l'étendard du régiment une rose entourée d'épines, avec la devise : *Qui s'y frotte s'y pique;* et pendant longtemps les soldats ne

portèrent ni barbe ni moustache, pour rappeler, à tous, les héroïques *blancs-becs* de Kolin.

Pimodan passe à des incidents personnels. Les insurgés italiens l'arrêtent, non loin de Vérone : on le mène à l'Hôtel de Ville de Sacile. Huit ou dix hommes en habit noir sont assis autour d'une table. « Nous voulons, dit l'un d'eux, la République, l'égalité pour tous ! » — « L'égalité ! s'écrie le lieutenant, en se tournant vers la foule déguenillée qui avait envahi la salle, l'égalité ! Pourquoi donc alors portez vous du drap fin, vous autres, tandis que tous ces braves gens sont nus ? » On rit, Pimodan s'élance à travers la foule ; il est libre !

On l'envoie porter des ordres à Venise ; il trouve la ville en pleine révolution. On le conduit à Manin, chef du gouvernement provisoire. Celui-ci ouvre un tiroir rempli d'or, et dit au lieutenant :

— Vous venez combattre avec nous ?

— Monsieur, je suis gentilhomme et officier de Sa Majesté !

— Eh ! bien alors, nous vous gardons, malgré vous !

Le lieutenant réussit encore à s'échapper, se jette dans une gondole, arrive à Mestre ; il est sauvé !

Il devient capitaine, prend part à dix combats. Après Custozza, il est chargé de porter à Vienne les drapeaux pris à l'ennemi.

Les souvenirs de la campagne de Hongrie ne sont pas moins curieux, ni moins héroïques. L'auteur raconte qu'à Pesth, tandis que l'on se battait aux environs, plusieurs femmes de la noblesse, attachées au parti de l'Autriche, ouvraient

leurs salons avec une sorte d'ostentation courageuse. Un soir, une belle dame s'enquiert d'un jeune officier de cuirassiers, ordinairement fidèle à ses réceptions. — Il ne pourra plus avoir l'honneur de vous présenter ses hommages, comtesse, répond un camarade : excusez le lieutienant; il a été tué hier !

Au mois de mai 1849, le capitaine de Pimodan, chargé de faire une reconnaissance, est pris par les hongrois, tandis qu'il cherchait à traverser le Danube. Cet épisode est un des plus saisissants de l'ouvrage. En effet, le prisonnier est enfermé dans une casemate de Péterwardein. Aussitôt il combine un plan d'évasion. Des condamnés croates ou slavons sont enfermés avec lui : ce sont des brigands; ils peuvent devenir des héros. Avec une partie d'entre eux, Pimodan s'emparera d'une porte; avec les autres, le prévôt de la citadelle, secrètement fidèle à l'Autriche, retournera contre le fort trois canons, toujours chargés sur les remparts. Pendant ce temps les impériaux qui sont proches accourront, prévenus par un signal. Malheureusement, le messager chargé d'informer les autrichiens est pris par les hongrois. Pimodan et ses complices sont condamnés à mort le 28 mai. Deux mois se passent. Le 27 juillet seulement trois des condamnés sont fusillés : un quatrième était mort de cette horible angoisse. Pimodan reste seul, attendant son dernier jour. Enfin le 23 août, la cause hongroise est vaincue : Péterwardein est livré aux troupes autrichiennes : le condamné est libre !

Tous ces récits militaires, pleins de vie et de couleur, semblent écrits au soir de la bataille; ils sentent la poudre, ils chantent l'héroïsme.

Pimodan est blessé grièvement au combat de Moor. François Joseph le fait colonel, comte du Saint-Empire, chambellan, et lui rend un magnifique témoignage :

—Je vous présente Pimodan, dit-il à l'impératrice Elisabeth.

— Le comte de Pimodan, reprend l'impératrice, croyant à un oubli.

— Oh! des comtes, j'en ai beaucoup dans mon armée. Mais je n'ai qu'un Pimodan!

La fortune souriait au jeune preux; il va passer général; il sera plus tard feld-maréchal!

Non. Il faudrait, pour obtenir les hauts grades, renoncer à la nationalité française, se faire naturaliser autrichien; Pimodan brise son épée, et rentre dans sa propriété d'Echenay en Lorraine!

Mais la voix éplorée de Pie IX appelle à son secours les épées françaises. Lamoricière répond le premier à l'appel; Pimodan, le second. Celui-ci organise aussitôt la résistance au camp de Terni, puis opère sa jonction avec le général en chef. Les trois mille pontificaux se portent à la défense d'Ancône menacée. Trente mille Piémontais et soixante canons leur barrent le passage, à Castelfidardo, en vue de Lorette.

Au matin du 18 septembre 1860, les soldats du Saint-Siège ne se font aucune illusion : c'est le martyre qui les attend. S'il ont voulu tomber les armes à la main, c'est pour que, du sol rougi,

s'élevât, tout au moins, la protestation du sang ! Ainsi Charette, alors capitaine, dit simplement à ses hommes :

— Zouaves ! A l'ennemi ! Le ciel est ouvert pour beaucoup d'entre nous !

Et Becdelièvre :

— Bon nombre d'entre nous, tous peut-être, nous allons paraître devant le trône de Dieu ! Tâchons de le faire proprement, l'âme blanche !

Et Pimodan :

— Soldats, souvenez-vous que vous êtes catholiques et français !

Puis tous ensemble reçoivent la communion.

On sait quelle fut l'issue.

Deux cents zouaves sur trois cents sont restés sur le plateau des Crocettes, ouvrant à Lamoricière la route d'Ancône.

Pimodan est frappé des premiers : une balle lui déchire le front.

— Courage ! s'écrie-t-il aussitôt, courage mes enfants !

Une seconde balle l'atteint à la joue :

— Courage ! répète-t-il, Dieu est avec nous !

Une troisième balle le frappe en pleine poitrine : il tombe cette fois, en murmurant :

— Laissez-moi mourir ici : chacun à son poste !

Il vécut encore quelques heures au milieu de souffrances atroces ; puis il exhala son dernier souffle en priant : il avait trente-huit ans.

Le cardinal Pie et Mgr Dupanloup ont célébré, dans la chaire, ce glorieux martyr. Pie IX lui fit faire à Rome de nobles funérailles, ordonna que le corps

fût inhumé dans l'église Saint-Louis-des-Français, et composa lui-même l'épitaphe gravée sur la plaque de marbre qui recouvre les restes de Pimodan.

Le général laissait deux fils.

L'un est soldat, l'autre est poëte, après avoir été soldat.

Lyres et Clairons : tel est le titre du premier recueil publié par mon ami, que Pie IX reconnaissant a créé dans son berceau duc de Castelfidardo. La lyre et le clairon chantent crânement et militairement dans ces pages toutes vibrantes, toutes chaudes de patriotisme et de gaîté. Ici le Saint-Cyrien détaille plaisamment sa journée ; ailleurs les croyances religieuses sont poétiquement glorifiées ; partout pétille une sève jeune et saine, assaisonnée d'un franc rire, comme dans cette dernière pièce : *A mon livre :*

De la boutique du libraire
Tu t'en iras chez l'épicier,
Pour le poëte téméraire
Impitoyable justicier !

Dans ces vers où j'ai mis mon âme,
Dans ces vers qui me semblent beaux,
On fera, n'est-ce pas infâme,
Un tas de cornets à pruneaux !

Un second recueil, le *Coffret de perles noires*, s'inspire de sentiments plus réfléchis et plus aigus à la fois. Des jurés graves préfèreront sans doute ces accents plus mûrs et plus mâles ; j'avoue ma préférence pour les chansons de la jeunesse, plus fraîches et plus riantes.

De ses ouvrages en prose le premier s'intitule *La réunion de Toul à la France.*

Cette histoire d'un Etat indépendant, qui échappe aux influences germaniques, et qui se fond, au XVI^e^ siècle, dans la grande unité française, appartenait, de droit, à la plume d'un Pimodan; car le dernier souverain évêque et comte de Toul fut un Lavallée-Pimodan, grand-oncle de l'historien qui ressuscite aujourd'hui les souvenirs du passé. C'est donc une gloire de famille que rajeunit notre auteur en racontant l'histoire de la noble ville; si riche, qu'elle se portait caution pour le roi de France, Charles IX, des sommes promises aux Allemands par le traité de Longjumeau; si privilégiée, que les gentilhommes de Lorraine y envoyaient les châtelaines à l'époque de leurs couches, afin que les nouveaux-nés participassent à l'avantage d'une bourgeoisie enviée; si fière, que pour remercier un jour la Vierge Marie d'une spéciale assistance, on crut la bien payer, en la proclamant Bourgeoise de Toul!

Pour faire connaître les sentiments, l'âme, le style du noble historien, il suffira d'emprunter quelques lignes à sa première page et quelques lignes à sa dernière page.

Il s'écrie, avant de commencer :

« Toul, aujourd'hui sentinelle avancée de la France, contre les *Allemagnes*,... *choses si grands*, disait Commines; Toul, qui n'a jamais parlé allemand, sera, dans les guerres futures, un des suprêmes enjeux de la patrie. »

Et, son travail fini, le marquis conclut, avant de poser la plume :

« La vieille cité qui n'a jamais parlé allemand peut jouer un grand rôle dans les nouvelles destinées militaires de la patrie. Toul, au milieu de son camp retranché, veille sur la frontière de la défaite et regarde Metz sa voisine, pour un jour lui tendre la main ! »

Quant aux faits, à cette période de deux siècles que raconte le marquis de Pimodan, ils offrent un intérêt tout romanesque. Le règne tourmenté des derniers évêques, enfermés par la vieille constitution du comté et la jalouse co-souveraineté du très noble chapitre, dans des attributions étroites; la lutte armée contre les huguenots, qui envahissent jusqu'aux églises, et n'en sont chassés que par l'énergie des bourgeoises, lançant sur les intrus, par les verrières brisées, des bouchons de paille enflammée; les vertus du prince Charles de Vaudémont, beau-frère de Henri III, évêque du Toul et cardinal à vingt ans, qui répète en Lorraine les grands exemples apostoliques donnés à Milan par son ami Charles Borromée, qui fuit les séductions de la cour de France pour voler au grabat des pestiférés de son diocèse, réconforte son peuple décimé, et tombe, victime du devoir; l'élection épiscopale du jeune prince Antoine de Lorraine-Vaudémont, désigné à treize ans par le Chapitre de Toul, et récusé par le Saint-Siège; les embarras du comte évêque Lavallée-Pimodan que, plus tard, Sixte-Quint impose d'autorité aux chanoines germanisants, qui, le dernier, reçut comme souverain, en 1593, l'investiture allemande, le dernier figure par procureur aux Diètes du Saint-

Empire, et, le premier prête au roi Henri IV, en 1602, le serment de fidélité, rattachant ainsi ses Etats à la couronne de France, sans songer peut être à une abdication définie, et sans entrevoir, au-delà du protectorat français, l'incorporation radicale que le temps acheva paisiblement, et que sanctionna solennellement le traité de Westphalie; tous ces incidents religieux, civils, militaires, fournissent au marquis de Pimodan la matière d'un récit substantiel, serré, brillant, qui captive sans fatigue, durant quatre cents pages, de grand format.

Un autre ouvrage du marquis de Pimodan, un ouvrage également lorrain c'est l'histoire de la duchesse Antoinette de Guise.

Le marquis de Pimodan suit la grande aïeule des Guise dans son mari, dans son fils, dans son petit-fils, animant elle-même de son noble souffle toutes ces grandes âmes et veillant jalouse à l'honneur de sa maison, aux traditions héroïques d'un grand nom catholique.

Le mari de la duchesse Antoinette, c'est le duc Claude de Guise, l'ami de François Ier, qui, à dix-huit ans général des lansquenets, se couvre de gloire à Marignan et reste pour mort sur le champ de bataille; qui, en Navarre, prend d'assaut Fontarabie; qui bat les impériaux à Joinville sous les fenêtres de son château Lorrain, qui fait lever le siège de Péronne; qui vit et meurt vaillamment, chrétiennement, charitablement, en grand seigneur et en grand soldat.

La duchesse Antoinette donne cinq de ses

enfants à l'Eglise, dont deux filles au cloître, un fils à l'Ordre de Malte, un, le cardinal Charles, au siège de Reims, un autre au siège d'Albi. Sa fille aînée épouse le roi Jacques d'Ecosse et devient mère d'une reine de France, Marie Stuart.

Mais l'orgueil de sa maison est son fils aîné, François, le deuxième Guise, « monsieur de Guise le Grand. »

Celui-ci délivre Metz-la-Pucelle, s'empare de la vieille forteresse anglaise, Calais, enfin rendue à la couronne de France, prend Thionville, bataille partout pour le roi et pour le nom catholique. On lui a reproché le massacre des protestants de Vassy, le premier acte de la longue guerre civile qui a ensanglanté notre pays : sur son lit de mort, quelques instants avant de paraître devant Dieu, il a juré publiquement qu'il n'était pas responsable du sang répandu. Champion du culte héréditaire et national, vainqueur des réformés, il tombe sous la balle d'un assassin, il meurt en pardonnant, et le parlement de Paris condamne Coligny comme l'inspirateur du crime.

La duchesse Antoinette n'obtient pas l'exécution de la sentence ainsi portée contre Coligny. Son petit-fils, le troisième Guise, devient à quatorze ans chef de sa maison, et plus tard venge son père en faisant exécuter sur Coligny la sentence du Parlement. Mais ses ordres sont dépassés; avec le sang de Coligny coule dans la nuit cruelle de la Saint-Bathélemy le sang des innocents. Le jeune duc de Guise, chef des catholiques, sauve de la mort les huguenots qu'il peut recueillir en leur

ouvrant toutes grandes les portes de son hôtel.

C'est peu après que s'éteint à Joinville la duchesse douairière, laissant son petit-fils à la tête de la Ligue formée par les catholiques contre la révolte protestante, et avant que l'odieux meurtre de Blois n'ait tranché les brillantes destinées de la famille.

La duchesse douairière a vécu au milieu de ces fortes âmes, elle les a façonnées, et son historien non content d'esquisser le rôle des siens, dans la politique et sur les champs de bataille, avec un humour de Saint-Cyrien, avec une impartialité de sage, nous la montre elle-même à son noble foyer, ferme et généreuse, épouse et mère, haute et grande dans sa conduite et dans ses leçons.

Un jour, les jeunes princes emportés par l'ardeur de la chasse poussent leurs chevaux dans les labours ensemencés. La duchesse l'apprend. Au repas suivant il n'y avait pas de pain sur la table. Les princes s'en étonnent. — Mes enfants, leur dit la duchesse, il faut bien économiser le blé, puisque vous détruisez la moisson future!

Uu autre jour, son mari, le duc Claude, remarque une jolie vassale et se montre assidu chez elle. La duchesse l'apprend. Elle se garde de tout reproche; elle se contente de faire descendre en ville les meubles les plus riches du château, commandant qu'on ornât de tentures, de fauteuils, d'argenterie somptueuse et de linge éclatant le logis de la jeune fille courtisée par son mari. Celui-ci tombe au milieu du déménagement. — Qui donc, s'écrie-t-il, a porté tout cela ici? —

Monseigneur, répond un ouvrier, madame la duchesse sachant que votre Altesse se rendrait dans cette maison, n'a pas voulu souffrir qu'elle y fût privée de nulle des choses qui lui sont nécessaires!

Les chroniqueurs ajoutent que cette leçon porta, que le duc sollicita et obtint son pardon, que même il porta depuis lors au bras gauche un bracelet de fer qui le mordait assez durement et lui rappelait sa faute.

Ces détails minimes intéressent singulièrement chez des personnages qui ont joué un si grand rôle. On aime à les suivre, avec le marquis de Pimodan, jusque dans leur intérieur considérable, mais réglé, dans leurs cérémonies pompeuses, dans leurs jardins, dans leur salle à manger : à reconstituer, avec l'historien, le menu de leurs repas et leurs ajustements.

Ceux de la duchesse sont d'ordinaire fort simples, et unis, à la suite de son veuvage. C'est le caractère dominant de la grande époque lorraine que cette fermeté des cœurs inspirant à côté de la magnificence, ou après elle, l'abnégation, et jusqu'à la pieuse rudesse envers soi-même. Ainsi la duchesse de Guise voit sa belle-mère prendre le voile chez les Clarisses, dormir vingt-sept ans sur une planche, récurer les chaudrons du couvent comme fera plus tard la carmélite fille de Louis XV, et mourir comme elle en odeur de sainteté. Ce mélange d'éclat et de simpicité n'est pas seulement le caractère de la vie privée, chez les Guise, il inspire leurs actes publics et le marquis de Pimodan explique bien, je crois, le secret de leur

immense popularité dans les provinces et à Paris, quand il représente ces héros catholiques, ces favoris de la fortune et du peuple, jalousés par les rois et les grands, mais toujours appuyés sur l'ouvrier, sur la marchande des rues, sur le gamin qui fait les ovations, toujours empressés à l'aumône et à la poignée de main, au salut et au sourire, portés par les petits, les aimant, et comprenant admirablement l'instinct des masses, sans rien sacrifier des idées nobles et privilégiées. Pendant soixante-dix ans le peuple de France catholique et royaliste chercha dans ces princes aimés le soutien de la dynastie chancelante, son soutien contre elle-même, contre les intrigues qu'elle laissait monter jusqu'à elle.

Aussi l'image de la femme forte qui fut l'âme de la maison de Guise est à tous les points de vue l'une des plus attachantes qui se puissent rencontrer dans notre histoire. En nous révélant sa compatriote, le marquis de Pimodan a bien mérité de la Lorraine et apporté une pierre précieuse au lent et grandiose édifice de notre histoire nationale.

Et devant certaines pages émues, toutes vibrantes du sentiment miliaire, toutes pleines de guerre et toutes pleines de foi, l'esprit rapproche involontairement ces gloires d'autrefois et les gloires d'aujourd'hui ; un mirage éclatant confond les deux époques : les rayons d'une même auréole semblent illuminer les grands guerriers catholiques du XVI^e^ siècle et le père de leur historien, le héros catholique de Castelfidardo !

Monseigneur Augouard

MONSEIGNEUR AUGOUARD

A dis-sept ans, ce martial Poitevin prenait la veste grise des zouaves pontificaux et participait crânement à la défense de la patrie, aux héroïques exploits de la « Bande à Charette. » Quand il dépose le fusil, c'est pour prendre la robe du missionnaire africain : il a trente-huit ans à peine aujourd'hui, et ce qu'il a fait tient du prodige.

Ami intime, ami dès le berceau d'un autre prêtre de son pays, bien connu à Paris, l'abbé Frémont, il a semblable aspect, même noblesse dans l'allure, même franchise dans le regard, même netteté dans l'organe, même simplicité droite et séduisante.

Membre de la congrégation du Saint-Esprit, capitaine dans cette petite armée de la foi qui pénètre par l'ouest le Continent noir, tandis que les religieux du cardinal Lavigerie le pénètrent par l'est, il a eu cette fortune et ce courage de porter, d'établir à quatre cents lieues de la mer, presqu'au centre africain, le nom, la langue, les bienfaits de la mère-patrie. Ses confrères de Libreville et de Loanda évangélisent la côte : lui, chargé de l'intérieur a pour domaine l'extrémité du Congo

français, la contrée du fleuve Oubanghi, affluent du fleuve du Congo; affluent qui sépare au nord, les territoires belges des territoires français.

Pour pénétrer dans sa Mission, il faut d'abord débarquer aux bouches du Congo; mais on sait que les bateaux ne peuvent remonter ce fleuve parce qu'en arrivant à la mer il se hérisse de rochers et de cataractes; il ne devient navigable qu'à Brazzaville, c'est-à-dire à cent lieues de l'Atlantique. Force est donc de longer d'abord le fleuve pendant cent lieues, en suivant à pied un sentier de montagne très difficile. Les fatigues de cette longue marche n'ont pas permis jusqu'à présent au Père Augouard d'emmener avec ses religieux des religieuses françaises. A Brazzaville, le fleuve devient navigable : il n'y a plus que trois cents lieues à faire en bateau, sur le Congo et sur l'Oubanghi, pour arriver à Saint-Paul, poste extrême de la Mission, établissement le plus éloigné des côtes. Ce trajet, le Père Augouard l'accomplit dans sa chaloupe à vapeur, en tôle d'acier, le *Léon XIII*, qu'il a fallu transporter à dos d'hommes, morceaux par morceaux, de la mer à Brazzaville, et qui maintenant promène fièrement le drapeau tricolore sur le cours de l'Oubanghi, au milieu des forêts équatoriales et des peuplades sauvages.

De quoi vivent les missionnaires français, dans ce centre africain? Ils tuent les hippopotames, les jeunes de préférence, et, comme il n'y a pas de sel, on fume la chair de ces animaux pour la conserver; il paraît qu'elle est fort mangeable. Il

y a bien aussi la viande de crocodile, mais elle sent horriblement le musc, et la viande de l'éléphant, mais elle est coriace, sauf la trompe qui est délicate. Faute de mieux, on mange les singes; mais c'est un pis aller.

Quels sont les nègres auxquels ont affaire les prêtres français? D'assez vilaines gens pour le moment. Les riverains de l'Oubanghi, vers sa jonction avec le Congo, se contentent de manger de l'homme, les jours de fête, à certains anniversaires, en manifestation de joie extraordinaire... C'est comme qui dirait le régal du dimanche. Mais, plus loin, aux environs de Saint-Paul, les noirs sont de féroces anthropophages : ils tuent couramment de jeunes esclaves et les débitent par morceaux frais ou fumés. Ils sont voraces et se nourrissent de tous les animaux, y compris les rats et les serpents; mais ils ont un faible avoué pour la chair humaine, et en font une consommation prodigieuse. Quand les missionnaires essayent de leur faire comprendre l'horreur de cette abominable nourriture, ils répondent, en se léchant les lèvres, qu'on voit bien que les blancs ne savent pas ce que c'est. Il arrive que par bonne amitié, on offre aux missionnaires un bras ou une jambe prêts à cuire. Il y a des morceaux de choix. Un jeune noir qu'on essayait en vain de catéchiser déclarait, avec la béatitude des souvenirs attendris, que la peau du ventre est un mets incomparable! Les missionnaires français vivent donc au milieu d'un véritable carnage continuel et organisé. Le personnel militaire du poste de Saint-Paul a même

été mangé presque tout entier, il y a peu de mois; aussi est-ce là précisément que le Père Augouard s'établira de préférence, dès son retour!

Ces barbares qui vivent sans travail, échangent leur ivoire contre des bimbeloteries d'Europe : ils ont beaucoup d'ivoire, non seulement parce qu'ils chassent actuellement l'éléphant avec âpreté, mais parce que leurs pères ont toujours fait de même sans pouvoir alors écouler le produit de leurs chasses. L'ivoire autrefois parvenait lentement de village en village, par échanges successifs, en deux ou trois ans, jusqu'aux traitants européens de la côte. Aussi en reste-t-il dans les gourbis un stock assez considérable qui s'écoule aujourd'hui moins difficilement. Mais si le commerce de l'ivoire est actif, celui de l'homme comestible, de l'homme jeune l'est bien davantage. C'est la barbarie proprement dite, dans sa naïve abomination, que ne corrige aucune pratique religieuse très précise. La langue du crû a bien un mot pour désigner l'âme, l'esprit, quelque chose d'immatériel qui se sépare du corps à la mort; il y a bien aussi un rite funéraire, des offrandes de victuailles aux morts : mais à cela se borne la manifestation religieuse : la matière seule règne avec la force, et l'instinct animal.

Au milieu de ses jolis paroissiens, qu'a tenté, qu'a fait avec un très petit nombre de compagnons européens, le père Augouard?

Successivement, et dans différents postes, échelonnés sur la rive du large Congo, puis du large Oubanghi, il s'installe. En débarquant, il plante

deux huttes en torchis, surmontées du drapeau français : l'une sera l'école; l'autre sera l'hôpital.

Les écoliers ne manquent pas, le Père les achète; c'est du bétail sur pied dont on fait commerce ordinaire pour l'abattoir et le garde-manger. A ces petits noirs, tout heureux d'apprendre qu'ils ne seront pas rôtis, il enseigne le français, les métiers, la morale et la religion. Il trouve parfois des intelligences ouvertes. Ces négrillons, qui deviendront un jour les ouvriers de la civilisation parmi leurs frères, menuisent en attendant et forgent, et défrichent la forêt, et apprennent la culture, et manœuvrent et entretiennent la machine à vapeur du *Léon XIII*. On leur parle du ciel et de la France. On éveille leur âme endormie. On en fait des hommes.

Quant à l'hopital, il est plein dès la première heure. Les noirs ne mangent pas les vieux et les malades; ils s'en débarrassent en les jetant n'importe où. Ces abandonnés accourent à l'hôpital des blancs, et le Père, devenu médecin, les nourrit, les soigne, les guérit, les console, leur révèle les réparations divines après les douleurs du présent.

Et, peu à peu, l'action de la Mission rayonne aux alentours. Des négrillons chrétiens épousent des négrillonnes chrétiennes; un germe de civilisation s'infiltre dans ces villages de brutes; l'idée de justice et d'humanité, la langue française, le goût du travail, pénètrent dans cette mystérieuse Afrique équatoriale. Alors, laissant à quelqu'un de ses confrères la tâche commencée, le Père pousse plus loin.

Et notez que c'est avec l'or français que s'accomplit le travail de cet apôtre français; car l'œuvre internationale de la Propagation de la Foi, qui le soutient avec une miette de ses six millions annuels, s'alimente, pour les deux tiers, à l'aide de la charité française, et le gouvernement français lui-même se montre sympathique à cet intrépide qui sert si utilement l'influence et les progrès de notre pays au Congo.

Mais, direz-vous, ce jeune prêtre poitevin a donc la vocation d'être mangé? Mon Dieu, la chose a failli lui arriver, et il ne se dissimule pas les chances de l'avenir, mais elles s'améliorent, car il atteindra bientôt quarante ans, l'âge où diminue notablement la valeur du missionnaire, au point de vue comestible.

Au banquet de son sacre épiscopal, je lui ait dit :

Monseigneur,

« Si je n'eusse eu qu'un titre à prendre la parole au milieu d'une assemblée si considérable par le mérite et par les dignités, je me serais dérobé. Si je ne me fusse trouvé que deux titres à cet honneur, j'aurais encore hésité peut-être. Mais j'en ai trois, et cela me donne du courage.

« C'est d'abord le zouave pontifical qui boit au pontife d'aujourd'hui, autrefois son frère d'armes. Au nom de notre régiment, Monseigneur, dont l'héroïque chef m'approuvera, j'en suis sûr; au nom de ceux, qui comme vous, ont porté la chère veste grise, laissez-moi vous dire que nous sentons tous l'honneur insigne fait à l'un des nôtres, parce

que nous demeurons, à travers la vie et la mort, la famille unie d'autrefois, la famille sacrée dont le sang de nos bien-aimés martyrs a cimenté le lien !

« Et puis, c'est encore l'écrivain qui vous salue.

« La presse, Monseigneur, c'est une des voix de la patrie; et je suis assuré de n'être désavoué par aucune plume française quand je remercie le vaillant patriote qui a porté si loin le nom de la France !

« Nous savons, Monseigneur, que sur la hutte de torchis, votre palais épiscopal, flotte fièrement le drapeau tricolore, et que vous l'implantez avec la croix au centre du continent noir, comme le fait depuis si longtemps la congrégation dont vous êtes l'honneur, la première à l'assaut, la plus acharnée dans l'œuvre de l'expansion française sous l'équateur !

« En troisième lieu, c'est l'ami qui lève son verre au nouveau consacré. Vos amis, Monseigneur, ce sont tous ceux qui vous ont approché ; car il est impossible de connaître la droiture, l'élévation, la simplicité de votre nature, de votre caractère sans se sentir entraîné par une sympathie sincère, sans souhaiter une place dans votre cœur. Je l'ai, et j'en remercie Dieu.

« C'est donc le frère d'armes, Monseigneur, c'est l'écrivain, ce sont vos amis présents et absents, ceux de Poitiers, de Paris, de Rome et d'Afrique, qui souhaitent voir longtemps briller en vos vaillantes mains la houlette que vos anciens dans le pontificat vous confiaient tout à l'heure. Puissent

les anges de l'apostolat aplanir devant vous les obstacles! Puissent-ils vous épargner l'appétit de vos diocésains, si formidable, dit-on! Et veuille Dieu vous donner longue force et long courage pour le service de l'Eglise, pour le service de la patrie! »

Après quoi nous nous sommes embrassés de bon cœur; et le lendemain matin, à Notre-Dame des Victoires, il donnait à ma fille et à son fiancé les prémices de ses bénédictions épiscopales.

Le roi et la reine de Naples

LE ROI ET LA REINE DE NAPLES

I

C'est, le 3 février 1859, que fut solennellement ratifié à Naples leur mariage, célébré par procuration le 8 janvier précédent, à Munich, dans la chapelle royale, où S. A. R. le prince Luitpold et l'ambassadeur extraordinaire des Deux-Siciles, le comte Guillaume Ludolf, avaient représenté l'époux.

Celui-ci, qu'on nommait alors le duc François de Calabre, comptait vingt-trois à peine.

Naples, heureuse et fidèle, partagea sa jeune allégresse; car le peuple aimait son père, le sage et vertueux roi Ferdinand II, qui avait aboli les anciennes taxes sur la *mouture,* rétablies, depuis, par les envahisseurs piémontais; qui avait réduit de plusieurs milliers de ducats sa liste civile, et appliqué partout les règles d'une sage économie : le peuple aimait sa défunte mère, la sainte et charitable reine Marie-Christine, que l'Eglise a

déclarée *vénérable*, qu'elle élèvera demain sur ses autels.

Aussi le royaume tout entier s'associa-t-il aux joies de la dynastie, et salua-t-il avec bonheur l'épouse donnée à son prince héréditaire, la belle Marie Sophie-Amélie de Wittelsbach, la duchesse *en* Bavière, qui apportait souriante à la chaude Italie la grâce de ses dix-neuf printemps.

Elle avait quitté le 15 janvier le roi et la reine de Bavière, le duc et la duchesse Maximilien, ses augustes parents; séjourné quelques jours à Vienne, auprès de sa sœur l'Impératrice; et pris la mer à Trieste, le 1er février, à bord de la *Fulminante*, qu'accompagnait un autre vaisseau de guerre napolitain, le *Tancredi*. Le 3 février, elle débarquait à Bari, où l'attendait le roi Ferdinand avec le fiancé.

Il était deux heures de l'après-midi, mais un privilège exclusif concédé par le Saint-Siège aux Bourbons de Naples, permit que la messe fût dite en leur présence à cette heure tardive. Aussi la cérémonie nuptiale fut-elle aussitôt célébrée dans la grande galerie du palais de Bari, transformée en chapelle.

Pendant que l'archevêque de Bari unissait ce couple princier, Naples, impatiente, chantait le *Te Deum* devant les reliques de saint Janvier.

Ce furent vraiment les *noces de fleurs* sous un pavillon d'azur!

Mais les douleurs commencent aussitôt.

Le roi Ferdinand est frappé soudain d'un mal subit : la princesse Anne, héritière du grand duché

de Toscane, venue à Naples pour y assister à l'entrée solennelle de la nouvelle princesse héréditaire, y meurt, tout à coup, ainsi que la princesse Isabelle, fille du comte d'Aquila. Aussi les fêtes sont contremandées. Seule la clémence du Roi signale les noces de son fils. Tous les condamnés à mort sont graciés, sans aucune exception ; les condamnations à temps sont réduites; il est fait remise des amendes, et les deux tiers des procédures pénales en cours sont abandonnées. Les détenus politiques sont eux-mêmes rendus à la liberte, et embarqués pour l'étranger, tandis que leurs familles reçoivent d'importants secours.

Ah! comme elles ont pâli les roses de cette guirlande nuptiale, avec les fleurons de la couronne souveraine!

Trois mois se passent. Les époux d'hier, les voici rois déjà!

Ferdinand II, frappé d'un mal inexpliqué, dont les sectes révolutionnaires connaisent peut-être le secret, laisse en mourant son riant royaume miné cruellement par les complots du dehors!

Ensemble, François II et la jeune reine font le bien; ensemble, ils recueillent les acclamations de la reconnaissance... puis, soldats ensemble, ils luttent à Gaëte, les armes à la main, pour l'honneur et pour la patrie!

Hélas, ils ont sauvé l'honneur, mais la patrie a sombré ! Ce puissant royaume de Roger, d'Alphonse d'Aragon et de Charles III, dont l'autonomie avait résisté à deux siècles de domination étrangère, devint tout à coup une vulgaire

province confondue dans l'unité factice de la péninsule italienne.

Les Majestés déchues s'en vont demander à l'étranger, un exil digne et grave, une retraite discrète, un silence voulu !

II

Lui.

Il a cinquante ans : mais l'épreuve a blanchi déjà ses cheveux noirs, creusé de rides profondes son bienveillant et calme visage. Il parle sans phrases; il s'exprime simplement. L'auréole du malheur et la dignité d'une vie droite enveloppent tout son être. Il est de ceux-là, bien rares, que saluent leurs ennemis.

Il cause aimablement, on pourrait dire modestement.

De Gaëte il parle peu, si ce n'est pour nommer ses héroïques compagnons.

Le zézaiement italien disparaît ou s'oublie presque insensible sur ses lèvres. Il sont si empoignants ces souvenirs de la suprême sésistance !

Voici Bauco, un village piqué sur un pain de sucre. Tout autour, vingt-cinq mille hommes dans la plaine, bien armés, hurlant de colère et montrant le poing aux assiégés. Dans la place, une poignée de braves..., quelques-uns étaient français. On tenta, pour les déloger l'assaut et le bombardement. Mais la disposition des lieux et leur bravoure indomptable leur permit une résistance acharnée.

Savez-vous ce qu'il a fallu pour les dompter? La famine? non, ils en souffraient; mais n'eussent pas cédé. Ils se sont rendus... quand le plomb et la poudre leur ont manqué... Et même ont-ils obtenu de gagner en corps la frontière pontificale avec les honneurs de la guerre!... A la descende de leur nid d'aigles, on put les compter, ils étaient quatre cents! Voilà les soldats de François II.

Commence l'exil. A Rome, hors du palais Farnèse, on rencontrait peu le roi. Il vivait retiré, presque solitaire, fuyant la foule et les hommages.

Les étrangers qui voulaient l'apercevoir se rendaient aux cérémonies pontificales.

Le vendredi saint, à l'exemple du Pape, tous les souverains présents aux fêtes de Saint-Pierre, entendaient, debout et pieds nus, le chant de la Passion. Or, à cette époque (1868), tous les souverains présents étaient dépossédés, et le spectacle de ces grands, ne conservant qu'un seul de leurs droits perdus, celui de s'humilier solennellement devant Dieu comme aux jours de leur ancienne grandeur, impressionnait spécialement tous les témoins de cette scène.

Puis la Révolution envahit Rome elle-même, et les exilés cherchent un nouveau lieu d'exil : c'est Paris.

S. M. le roi des Deux-Siciles et de Jérusalem y vit, à l'hôtel Vouillemont, presque sans suite, et sans aucun apparat.

Paris est témoin de sa vie simple et régulière, d'une vie qui inspire le respect, d'une dignité qui jamais n'a failli, d'une charité qui jamais ne s'épuise,

d'une réserve que n'a lassée aucune provocation.

Autour de lui, quelques amis, silencieux et discrets; un cercle modeste et qui fuit l'éclat, une famille sincèrement pieuse, tendrement unie, subissant la volonté de Dieu, sans amertume, sans récrimination, sans faiblesse, étrangère à toute intrigue au dedans et au dehors, pratiquant la vertu sans pose et sans rumeur, comme sans défaillance.

III

Elle.

Elle aussi, Marie-Sophie, duchesse en Bavière, naquit pour un trône : l'une de ses sœurs est l'impératrice Elisabeth d'Autriche, l'autre est princesse héréditaire de Tour et Taxis, une autre encore est S. A. R. la duchesse d'Alençon.

Qui est-elle, et qu'a-t-elle fait?

A Gaëte, elle est l'âme de la résistance; elle est soldat aux côtés de son époux : on l'a vue sur le rempart, à toute heure, éclaboussée par la poussière que soulèvent les boulets, animant de sa présence, de sa martiale énergie les pointeurs et leurs servants, se riant du péril, relevant le moral des assiégés, plus grande encore sous la mitraille qu'aux jours brillants de son royal hyménée.

Cette allemande est italienne par la grâce, française par l'énergie, reine par le caractère.

A Rome, au premier temps de son exil.

La reine, qui fuyait toujours le bruit et la foule, et qui vivait au palais Farnèse dans une retraite

presque absolue, accepta cependant durant le carnaval, un balcon sur le Corso et prit part à cette guerre de bouquets, de bonbons et de poudre blanche qui se poursuit huit jours entre les balcons et les passants. On pense bien que la foule s'arrêtait nombreuse devant Sa Majesté. Au lieu de riposter aux fleurs par des dragées, la reine envoyait à ses agresseurs de petits objets gracieux qui descendaient du balcon par un long ruban, et qui n'atteignaient pas toujours leur but. Heureux les plus grands, les plus agiles! De gaies batailles se livraient entre les acharnés, qui voulaient tous emporter un souvenir royal!

Les gerbes de fleurs pleuvaient aux côtés de la jeune reine, un moment souriante. Ceux qui n'osaient jeter des bouquets en faisaient remettre par des porteurs. Enfin il en parut un, si grand, si gros, qu'il ne put pénétrer par la porte cochère de la maison où se trouvait la reine. Quelqu'un de sa livrée descendit et pria de sa part qu'on présentât le monstre à l'église voisine (San Carlo *al* Corso). En effet, le double portail fut ouvert, et le bouquet gigantesque put être déposé devant le Saint Sacrement.

Peu de jours après, la reine perdait un enfant : la ville entière, le Saint-Père, les pauvres, les riches, s'associèrent à sa douleur royale, avec une spontanéité significative.

La pauvre petite princesse a-t-elle emporté tout ce qui restait de gaîté, de bonheur, d'espérance dans l'âme de la reine exilée?... on le croirait... rarement depuis, le sourire a fleuri ses lèvres!

A Paris, la vie de Marie-Sophie se résume en trois mots : prier, donner, consoler.

Dans l'obscurité voulue où elle s'est enveloppée, cette femme jeune encore, cette reine auguste et vraiment grande, impose à tous une vénération sincère et profonde.

Vous ne la rencontrerez pas aux lieux où l'on brille, aux lieux où l'on s'amuse, aux lieux où sa grâce, sa bonté, son rang et ses malheurs rencontreraient un hommage mérité.

Chez elle, à l'église, ou chez les pauvres : voilà où elle est, et là seulement.

Une expression sérieuse et douce a remplacé les joyeux épanouissements de Naples, l'énergie de Gaëte et la condescendance gracieuse de Rome. Une résignation pleine de fierté et qu'illumine la charité, domine tous les actes, toutes les inspirations de cette vie découronnée.

Le duc de Chartres

LE DUC DE CHARTRES

Le duc de Chartres ! quelle vaillante et chevaleresque image évoque ce nom d'un soldat aujourd'hui désarmé ! Dans quel rayonnant éclair il s'est partout inscrit ! Comme il étincela sans défaillance au soleil des deux mondes, le fer de cette épée royale que fatigue aujourd'hui l'oisiveté du fourreau ! Un mot, le plus noble de la langue, parce qu'il rassemble tous les sacrifices avec toutes les gloires, un seul mot, — Soldat — résume cette vie sans peur et sans reproche, ce type séducteur et vivant, qui évoque la fanfare des camps, avec tous les vibrants souvenirs de l'héroïsme prodigué !

Education de soldat; jeunesse de soldat; pleine expansion de la carrière : voilà toute la vie du prince, jusqu'à l'heure néfaste, où la sottise et la haine se sont associées, pour lui arracher des mains sa chère épée.

Un regard d'ami respectueux sur chacune des trois époques.

I

Enfant, son âme s'éveille, énergique et militante, aux chauds rayons d'une âme forte et sereine,

celle d'une courageuse mère. La duchesse d'Orléans avait distingué, dès la première heure, la vocation spéciale de son second fils : elle s'appliqua chèrement à développer les fières et bouillantes facultés qui germaient spontanément au cœur de son Robert, à la fois si impétueux et si tendre.

D'abord, les exemples qu'elle donne en personne à ses deux petits orphelins sont bien faits pour graver dans leurs cœurs d'enfants le plus indomptable courage. Le duc de Chartres avait huit ans, il était malade, quand, au plus fort de l'insurrection menaçante, au bruit de la fusillade, la duchesse d'Orléans entre dans sa chambre, le prend par la main en même temps que son frère, traverse les galeries des Tuileries, et s'arrête sous le portrait de leur père, disant avec calme : « C'est là notre vraie place pour mourir! » Peu après, l'enfant se sent saisi par deux bras qui le soulèvent et l'enveloppent dans un manteau; porté par M. Scheffer, derrière la vaillante veuve qui tenait son fils aîné par la main, il traverse le jardin, la place et le pont Louis XV, arrive à la Chambre des députés. Là, une poussée de la foule arrache les enfants à leur mère, et, pour sa part, le duc de Chartres ne rejoint la duchesse que deux jours après, chez le comte de Montesquiou, au château de Bligny, près d'Orsay, première étape de l'exil! Mais, avant d'être séparé violemment de cette femme héroïque, il avait pu l'entendre revendiquer elle-même, au milieu des insurgés, les droits du comte de Paris, il avait pu la voir, debout au pied de la tribune, braver, sans pâlir, les vociférations

de la canaille, et les fusils braqués contre sa poitrine.

Ces leçons de vaillance se continuent dans l'exil, à Ems, à Eisenach, en Angleterre : elles rencontrent chez le duc de Chartres une nature énergique et ardente. Sa mère remarque qu'en traversant la Manche, il a souffert de la mer comme son aîné, mais que, lui, a montré « une fureur peu contenue contre un mal dont il ne voulait pas accepter l'inexorable pouvoir ! » Deux ans plus tard, l'enfant accompagne en Suisse la duchesse d'Orléans et le comte de Paris. Aux environs de Lausanne, leur voiture verse dans un torrent. Les jeunes princes se dégagent d'un bond ; ils voient alors leur mère évanouie, l'épaule brisée, le corps déjà presque submergé ; ils pourvoient à son difficile sauvetage, il cherchent un véhicule, ils la transportent à la ville, sans s'abandonner au trouble, avec un précoce et courageux sang-froid qui frappe tous les témoins !

Toujours c'est la fermeté, c'est l'action que prêche, qu'enseigne la mère exilée. Une fois, c'est le volume de Polyeucte que les visiteurs de la princesse trouvent ouvert sur la table de famille, à Kitley, sa villa du Devonshire. Un autre jour, les yeux de la duchesse d'Orléans tombent sur le bureau du duc de Chartres et rencontrent parmi les livres du programme classique les *Essais de Nicole :* « Oh ! s'écrie-t-elle, je n'aime pas ce livre pour les jeunes gens ; il détache trop tôt de la vie, et rend incapable de l'action. »

Cette vaillante culture maternelle, secondée par

les leçons militaires du général Trézel, porte ses fruits : le duc de Chartres atteint à peine quinze ans que la duchesse d'Orléans peut rendre de son fils ce témoignage : « Robert commence à mêler la maturité à la pureté enfantine; et sa nature vive, véhémente parfois, est modérée par la sagesse, qui s'accroît de jour en jour. Vous me direz : « Vous vous aveuglez sur vos fils. » Je vous assure que non : ce n'est pas être aveugle que de reconnaître les bénédictions que Dieu nous accorde au milieu des souffrances ! »

A dix-huit ans le jeune prince tombe malade, dans la villa un peu sombre de Cranbourne-House qu'habitait sa mère près de Richmond. La duchesse, déjà brisée par bien des douleurs et bien des émotions, épuise, le jour et la nuit, ses dernières forces auprès du lit de son fils. Elle a la joie suprême de le guérir; mais, elle-même, expire doucement quelques jours après.

Confirmant, dans son admirable testament, les enseignements de toute sa vie : « Je recommande, écrit-elle, je recommande à mes fils de ne jamais oublier que la crainte de Dieu est le commencement de toute sagesse, qu'elle est un guide et une lumière dans la prospérité, et un appui dans l'infortune, qu'ils restent fidèles aux préceptes de leur enfance !... que la France retrouve en eux les qualités chevaleresques de leur père ! »

Et, en ce qui concerne spécialement son second fils : « Je compte sur la sollicitude maternelle de la reine pour la prier d'accepter la tutelle de mon fils bien-aimé le duc de Chartres. Je désire que mon

fils aîné, du jour où l'âge légal le lui permettra, prenne part au conseil de famille chargé de veiller sur les intérêts de son frère cadet. »

Au futur soldat qu'elle avait fièrement, noblement préparé, pour le service de la France, elle faisait un double legs, bien significatif, elle laissait le nécessaire d'armes et le livre de prières du duc d'Orléans! Puis, aux souvenirs de famille, aux bijoux nommément destinés à la future duchesse de Chartres, elle joignait spécialement des tableaux militaires, une toile de Vernet, une de Dauzats, une aquarelle de Lamy, *La Revue des Chasseurs d'Orléans aux Tuileries.*

Après six mois donnés à sa sainte grand'mère la reine Marie-Amélie, Robert d'Orléans quitte les siens et l'Angleterre. Tandis que son aîné part pour l'Espagne, lui, va demander à l'école de Turin le complément officiel de son éducation militaire. Il passe heureusement les examens d'admission; il revêt joyeux la tenue de l'Ecole; il est présenté par le général directeur à ses nouveaux camarades : on se tutoie dès la première heure. Le voici près du but, au vestibule de la grande famille militaire. A l'Ecole, il passe caporal, puis instructeur.

Mais voici mieux encore : la poudre va parler, la guerre est déclarée entre l'Autriche et le Piémont; il faut des officiers; un décret royal abrège les délais, admet prématurément aux examens de sortie les élèves-officiers. Robert d'Orléans obtient au concours le numéro *deux*. Il est nommé sous-lieutenant dans Nice-Cavalerie! Le rêve chevaleresque

de son enfance se fait vérité! Et, comme il serre son bienheureux brevet sur son cœur, le souverain l'appelle, l'invite gracieusement à choisir un cheval de guerre dans les écuries du palais. Le nouveau sous-lieuteaant saute sans hésiter sur un fougueux animal, à robe d'argent, et, dans l'ivresse du premier uniforme, s'élance au-devant d'un bataillon allié, le premier qui ait passé les Alpes, qui franchit à cette heure même les portes de Turin. Il vole, car il a reconnu les sonneries des clairons français, car il a aperçu les trois couleurs de la Patrie! Et le cœur du jeune exilé bondit dans sa poitrine, car Dieu lui donne à la fois une épée, et la perspective toute proche du combat, et cette joie suprême, inattendue, de trouver à ses côtés sur les champs de bataille, la France bien-aimée, ses soldats, son drapeau!

II

Voici la seconde période. A la forte et complète éducation de l'enfant-soldat vont succéder les débuts militaires, les obéissantes ardeurs du jeune officier.

Son régiment s'avance jusqu'aux rives de la Sésia; il occupe les avant-postes du côté de Verceil, il est engagé tout un jour vers Borgo. Le duc de Chartres paie brillamment de sa personne; le capitaine Brunetta est tué à ses côtés; lui-même fait prisonnier de sa main un officier autrichien qui portait des dépêches. Les jours suivants, il combat côte à côte avec les français, à Palestro et

ailleurs : le feu de l'ennemi rapproche ceux que l'exil a séparés !

Un jour, un officier de l'armée piémontaise arrive en mission au camp des alliés de France. Il est reçu par le colonel Chabron. Celui s'étonne que dans le Nice-Cavalerie on parle si purement le français.

— Mais je suis votre compatriote, mon colonel !

— Un compatriote ! Sous cette uniforme étranger ?

— Je suis exilé, mon colonel.

— Quel est donc votre nom ?

— De Chartres.

Ce nom évoque chez le vétéran subitement ému les gloires militaires de l'Afrique, le souvenir d'une famille qui l'a conduit au feu.

— A la mémoire de votre père, dit-il, en présentant son verre !

— A la France ! mon colonel, répond gravement le sous-lieutenant.

Et il serre la main vaillante qui lui est tendue, tandis que les cœurs des deux soldats battent à l'unisson.

Cependant Robert d'Orléans conquiert, dans le rang, à la pointe de l'épée, ses grades un à un. Ses compagnons l'aiment pour la rondeur de sa camaraderie : ses généraux, Fanti, Cialdini, Cugia, Menabrea, admirent l'élan de sa bravoure. Et quand la Lombardie est conquise, quand la campagne s'achève à Milan, sous les pluies de roses, c'est comme capitaine, décoré de la médaille d'Italie que le prince partage fraternellement le riant triomphe décerné aux français.

Mais ce rang si ardemment souhaité dans la famille militaire, voici que Robert d'Orléans y renonce soudain, rentrant au fourreau cette chère épée dont il est si justement fier ! C'est que la Lombardie offerte par les français victorieux à la couronne de Piémont n'a pas satisfait les appétits éveillés ; c'est que, débarrassé par nous de l'Autriche, le Piémont insatiable se tourne maintenant vers d'autres voisins plus faciles à dépouiller ; c'est que Victor-Emmanuel porte la main sur le patrimoine du Saint-Siège ! Or le soldat français c'est le chevalier du droit et de la justice, le défenseur historique de la faiblesse et de l'Eglise menacée ! Lamoricière, Charette et Pimodan ne pouvaient rencontrer, parmi leurs adversaires, parmi ceux de la Papauté, un fils de la maison de France ! Le brillant officier sarde le comprend mieux que personne ; et quelles que soient les larmes de son amertume, il rengaîne silencieux, il renonce à l'ivresse des armes, dès que son armée d'adoption se tourne contre Pie IX. Le jour où les Piémontais pénétraient dans les Marches, violaient la frontière des Etats de l'Eglise, le capitaine de Chartres, avec l'assentiment de sa tutrice Marie Amélie remettait respectueusement sa démission aux mains du ministre de la guerre. L'unanimité des regrets, des chaleureuses sympathies qui se manifestèrent hautement dans les rangs de la cavalerie sarde honore singulièrement le soldat exilé qui lui avait demandé l'hospitalité. Le roi reconnaissant promit au jeune étranger que son armée lui demeurerait toujours ouverte. Cette promesse eut peu

d'effet ; on sait que Victor-Emmanuel montra généralement peu de mémoire.

Pour tromper les ennuis de son inaction, l'impatient officier entreprend alors, aux côtés de son frère le comte de Paris, le voyage d'Orient. Après l'Egypte et le désert du Sinaï ils parcourent cette Syrie, qui est nôtre par le sang de nos Croisés, par le sillon de nos missionnaires, par l'or de notre aumône, et par le prestige de la protection franque sur les Saints-Lieux. Le Liban accueille avec allégresse les petits-fils de saint Louis. Les populations entières les escortent militairement de village en village ; les hommes sur leur passage font parler la poudre ; les femmes brûlent de l'encens sur les plateaux antiques et répandent des essences odorantes ; les files de prêtres maronites viennent au-devant d'eux, le cierge à la main. Et les jeunes voyageurs admirent l'héroïsme de ces pauvres montagnards, amis séculaires de la France, héroïquement fidèles au culte que leur ont laissé nos pères. Témoins impuissants du crime, ils voient avec une poignante émotion les libanais éperdus protester de leur foi jusque sous le couteau des Druses !

L'année suivante le duc de Chartres suit encore son frère, cette fois en Amérique, et, à sa grande joie, il redevient soldat. Partis en effet, en simples touristes, pour New-York, les princes débarquent au bruit du canon et des armées qui s'entrechoquent.

Une querelle sanglante divisait en deux camps ennemis la grande République américaine. Le sud, estimant ses intérêts inconciliables avec la

législation du nord, réclamait son autonomie séparée ; tandis que le nord prétendait maintenir par force le vieux lien fédéral avec des frères récalcitrants. D'un côté, les commerçants de New-York voulaient faire tout-à-coup libre citoyen le nègre, que pratiquement ils traitent en paria. D'autre part, le vieux patriciat créole du sud voulait maintenir le lien du servage qui attachait encore le nègre à la plantation, dans la dépendance adoucie de la famille patriarcale. Entre les deux partis, guerre à mort! Les princes jeunes et pleins de courage, ne peuvent rester spectateurs désintéressés dans la lutte ardente qui déchire un grand peuple sous leurs yeux. Comment laisser échapper une occasion d'aller au feu! Le nord combat pour l'abolition de l'esclavage; sa cause a donc les dehors de la justice et de l'humanité; elle doit naturellement séduire les âmes chaudes et généreuses des jeunes arrivants d'Europe; c'est elle qu'ils embrassent, offrant au président Lincoln leur concours militaire. Le secrétaire d'Etat, M. Seward, s'empresse de répondre qu'ils sont admis sous le drapeau fédéral, attachés à l'état-major du général Mac-Clelan, sans être astreints à l'engagement, ni au serment, sans être inscrits sur aucun état de solde.

Le spectacle qu'offrirent au duc de Chartres, officier régulier sorti d'une école militaire, les armées américaines ne laissait pas que d'être bizarre. Le prince de Joinville, qui a assisté, comme ses neveux, à la guerre de Sécession, a tracé un pittoresque tableau de ces champs de

bataille où les crieurs circulaient, vendant aux combattants le *New-York-Herald;* de ces régiments, levés par des colonels improvisés, administrés isolément, composées de volontaires décidés à faire surtout leurs volontés, conduits par l'accord général plus que par l'impulsion personnelle du commandement, où les rapports sont si égalitaires que le colonel n'inflige pas les arrêts au sous-lieutenant, sans l'assurer de son respect très humble, et qui, malgré tout, présentent, dans leur particularisme outré, un ensemble martial, une force réelle, des qualités militaires incontestables.

Quoi qu'il en soit, le jeune officier sarde rentrait ainsi dans son élément naturel, la guerre. A l'armée du Potomac, il passe son temps dans les avant-postes, risquant sa vie avec un courage téméraire et le plus crâne entrain; tantôt employé à rétablir hardiment entre les ailes de l'armée les communications coupées; tantôt envoyé en périlleuses reconnaissances et ramenant de nombreux prisonniers; tantôt sabrant au plus fort de la mêlée, comme à Graine's Hill; et tantôt seul, à découvert, s'exposant, cible vivante, au feu des tirailleurs ennemis, comme le soir de Williamsburg.

Un jour, à Peeks-House, non loin de Washington, il faisait une reconnaissance avec quelques cavaliers; il surprend un avant-poste ennemi qui se replie jusqu'à une maison isolée et s'y retranche à la hâte. Le duc de Chartres s'élance pour donner l'assaut; l'ennemi le laisse approcher, puis l'accueille, à vingt mètres, par une fusillade nour-

rie; chaque fenêtre vomit un feu rapide : les assaillants sont décimés; le capitaine Wilson tombe à la droite du prince : la neige à ses côtés est toute rouge de sang. Loin de reculer, il ramasse la carabine d'un mort, se précipite avec les siens contre les portes barricadées, les enfonce, et pénètre dans la place avec un si furieux élan, que l'assiégé déconcerté, hésitant, expie chèrement les les pertes de l'agresseur, et se rend à merci, après un rude combat corps à corps. La carabine que le prince saisit à terre, dans cette chaude action de Peeks House est demeurée entre ses mains, et je gagerais qu'elle n'est pas l'arme la moins choyée de ses belles panoplies.

Enfin, la fièvre qui décime l'armée campée près des marais de Richmond, le terrasse à son tour : il reçoit l'ordre de se rendre à Washington où l'attendaient les soins nécessaires. Il obéit et se met en route. Mais, à peine est-il à quelques milles du camp, qu'il entend derrière lui le canon. On se bat donc! Il domine son mal, il rebrousse chemin; sans vouloir rien entendre, il rejoint ses compagnons, il se bat comme un lion aux côtés du général Porter.

Cependant, l'armée de Potomac, après avoir échoué devant Richmond, dut se replier; sa première campagne se terminait par une retraite forcée. Ramenée sur les bords du James-River, elle mit six mois à se réorganiser. Plus tard, elle concourut aux triomphes définitifs du nord. Mais, pendant qu'elle séjournait près du James-River, le duc de Chartres dut encore une fois

quitter l'uniforme. Il consomma ce nouveau sacrifice dix mois après son admisson, le 2 juillet 1862. Cette fois encore, ce fut une patriotique délicatesse qui lui arracha sa chère épée. L'empereur Napoléon III venait de s'engager dans l'expédition du Mexique, provoquant aux Etats-Unis la plus violente irritation. La surexcitation de l'opinion publique y semblait présager une prochaine rupture avec la France, que l'on jugeait avec sévérité. La situation de deux volontaires français, peu suspects assurément de partager en rien les responsabilités du régime impérial, n'en était pas moins difficile au milieu d'un courant très agressif, au milieu de colères qui n'admettaient peut-être pas toujours la distinction utile entre la France et son gouvernement. D'ailleurs, la seule perpective d'un désaccord possible entre leur pays et le gouvernement fédéral, leur marquait le devoir de l'éloignement. Le général Mac-Clelan approuva la décision qu'ils lui communiquèrent à ce sujet, et les deux officiers s'embarquèrent pour l'Europe, en prenant de leurs chefs, de leurs camarades, le plus affectueux congé, en recevant les félicitations du général en chef, qui, on le sait, a rendu plus tard, de leur conduite militaire, le plus explicite, le plus élogieux témoignage.

Le sort semblait s'obstiner à combattre la vocation militaire du duc de Chartres, si prononcée, si éprouvée déjà. Au moins voulut-il, puisqu'il ne pouvait porter l'épée, consacrer ses loisirs forcés aux études spéciales d'un soldat, se préparer mieux encore aux devoirs militaires qu'il attendait de la

France, avec une indomptable espérance. Il entreprend de longer la rive allemande du Rhin, jetant « un regard d'envie » sur la rive française qu'il ne peut fouler, suivant pas à pas la trace de nos exploits historiques, et saluant sur place les gloires militaires de la patrie, à toutes les époques et sous tous les régimes. Il a écrit les impressions ressenties sur ce long champ de bataille, parallèle au grand fleuve, avec une simplicité toute franche et l'exactitude technique d'un soldat racontant l'héroïsme de ses anciens.

Marchant vers le nord, l'explorateur descend avec le Rhin le grand versant des Alpes, et rencontre d'abord une belle victoire, celle de Zurich qui, remportée en 1799 par Masséna contre l'archiduc Charles et la seconde coalition, prépara Marengo; plus loin, la triple victoire de Moreau, à Engen; plus loin, la plaine de Brisgau, où il lit avec orgueil ce distique sur la vieille porte de Brisach :

> Limes eram Gallis : nunc pons et janua fio.
> Si pergunt, Gallis nullibi limes erit!

« J'étais la frontière des français : maintenant je leur sers de passage! S'ils continuent, ils n'y aura plus pour eux de frontière! »

Voici Fribourg, où Condé, en trois jours de combat, remporta sur Mercy la sanglante victoire de 1644, mettant pied à terre au plus fort de la mêlée, et recevant dix balles dans sa cuirasse! Cent ans plus tard, Louis XV prend en personne cette même ville : la tradition locale conserve, dans

la muraille de San Loreto, un boulet qui effleura le roi.

Plus loin : Friedlingen où Villars enleva au prince de Bade en 1702 trente-cinq drapeaux, et fut acclamé maréchal de France sur le champ de bataille, par ses soldats enthousiasmés!

Le prince salue avec émotion, près du village de Sasbach, une inscription sur le granit : « La France à Turenne! » Cette pierre éloquente due à Charles X remplace le premier monument érigé par le duc de Rohan, prince-évêque de Strasbourg, sur la terre qui a bu en 1675 le sang du héros frappé en disputant le Rhin à Montecuculli.

Presque au même lieu, le voyageur trouve les souvenirs de Moreau en 1796. Puis voici Philippsbourg où fut tué le maréchal de Berwick, Landeau, Speyerbach, d'où le maréchal de Talard écrivait en 1703 : « Sire, nous avons pris plus de drapeaux et d'étendards que Votre Majesté n'a perdu de soldats! » Voici Mayence que firent capituler les soldats déguenillés de Custine et où ils résistèrent quatre mois aux alliés; Coblentz, où la France a laissé les tombes de Hoche et de Marceau; Bonn où César passa le Rhin; Berg-op-Zoom qu'on appela la Pucelle jusqu'au jour où le maréchal de Lowendal la conquit enfin pour Louis XV; Bréda, que prit en 1793 l'armée de Dumouriez; Tolhuis, où Louis XV passa audacieusement le Rhin pour conquérir la Hollande; Wezel, que Condé força en trois jours. Les dames de cette ville firent demander pendant le siège la permission de se retirer; Condé refusa galamment

en ces termes : « Je ne croirais pas avoir remporté un avantage considérable en prenant votre ville, s'il manquait à mon triomphe ce qui en doit faire le plus bel ornement. ! »

Quand Robert d'Orléans terminait cette étude militaire, il avait vingt-huit ans. La pratique du métier et le travail technique avaient ensemble formé sa vaillante jeunesse, et laborieusement achevé la préparation militaire de sa vie. C'est l'heure où lui est enfin donnée cette joie si passionnément désirée de servir son pays directement, l'épée à la main !

III

1870 ! L'heure des grands périls sonne pour la France : la guerre est déclarée avec la puissante Allemagne. Aussitôt, et sans attendre nos premiers désastres, c'est-à-dire dès le mois de juin, une pétition collective est adressée au Corps législatif, à l'effet d'obtenir que les princes d'Orléans exilés en Angleterre, puissent servir dans l'armée de leur pays : elle est repoussée par cette Assemblée ! Le duc de Chartres quitte sa demeure de Morgan-House, toute voisine de celle de son frère aîné, York-House, dans la petite ville de Twickenham : il laisse la belle princesse, devenue sa femme au retour d'Amérique, et qui s'était écriée au moment de leur union : « Dieu me donne deux bonheurs ! j'épouse mon cousin Chartres, que j'aime : et, en me mariant, je n'ai pas le sort de bien d'autres princesses : je reste française ! » Il laisse ses quatre

jeunes enfants : il se rend à Bruxelles, avec le duc d'Aumale et le prince de Joinville, afin de suivre de plus près les événements. Le 4 septembre un gouvernement nouveau succède à l'empire renversé : dès le 6, les trois princes sont à Paris, revendiquant leur droit de mourir pour leur pays. Les ministres de la Défense nationale leur opposent un refus, et le duc de Chartres reprend tristement le vapeur de Douvres. Mais l'invasion allemande s'avance victorieuse, la France est en danger, le duc de Chartres ne peut accepter l'inaction, il repasse le détroit, il répète à la délégation gouvernementale de Tours ses instantes prières : elles échouent. Il ne se laisse pas décourager, il se présente au commandant des mobiles de la Loire-Inférieure qui se trouvait à Rouen; sous un nom supposé, il demande un fusil de simple soldat. Il est agréé, mais, au dernier moment, le commandant exige une pièce constatant l'identité du volontaire. Ainsi la route est encore une fois barrée!

Peu de jours après, un nouveau capitaine paraît à l'état-major de M. Estancelin, qui commandait à Rouen les mobilisés de marche. C'est un bel officier, grand, blond, au visage ouvert, à l'allure martiale : il arrive, dit-on, d'Amérique, il se nomme Robert Le Fort. Il paraît jeune, actif, épris du métier; on lui confie un détachement de cavaliers, les éclaireurs de la Seine-Inférieure. Il se distingue bravement dans tous les engagements, donnant la chasse aux patrouilles de uhlans jusqu'aux réserves ennemies. Les prussiens occupent la ville le 5 décembre : le capitaine Le Fort, après

avoir pris part au combat de Buchy, quitte Rouen le dernier. Le général Briant, frappé de son énergie et de son savoir, l'incorpore à son état-major régulier. Un jour, à Cherbourg, le capitaine Le Fort entend son chef regretter le manque de bonnes cartes du pays : lui, sait où en trouver, il offre de les procurer si on lui donne la permission de s'absenter quelques heures. Il part, il revient à son poste dans le délai voulu, rapportant la collection des cartes d'état-major. Il trouve à Cherbourg sa nomination de chef d'escadrons auxiliaire, signée par Gambetta. Le général d'Argent, qui arrivait d'Afrique, pour commander une division du 19e corps, demande pour son état-major le nouveau commandant. Quand l'armistice est signé, Le Fort, qui parlait très couramment la langue allemande, est désigné par le général en chef pour établir sur place la délimitation de l'occupation allemande.

Ses heureuses négociations évitent à Lisieux et à Argentan la présence de l'ennemi. Les préliminaires de la paix amenèrent le licenciement des états-majors; le commandant a payé sa dette, il disparaît, il s'embarque pour Londres, il y arrive le 19 mars au matin, il y apprend les funestes événements du 18, à Paris; le soir même, il reprend le bateau de France et vient offrir son épée au gouvernement contre l'insurrection. Mais les officiers abondent, revenant de captivité, on ne peut assigner à Le Fort aucun emploi; il repart, l'âme déchirée, après avoir assisté, le 22 mars, à la sanglante fusillade de la rue de la Paix.

Or, c'est à Morgan-House que l'aventureux Le Fort, pendant la campagne, avait été chercher en quelques heures ses cartes d'état-major. Son vrai nom, français et allemands l'avaient ignoré pendant la guerre. Seuls, M. Estancelin et deux officiers avaient su la présence de Robert d'Orléans sous les drapeaux français. Ses généraux, ses camarades, les hôtes sous le toit desquels l'avait conduit la guerre, tous l'avaient admiré et aimé, sans connaître son secret. Ce fut encore sous le glorieux nom emprunté à son ancêtre qu'il fut créé chevalier de la Légion d'honneur en récompense de ses services.

A peine rentré en France avec sa famille, le duc de Chartres est envoyé par le ministre au 3e chasseur d'Afrique. Sous le général Saussier, il fait campagne contre les révoltés de la province de Constantine. Son énergie et sa vaillance brillent notamment à la prise de Smalah de Bou-Mezrag. Devant l'ennemi, il apprend que la commission des grades a confirmé, à titre définitif, sa nomination de chef d'escadron.

Bientôt, il passe au 9e chasseurs, et il est adjoint à la célèbre commission qui a revisé notre règlement sur la cavalerie. Son nom figure avec ceux du général du Barail et du général Lhotte, au bas de ce document qui est officiellement placé entre les mains de tous nos cavaliers.

Il est ensuite envoyé à Lunéville comme lieutenant-colonel de dragons, puis enfin à Rouen comme colonel de chasseurs.

C'est dans ces dernières fonctions que se mon-

trèrent au grand jour, chez le duc de Chartres, les capacités du commandement et la passion militaire. Le 12e chasseurs n'a pas oublié le chef pratique et animé du feu sacré qui partout payait de sa personne, voyait tout par lui-même, surveillait en personne les moindres détails, commandait avec bienveillance et fermeté, se conciliait, par sa justice attentive, l'estime et l'affection de tous. Rigoureusement renfermé dans ses attributions militaires, le colonel n'ouvrit jamais la bouche sur les questions politiques et n'accepta de ses subordonnés d'autres titres que sa dénomination hiérarchique. On mangeait chez lui dans des assiettes décorées par l'élégant pinceau de la duchesse de Chartres et représentant exclusivement des épisodes militaires, l'histoire des chasseurs depuis leur formation. Le colonel n'abandonnait pas la tenue militairs : on ne l'a jamais vu en civil à Rouen : il poussait si loin le scrupule en cette matière que, lorsqu'il partait en voyage, il sortait de chez lui en uniforme et ne prenait d'autres vêtements que dans une chambre louée pour cet usage et immédiatement voisine de la gare. En dehors de la chère famille militaire, il se bornait le plus souvent à la compagnie des siens. Il occupait avec eux une maison assez restreinte, dont les carrelages, la banale nudité, étaient dissimulés par le goût d'un ameublement confortable et sans prétention. A sa table et dans son salon, on ne voyait que ses officiers et leur parenté. Ce n'est pas qu'il s'isolât dans des habitudes étroites. Au contraire, il a toujours eu la main, la bourse

très ouvertes : on a compté souvent trente chevaux dans ses écuries ; lors des rallye-paper et des joyeux repas en forêt, ses invitations, très sollicitées, s'etendaient princièrement à cinq ou six cents convives.

Militaire dans l'âme, dur à lui-même, on le voyait, lors des manœuvres, supporter gaiement les inconvénients du service, les longues fatigues ou les repos abrégés ; et quand la princesse prenait soin de lui envoyer en ces occasions des provisions de bouche, elles étaient toujours partagées avec le corps entier de ses officiers. Aux manœuvres de 1882, il souffrait d'une violente coqueluche : on l'a vu lui, le meilleur cavalier du régiment, obligé de se cramponner à la crinière de son cheval pour se maintenir au milieu d'accès qui le secouaient cruellement, on ne l'a pas vu s'accorder pour cela un instant de répit.

A ses côtés, la duchesse de Chartres réalisait ce difficile problème de s'attacher les subordonnés de son mari par sa gracieuse bonté, sans jamais, dans son allure, abdiquer rien de la dignité personnelle qu'elle tient de sa race au plus haut point. Infatigable, intrépide à cheval comme son mari, elle suivait les chasses à courre avec les jeunes princesses ses filles. Leur intérieur offrait un exemple de vie simple, digne, gracieuse.

Soldat, rien que soldat, voilà ce qu'espérait rester le duc de Chartres. Ses chasseurs l'avaient compris, et, du petit au grand, quelle que fût leur origine politique, tous avaient voué à leur chef un attachement profond. On le vit bien, lorsque,

sans aucune provocation, sans aucun motif avouable, et, au scandale de l'armée entière, le gouvernement de la république commit, en 1883, le crime militaire de frapper dans sa carrière, dans ses affections vives, ce soldat modèle. Le régiment tout entier se sentit atteint en sa personne, ce dimanche de février où éclata au quartier la triste nouvelle. Jusque dans l'épreuve, le duc de Chartres se montra soldat, et l'amertume du regret, si profonde qu'elle fût, lui laissa la notion claire et obéie du devoir militaire, de la discipline subie sans révolte et sans défaillance. A midi, le colonel avait fait paraître son dernier ordre, exempt de toute récrimination; il avait achevé, en grand uniforme, ses visites réglementaires de départ et reçu ses officiers en corps, leur interdisant, simplement et sans phrases, de l'accompagner à la gare. Ceux-ci obéirent à la lettre : aucune démonstration n'accompagna, au départ, le duc et la duchesse de Chartres. Mais à la première station après Rouen, au moment où l'express ralentissait sa marche, pour l'embranchement d'Oissel, le colonel vit ses officiers à côté de la voie, silencieusement rangés sur la route, accourus pour le devancer, et lui adresser, sans désobéir, un significatif adieu. Le lendemain, à Paris, la duchesse de Chartres recevait un bouquet dont les fleurs figuraient l'insigne des chasseurs, la trompe de chasse, entourant le numéro du régiment. Un peu plus tard, un album lui était offert, où tous les officiers avaient rassemblé leurs portraits. Enfin le souvenir du régiment s'affirma de nouveau

quand le prince, exilé de l'armée, maria sa fille la princesse Marie au prince Waldemar de Danemark. Les officiers célibataires du 12e chasseurs firent présenter à la fille de leur ancien colonel une magnifique gerbe enrubannée; les ménages en envoyaient une seconde.

Le coup qui a frappé le prince en plein cœur est cuisant encore après bien des années : on a pris soin de raviver cruellement sa plaie en fermant arbitrairement au prince Henry son fils, l'accès des examens militaires, les portes de Saint-Cyr.

Mais tout ce qui rappelle l'armée reste en singulier honneur au foyer du soldat. J'y ai entendu parler du « bon temps », c'est-à-dire de Rouen, du 12e chasseurs. Dans le petit hôtel qu'avait construit rue Jean-Goujon, le prince Paul Paulowitch Demidoff, et qu'il a vendu au duc de Chartres en partant pour l'Italie, l'acheteur a corrigé avec goût les extravagances fastueuses du boïard qui étonna Paris par sa prodigalité; je n'y ai pas retrouvé dans les écuries les menuiseries légendaires en palissandre massif; les faïences moresques de la salle de bains ont été correctement modifiées; mais des panoplies brillent éclatantes sous les vitrines du salon d'armes, et la bibliothèque est riche en documents militaires, parmi lesquels le prince m'a montré avec orgueil les ouvrages militaires dus aux plumes de sa famille : les *Campagnes de l'armée d'Afrique*, par son père le duc d'Orléans; les études maritimes de son beau-père le prince de Joinville; l'*Histoire de la guerre civile en Amérique*, par son frère le comte de Paris; l'*His-*

toire des Condé, par son oncle le duc d'Aumale.

Il est difficile d'endiguer l'héroïsme : le soldat conserve le goût invincible du dévouement, et désarmé, il sait encore chercher le péril pour le soulagement et la consolation des compatriotes qui souffrent. Le duc de Chartres quittant les siens, pour courir au lit des cholériques de Marseille, ne me semble pas moins brave que Robert Le Fort affrontant les balles des Allemands !

Cette épée si noblement exercée, cette épée qui dort aujourd'hui, la France ne la rappellera-t-elle pas un jour pour son service et pour sa gloire ? C'est le secret de l'avenir, c'est l'espérance de ceux qui croient aux jours meilleurs ! Mais, dans cette attente douloureuse, aussi bien que dans les ivresses du champ de bataille, les âmes qui vivent du sentiment militaire tressaillent au nom loyal et chevaleresque du duc de Chartres, un nom qui vibre à l'oreille du soldat, comme la fanfare de nos clairons !

TABLE DES MATIÈRES

Le général de Charette 9
I. Charette à Rome 11
II. Charette à Loigny 13
III. Charette à Paris 14
IV. Charette aux Champs 20
V. Charette en Amérique 25
Lamartine 35
Le cardinal Foulon 41
Ma Grand'Mère 51
Pie IX 55
L'abbé Listz 59
Le Père Ratisbonne 67
Abd-el-Kader 73
Franciscain d'Orient 81
Les Libanais 85
Le comte de Chambord 91
Le marquis de Chambray 97
Le cardinal de Bonnechose 105
Le baron de Montullé 111
Le marquis de Maillé 117
Madame J. Meignan 125
La duchesse de Galliéra 131
Monsieur Jules Simon 147
Monsieur Cuvillier-Fleury 151
La vicomtesse de Lamotte-Baracé 155
Les Champollion 163
La duchesse de Fitz James 175

Les Chartreux..... 183
Le cardinal Siciliano di Rende..... 161
Monseigneur Freppel..... 199
Le comte Vandal..... 205
Le comte Paul de Ségur..... 213
Ségur-Lamoignon..... 219
La comtesse de Chambrun..... 229
Abel de Montferrier..... 239
L'abbé Frémont..... 247
Le Père Vallée..... 253
Paul Harel..... 257
Le général Ménabréa..... 265
Le vicomte de Bornier..... 273
Monseigneur Lagrange..... 279
Le marquis de Dreux-Brézé..... 287
La duchesse d'Avaray..... 293
Xavier-Marmier..... 299
Monseigneur Labelle..... 307
Le marquis de Pimodan..... 317
Monseigneur Augouard..... 335
Le roi et la reine de Naples..... 345
Le duc de Chartres..... 355

Evreux. — Imp. de l'Eure, L. ODIEUVRE.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002438090b